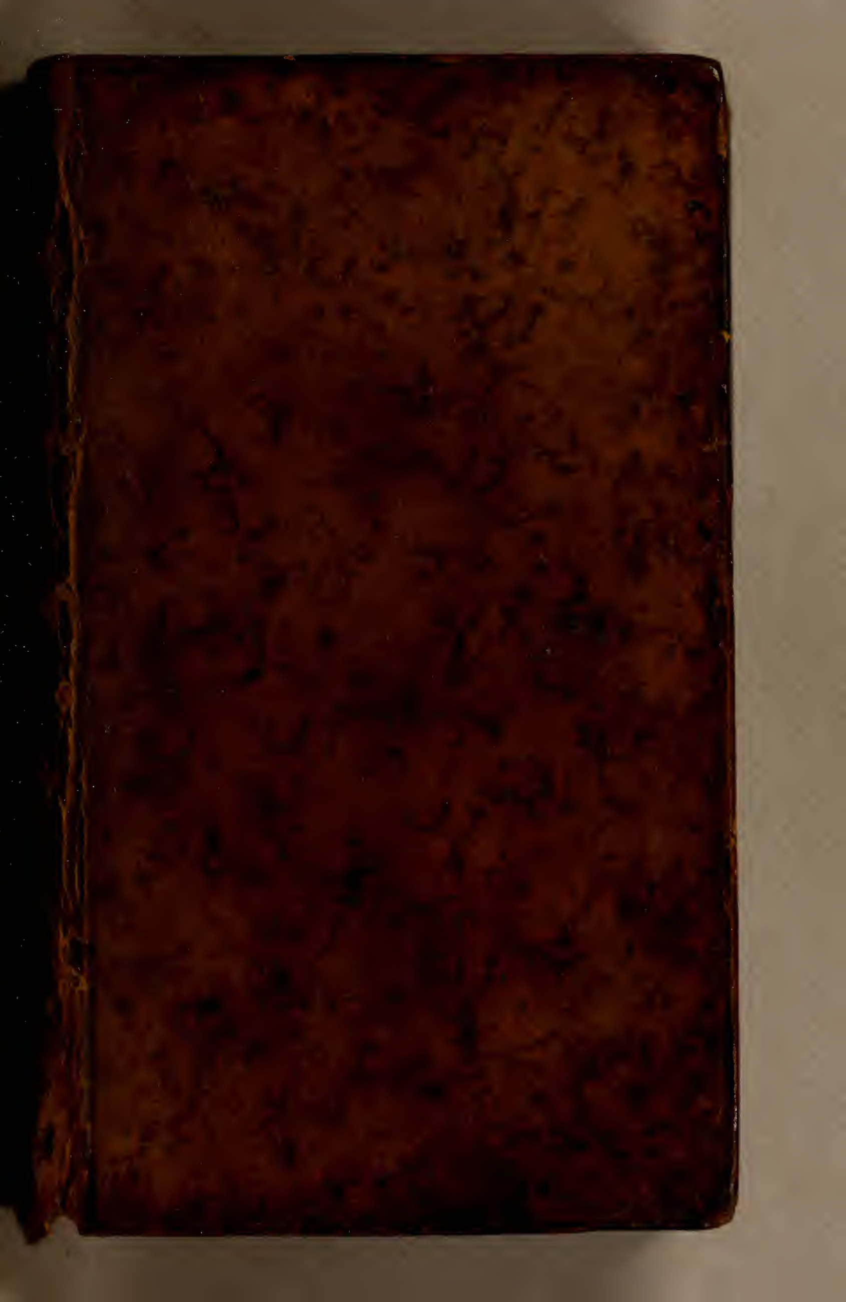
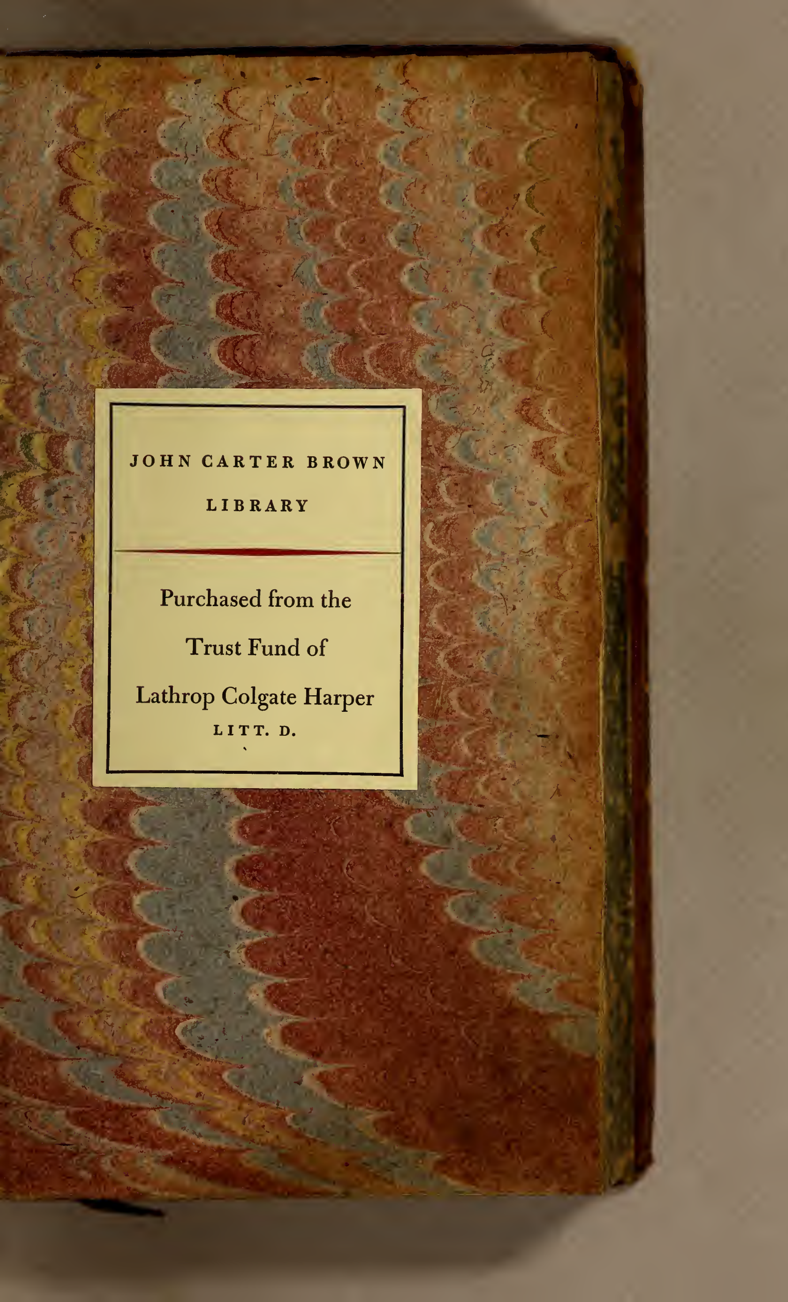



GAUDEO


JOHN CARTER BROWN
LIBRARY
Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE
OU
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

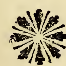
FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE des Voyages & Découvertes de DAMPIER.

CHAPITRE XI.

Le Capitaine Swan arrive à l'Isle de Guam : Description du Cocotier, du fruit de cet arbre, & de la liqueur qu'on en tire : Des cables de Coire : Des limons de Guam ; du fruit à pain ; des habitants de cette Isle : Comment elle est régie : Politesse du

Gouverneur : Les Boucanniers font voile aux Isles Philippines : Description des Isles Lucanie, Manille, Saint-Jean & Mindanoa : De l'arbre nommé Libby, & des autres productions de l'Isle Saint-Jean : Grand usage qu'on y fait du Plantain : Description du Betel, du Jaca, du Darian, de l'Areca & de différentes especes de fruits : Des quadrupedes, des oiseaux & des insectes de ces Isles, particulierement de celles de Mindanoa où le Capitaine Swan jette l'ancre : Division de cette Isle en différentes principautés : Mœurs, religion & habillement de ces peuples : De leur sobriété, de leur propreté, de leurs maisons, de leur familiarité, de la maniere dont ils élevent leurs enfants : Leur amour pour les Anglois : Leur commerce, denrées qu'on y trouve : Puissance & pauvreté du Sultan : Des armes des soldats : Solemnité de la circoncision : Leur religion ; prieres qu'ils font tous les jours : Leur horreur pour la chair de pourceau : Histoir relative à cette aversion.

LE vingt-un de Mai 1686 vers onze heures du soir, les Boucanniers jetterent l'ancre environ à un mille de terre, dans la partie occidentale de l'Isle de Guam, qui est une de celle qu'on appelle des Larrons, à la latitude de 13 dégrés 21 minutes. Le terroir en est sec & peu fertile, cependant il produit du riz, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons musqués, des oranges, des limons, des cocos, du fruit à pain, & plusieurs autres.

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

Ils arrivent à l'Isle de Guam.

Le limon de cette Isle est une espece de limon sauvage dont l'écorce est très mince, & qui fournit un jus verd excellent pour faire du Punch : on s'en sert beaucoup à cet usage dans toutes les Indes occidentales. Il est aussi assés agréable en le mêlant avec du sucre, & on le mêle encore dans la sauce au poivre, après avoir fait bouillir du poivre de Guinée dans l'eau. Il croît beaucoup de ces limons entre les Tropiques, & l'on en seme de la graine à la Jamaïque pour former des hayes, qui viennent très serrées quand on en a mis une quantité suffisante.

Description du Limon.

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

Du fruit à pain.

Le fruit à pain, qui eſt un peu plus gros que le poing d'un homme, croît ſur un arbre aſſés reſſemblant à celui qui produit nos plus groſſes pommes. L'intérieur de ce fruit eſt doux, tendre, blanc, & ſe peut émietter comme le pain. Le goût en eſt aſſés agréable quand on le mange dans les vingt-quatre heures après qu'on l'a cueilli, parce qu'après ce temps, il devient ſec & perd ſon goût. Les naturels de cette Iſle le font cuire au four, après quoi on en ôte l'écorce qui devient noire & grillée. Ce fruit eſt de ſaiſon pendant huit mois de l'année, & durant tout ce temps, ils ne mangent point d'autre pain. Dampier prétend qu'il eſt particulier aux Iſles des Larrons, & il dit qu'il ne ſe ſouvient pas d'en avoir vu ni entendu parler en aucun autre endroit du monde.

Du Cocotier.

Le Cocotier eſt un arbre très dur, qui vient dans preſque tous les terreins, & qui croît à une grande hauteur. Le fruit vient à l'extrémité des branches, qui ſont de la groſſeur du bras d'un homme. Il eſt ordinairement large comme la main, avec une peau épaiſſe de deux pouces,

ſous laquelle eſt une coque noire, épaiſſe & dure, dont on fait des taſſes pour boire, des cuilliers & d'autres uſtenſiles fort eſtimés, particulierement en Europe : au-dedans de la coque, on trouve une amande d'un goût très doux & ſemblable à une crême épaiſſie quand cette amande n'eſt pas encore mure; mais quand le fruit a atteint ſa maturité, l'amande acquiert plus de ſubſtance, & devient de difficile digeſtion. Au-dedans de l'amande eſt une liqueur très ſaine, douce & rafraîchiſſante. On peut planter des cocos après les avoir gardés trois ou quatre mois comme des oignons ſecs, & ils pouſſent très bien, quoiqu'on les ait conſervés auſſi long-temps. La peau ou coſſe extérieure eſt remplie d'une eſpece de filaſſe qu'on bat, & qui s'amolit comme des étoupes. On la file, & on en fait enſuite de très bonnes cordes pour des cables qu'on nomme Cables Coires : quelquefois même on en fabrique une toile groſſiere dont on peut faire des voiles. Dans la mer du Sud, les Eſpagnols ſe ſervent de ces étoupes pour calfater leurs vaiſ-

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

seaux, & ils disent que jamais elles ne pourrissent.

Du Toddy & de l'Arrak.

On tire aussi du Cocotier une liqueur nommée Toddy qui ressemble à du petit lait : on en vend soir & matin dans toutes les villes des Indes orientales. On perce pour l'avoir une branche qui alors ne produit point de fruit ; mais tant qu'il y en a sur les autres branches, la liqueur ne cesse de couler. Le goût en est très agréable, mais elle s'aigrit après vingt-quatre heures : on en tire par distillation une espece d'Arrak, dont on fait du Punch excellent, en la mettant sur un rapé d'eau-de-vie pour lui donner plus de force, parce qu'elle n'en a pas assés par elle-même. On nomme cette liqueur Arrak de Goa, parce que c'est dans cette ville qu'on en fait le plus d'usage. Il y a une autre espece d'Arrak qu'on tire du riz & du sucre par distillation : il est le plus commun & le plus fort, aussi-bien connu en Europe que dans les Indes orientales. Les Tartares donnent encore le nom d'Arrak à une espece d'eau-de-vie qu'on distille du lait de Jument. Enfin l'extrait du palmier reçoit aussi quelquefois le nom d'Arrak.

Les habitants de l'Isle de Guam sont forts, avec les membres gros & bien proportionnés. Ils ont de longs cheveux noirs, les yeux petits, le nez élevé, de grosses lévres, l'air dur, quoique leur caractere soit doux & affable, & le teint de couleur de cuivre. Ils sont très ingénieux à construire des barques, dont un côté est rond & forme un ventre, pendant que l'autre est uni comme une muraille; mais ce dernier porte une piéce de bois léger qui y est attaché à six ou sept pieds de distance pour empêcher le bâtiment de renverser. On conduit ces barques avec un large aviron qui sert de gouvernail, & qu'on nomme Outlager.

DAMPIER, Chap. XI. An. 1686.

Des habitants de Guam.

Le Capitaine Swan écrivit une lettre très obligeante, & envoya quelques présents au Gouverneur, qui lui donna des cochons, des cocos, du riz, des biscuits de froment, cinquante livres de bon tabac de Manille, & quelques rafraîchissements.

Swan arrive aux Isles Philippines.

Cette Isle est sous la jurisdiction des Espagnols, & dans la partie occidentale, il y a plusieurs villages Indiens où l'on a établi des prêtres qui ins-

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

truiſent les habitants dans la religion Chrétienne. Un Religieux vint à bord par erreur ; le Capitaine Swan le reçut très bien , & apprit de lui qu'il y avoit des proviſions en abondance dans les Iſles Philippines. Il leva l'ancre le 2 de Juin ; dirigea ſon cours vers ces Iſles , & le 21 il arriva à celle de Saint-Jean. Les Philippines ſont un nombre de grandes Iſles , qui s'étendent depuis cinq dégrés juſqu'à dix-neuf de latitude ſeptentrionale. La principale eſt Luçon , autrement nommée Manille , du nom de la Capitale , qui eſt une grande ville avec un port de mer , bien fortifiée , & qui fait un commerce très étendu. Les vaiſſeaux d'Acapulco y touchent toujours pour y prendre les riches denrées des Indes , que les Chinois & les Portugais y apportent , parce que les Eſpagnols , dans la crainte qu'on ne connoiſſe leurs richeſſes , ne permettent point aux Anglois ni aux Hollandois de faire aucun commerce dans ces Iſles : cependant les premiers le font quelquefois en contrebande du fort Saint-George.

Saint-Jean & Mindanao les plus méridionales de toutes ces Iſles, ſont in-

dépendantes de la couronne d'Espagne à laquelle les autres sont assujetties.

An. 1686.

Des Isles Saint Jean & Mindanao.

Saint-Jean a environ trente lieues de long, & vingt-quatre dans sa plus grande largeur : elle s'étend au Nord-nord-ouest & au Sud-sud-ouest : est très fertile & remplie de petites collines. Le Capitaine Swan passa cette Isle, & alla jetter l'ancre à dix brasses de profondeur, dans une petite baye, à la partie orientale de Mindanao, qui après Luçon est la plus grande de toutes, ayant soixante lieues de long & cinquante de large : le terroir en est très bon, & il y a quelques hauteurs remplies de rochers, où l'on voit des arbres qui nous sont entiérement inconnus. Les vallées sont bien arrosées & abondent en Yams, pommes de terre, citrouilles, melons d'eau, melons musqués, plantains, bananes, Guavas, noix muscades, clous de giroffle, betel, durians, cocos & oranges : mais ce qui mérite le plus d'être remarqué est l'arbre que les habitants nomment Libby, d'où ils tirent le sago, & qui croît sans culture dans des bois de cinq à six milles de long près le rivage de la mer.

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

Cet arbre reſſemble beaucoup à l'arbre à chou, mais il eſt moins élevé : l'écorce en eſt mince & dure ; quand elle eſt coupée & fendue, on trouve deſſous une moelle qu'on pile dans un mortier : enſuite on la met diſſoudre dans l'eau, & on la paſſe au travers d'un linge : l'eau entraîne tout ce qui eſt de farineux, & il ne reſte que la partie groſſiere, qui n'eſt d'aucun uſage. Cette ſubſtance ſert à faire des gâteaux, qui ſont preſque auſſi bons que du pain, quand on les fait cuire, & les naturels de Mindanao s'en nourriſſent trois ou quatre mois de l'année. On fait ſecher le ſago en petits morceaux comme des confitures ſeches, pour le tranſporter dans les autres parties des Indes orientales ; c'eſt un excellent aſtringent : on le dit bon pour le flux de ſang, & il eſt préſentement très connu dans toute l'Europe.

De l'arbre nommé Sago.

Du Plantain.

L'arbre nommé Plantain croît à la hauteur de dix ou douze pieds ; en a environ trois de circonférence ; vient de rejettons, & périt quand le fruit eſt arrivé à une parfaite maturité ; il a la forme & la groſſeur d'une ſauciſſe, eſt doux & jaune comme

du beurre. L'arbre ne pousse d'abord que deux feuilles; & quand il est parvenu à un pied de hauteur, il en sort deux autres, & ainsi de suite, les feuilles croissant en nombre & en grosseur jusqu'au-sommet, où vient le fruit dans des cosses de six ou sept pouces de long, qui sont jointes ensemble en assés grand nombre. Ces cosses n'ont ni graine ni noyau : elles ne contiennent qu'une chair ou poulpe, qui fond dans la bouche comme de la marmelade, & est également nourrissante & agréable. Quand on coupe l'arbre, le tronc se fend par le milieu, & on le laisse secher au soleil. Le bois en paroît composé de fils d'égale grosseur à peu près comme notre gros fil de Bretagne quand il n'est pas blanchi. Des gens qui s'occupent de ce travail enlevent ces fils séparément, & en font des piéces de toile de six à sept aunes de long. Cette toile ou drap est roide quand elle est neuve, parce que la chaîne & la trame sont de la même grosseur, s'use promptement, & est toujours un peu gluante.

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

Des Bananes.

Cette Isle produit une autre espece de plantain moins gros, dont le fruit

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

eſt plein de petits pepins noirs, & eſt regardé comme un fort aſtringent. Le Banane paroît être auſſi une autre petite eſpece de plantain, plus doux & plus délicat, mais d'un goût moins agréable. On le mange ſeulement cru, & il n'eſt bon ni à bouillir ni à cuire au four : mais on en fait quelquefois une boiſſon de très bon goût. Cette Iſle produit d'aſſés bons clous de giroffle & de bonnes muſcades ; mais on ne s'attache pas à les cultiver crainte d'y attirer les Hollandois, qui ſe ſont emparés de cette branche du commerce de l'épicerie.

Des noix de Bétel.

La noix du betel eſt plus groſſe & plus ronde que la noix-muſcade : elle croît ſur un arbre fort élevé, & qui n'a de feuilles que vers le ſommet. On eſtime beaucoup le betel quand il eſt nouveau : il eſt bon à l'eſtomach, & rend les lévres vermeilles, mais il noircit les dents, quoiqu'il ſoit propre à les conſerver & à nétoyer les gencives. On le coupe ordinairement en quartiers, qu'on enveloppe dans une feuille d'Arreca, arbriſſeau aſſés ſemblable au ſaule ; après avoir mis ſur cette

feuille une pâte légere de chaux. On mâche cette composition dans tout l'Orient, & elle cause des vertiges à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le Durian.

Le fruit nommé Durian est aussi gros qu'une citrouille, & l'arbre qui le porte ressemble à un pommier. Il n'est bon à manger que lorsqu'il est parvenu à une parfaite maturité; alors il s'ouvre & répand une odeur délicieuse: la chair en est excellente, aussi douce & aussi blanche que de la crême: elle est partagée en petites cellules comme la noix, & est couverte d'une écorce verte, assés épaisse. On ne peut garder ce fruit plus de deux jours après l'avoir cueilli: on trouve dedans un noyau de la grosseur d'une fève, couvert d'une coquille dure qui se fend au feu, & l'amande a le gout d'une chataigne.

Le Jaca.

Le Jaca est un fruit de la même espece, mais plus jaune & plus rempli de noyaux: on le fait griller, & il est d'un très bon gout. Ces Isles produisent aussi diverses autres sortes de fruits, dont il seroit trop long de donner ici la description.

Des animaux du pays.

On ne trouve point de bêtes de proye à Mindanao; mais il y a

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

une grande quantité de chevaux, de bœufs, de vaches, de chévres, de buffles, de cochons ſauvages, de daims, de ſinges, de guanos, de lézards & de ſerpents. Les bois ſont remplis d'une multitude de ſangliers très laids à voir, & qui ont des houpes de poils qui leur couvrent les yeux. Il y a auſſi des lézards, des ſerpents & des ſcorpions, qui piquent de la queue ; & un inſecte de quatre à cinq pouces de long, de la groſſeur d'une plume d'oye, mais plat, avec le dos noir, le ventre blanc, & un grand nombre de pattes. Les Anglois le nomment quarante pieds, d'autres l'appellent le cent pieds, & ſa piquure eſt encore plus dangereuſe que celle du ſcorpion. Il habite les vieilles maiſons, & les bois pourris.

Des oiſeaux & des poiſſons.

On trouve encore dans ces Iſles un autre animal quatre fois auſſi gros que le Guano, auquel il reſſemble beaucoup, mais il a la langue fourchue : notre Auteur dit qu'il n'a pas été inſtruit des effets de ſa morſure. Il n'y a d'oiſeaux privés que les poules & les canards ; mais les oiſeaux ſauvages y ſont en abondance, en-

tre autres les pigeons, les tourterelles, les perroquets, les péruches, des chauve-fouris, auffi groffes que des milans, outre une infinité de petits oifeaux de toute efpece. Les principaux poiffons font les bonites, les cavalis, les brêmes, les brochets, les mullets, & les tortues de mer. Il y a de très bons ports, des bayes & des rivieres : l'air y eft très tempéré, malgré le voifinage de l'Equateur, parce qu'il eft continuellement raffraichi par des vents de terre, ou de mer. Depuis le mois d'Octobre jufqu'au mois de Mai, le vent fouffle de l'Eft avec un beau temps ; & de Mai en Octobre il eft Oueft avec des pluies & des tempêtes d'une violence prodigieufe, qui arrachent les plus gros arbres, & mettent tout le pays fous les eaux, enforte qu'on eft obligé de fe fervir de canots pour aller d'une maifon à une autre. Le temps le plus furieux eft durant les mois de Juillet & d'Août, mais il commence à devenir plus modéré en Septembre, & pendant ce mois il fait des brouillards exceffivement épais, qui durent jufqu'à dix ou onze heures du matin, malgré la force du

DAMPIER. Chap. X I. An. 1686

Soleil, particuliérement quand il a plu la nuit précédente.

Description des habitants.

Cette Isle est partagée en plusieurs Principautés, dont chacune est gouvernée par son propre Roi; en général on parle différentes dialectes dans chacune. La religion dominante est celle de Mahomet. Les naturels se ressemblent presque tous pour la force, la taille & la couleur. Ils ne sont pas grands, mais ils sont bien proportionnés, ont la tête petite, le visage ovale, le front plat, de petits yeux noirs, le nez court, la bouche grande, les dents noires, les cheveux de même, la peau tannée & brillante. Ils ne coupent jamais les ongles de leurs pouces, mais ils les ratissent quelquefois, & en général ils tiennent plus longs ceux de la main gauche. Ils se laissent souvent tomber dans l'indolence, sont très enclins au larcin, & ne travaillent que quand ils y sont forcés par la nécessité; mais alors on les voit actifs & ingénieux, qualités qui leur sont naturelles.

Des femmes.

Les femmes en général ont les traits plus beaux que les hommes, & paroissent assés jolies quand on

les voit de loin; mais elles ont le nez si petit, que dans quelques-unes à peine en peut-on distinguer l'élevation entre leurs yeux. Elles portent les cheveux attachés par un nœud qui les laisse tomber sur le col. Leurs pieds sont très petits, & elles aimeroient beaucoup la compagnie des hommes blancs, si les usages du pays ne leur en interdisoient absolument la communication. Cependant leurs maris ne sont point jaloux de les voir affables aux étrangers.

DAMPIER, Chap. XI.

An. 1686.

Leur habillement.

Les hommes & les femmes ne portent ni bas, ni souliers; les hommes ont des culottes, & de larges frocks, avec des turbans qui font un nœud, & dont les bouts pendent par derriere. Les femmes portent un jupon très large, avec un frock aussi fort large, dont les manches sont plus longues que leurs bras, mais le bas en est si étroit qu'à peine y peuvent-elles passer les mains; elles les attachent autour du poignet. Quand un étranger arrive on le recommande à un pagally ou camarade, & il peut boire, manger & dormir quand il lui plaît dans sa maison, en payant fort peu de chose; mais on lui donne le bétel & le tabac gratis.

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

Des amis & amies qu'on donne aux étrangers.

On donne auſſi des amies à quelques étrangers, mais il faut qu'ils aient de la retenue avec elles, & s'en tiennent au ſyſtême platonique. Il eſt très ordinaire que les femmes du Sultan, ou des Grands de l'Etat, qui prennent plus de libertés que celles du commun, s'informent des étrangers qu'elles voient paſſer, s'ils ont un pagally ou camarade, & s'ils n'en ont pas, elles leur envoient un préſent de tabac & de bétel, pour marque de leur amitié.

La nation la plus nombreuſe de l'Iſle eſt celle des Mindanao, d'où elle a tiré ſon nom. Les habitants qui ſont proches de la mer, & engagés dans le commerce, ſont plus civiliſés que les autres.

Dampier ne parle point de tous les différents peuples de l'Iſle, & il ſe borne à un petit nombre qu'il a le mieux connus. Les plus remarquables ſont les Hilanoones, qui habitent l'intérieur du pays, & ſont maîtres des mines d'or, dont le produit leur ſert à acheter les denrées étrangeres.

De la ville de Mindanao.

Il y a une grande quantité de mouches à miel à Mindanao; les habi-

tants ont ſur les rivieres des barques ou proes, dont chacune porte dix ou douze rames. La ville de Mindanao eſt dans la partie Méridionale de l'Iſle, à deux milles de la mer, près d'une petite riviere; les maiſons ſont bâties ſur des poteaux élevés de dix-huit ou vingt pieds: elles n'ont qu'un étage, & l'on y monte avec une échelle: elles ſont partagées en pluſieurs chambres, & couvertes de feuilles de palmier. Dans l'eſpace qui eſt deſſous, les gens du commun mettent des canards & des poules: mais ceux qui ſont de plus haut rang n'en font d'autre uſage, que d'y jetter toutes leurs immondices, & elles y demeurent juſqu'à ce que les pluies, ou les débordements les entraînent.

Palais du Sultan.

Le palais du Sultan eſt porté ſur cent quatre-vingt poteaux. Dans la premiere piéce on trouve vingt canons de fer, montés ſur leurs affuts, & en général tous les Grands de l'Etat ont des canons dans leurs maiſons. Ce Palais eſt plus élevé que les autres bâtiments, & l'on y monte par de larges dégrés au lieu d'échelle. A côté eſt une maiſon éle-

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

vée ſeulement de quatre pieds au-deſſus du terrein, où le Sultan & ſon Conſeil ſont aſſis les jambes croiſées, parce qu'ils n'ont pas l'uſage des ſiéges : c'eſt auſſi où ce Prince donne audience aux Ambaſſadeurs & aux Marchands étrangers.

De leur nourriture & leur malpropreté.

Le poiſſon, le riz & le ſago ſont la nourriture du peuple : les gens de plus haut état mangent de temps en temps de la volaille & du buffle, très mal accommodé. On ſert auſſi du riz avec toute autre eſpece de nourriture. Ils le prennent dans leurs mains, parce qu'ils n'ont pas l'uſage des cuillers, & ils en enfoncent en ſi grande quantité dans leurs bouches, qu'ils ſemblent quelquefois près d'étouffer. Ils ſe lavent ordinairement après le repas, & jettent toute l'eau ſur le plancher près de la cheminée, d'où elle coule dans la partie inférieure, s'y croupit, y engendre des vers, & produit une puanteur inſuportable, particuliérement quand il y a des malades, parce qu'ils ſe ſoulagent dans leurs beſoins naturels, par un trou fait exprès au plancher de la chambre où ils couchent. Ceux qui ſont en bonne ſanté vont

ordinairement à la riviere, où ils se baignent très souvent, ce qui est fort sain dans ces pays chauds, particuliérement pour ceux qui sont incommodés de la dyssenterie. Il est très ordinaire aux habitants de se mettre dans la riviere, de s'y dépouiller pour laver leurs habits, de les faire sécher sur la place, & d'aller ensuite à leurs affaires. Quelques-uns des habitants parlent la langue des Espagnols, qui ont eu autrefois quelques possessions dans leur Isle, mais le langage le plus ordinaire est le Malayen, & la langue de Mindanao.

De leur commerce.

Presque toutes leurs prieres sont en langue Arabe, & ils ont des écoles publiques où l'on apprend aux enfants la lecture, l'écriture & la religion de Mahomet. Ils craignent les Hollandois & les Espagnols, & ont souvent invité les Anglois à venir s'établir chez eux : ils ont peu d'Artisans, excepté des Charpentiers, & même on peut dire qu'ils le sont tous ou Forgerons, ou Orphévres. Ils construisent des barques de très bon service, soit pour le commerce, soit pour l'agrément; leur commerce consiste particuliérement en or, en cire

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

& en tabac, qui eſt beaucoup meilleur que celui de Manille, ce qui vient ſans doute du terroir.

De leurs maladies.

Les maladies les plus ordinaires à Mindanao, ſont les fiévres, les dyſſenteries, & les coliques dans les inteſtins; mais le pays fournit contre ces maladies des remédes, dont l'uſage eſt très connu par tous ceux qui s'appliquent à la médecine. Ils ſont auſſi ſujets à la lépre, qui laiſſe de larges taches ſur la peau de ceux qui en ont été incommodés, même après leur guériſon.

Pauvreté du Sultan.

Le Sultan eſt deſpotique, mais ſi pauvre, que s'il ſait que quelqu'un de ſes Sujets ſoit riche ſeulement de vingt rixdalles, il les lui emprunte auſſi-tôt, ſans qu'il ſoit permis de les lui refuſer. Quelquefois il envoye vendre quelque effet à celui qu'il ſait avoir de l'argent, & on ne peut ſe défendre de l'acheter ſans encourir l'indignation du Prince, quoiqu'on ſoit aſſuré qu'il renvoye demander cet effet dès le lendemain. Tout le monde ſait que leur religion permet la pluralité des femmes, & le Sultan que vit Dampier en avoit vingt-neuf, qu'on rencontroit ſouvent dans les

rues, où elles demandoient quelques bagatelles aux Matelots.

Ce Prince avoit une fille d'environ quatorze ans, qu'on tenoit si étroitement renfermée, qu'il ne lui étoit permis de voir aucun homme, excepté son père & son oncle. Quand le Sultan sort, il est porté dans une litiére sur les épaules de quatre hommes, avec une garde de huit ou dix soldats; mais il ne s'éloigne jamais de la ville, parce que le pays est rempli de bois, & très incommode pour voyager. Il prend souvent le plaisir de la promenade sur mer avec ses femmes, dans une barque très propre, avec une cabane de bamboucs partagée en trois piéces. L'une lui sert à se reposer sur un tapis avec des coussins pour mettre sous sa tête: ses femmes sont dans la seconde, & les domestiques dans la troisieme, où ils lui tiennent toujours prêt du tabac & du bétel.

De leurs armes & de leurs mosquées.

Le Sultan fait quelquefois la guerre aux montagnards: les armes dont ils se servent de part & d'autre, sont des épées, des lances, & une espece de bayonette nommée cresset, que portent toujours les gens mêmes de

DAMPIER. Chap. XI. An. 1686.

la lie du peuple. Dans la mosquée du Sultan est un grand tambour qui n'est couvert que d'un côté, on le bat avec une grosse baguette garnie d'un gros nœud de coton au bout. Ce tambour leur tient lieu de cloche, & l'on en frappe environ vingt coups à midi, à trois heures, à six heures & à neuf heures.

Cérémonies qui accompagnent la circoncision.

Il est rare qu'ils circoncisent leurs enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de onze ou douze ans, & l'on en circoncit ordinairement un grand nombre quand on fait cette opération au fils du Sultan, ou à quelque autre jeune Seigneur; elle est accompagnée de beaucoup de solemnité : on l'annonce huit ou dix jours avant, & l'on donne des ordres pour que les habitants viennent en armes devant la mosquée. Cette cérémonie se fait vers onze heures par un Prêtre Mahometan, qui prend la peau entre deux bâtons, & la coupe avec des ciseaux. Ensuite les gens armés forment un cercle, au milieu duquel il en entre un, en frappant du pied, grinçant les dents, & agitant ses armes, comme s'il avoit quelque ennemi à combattre, taillant & cou-

pant

pant l'air comme un insensé, après quoi il termine cette singuliére cérémonie en tranchant la terre, de même que s'il avoit vaincu un ennemi, auquel il coupât la tête. Enfin il se retire très fatigué, aux acclamations du peuple ; & il en entre un autre qui fait tous les mêmes gestes. Cet étrange divertissement dure la plus grande partie du jour, les plus riches font les derniers cet exercice que le Sultan termine, & tout le peuple le conduit ensuite à son palais.

De leur musique.

La seule musique qu'on ait dans cette Isle, est composée de cloches sans battants, ordinairement au nombre de seize, dont le poids va en augmentant depuis trois livres jusqu'à dix. On les frappe avec un bâton, ce qui forme une espece de bruit sans aucune harmonie, parce qu'ils les mettent sur une table, n'ayant point l'usage de les suspendre. Notre Auteur vit un carillon de ces cloches dans la maison du Général, dont on devoit circoncire le fils, ce qui donna lieu à faire jouer cet instrument sept ou huit jours de suite avant la cérémonie. Il y a aussi des femmes

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

qui chantent & danſent au ſon de leurs propres voix; elles ſont jointes par d'autres perſonnes, & les fils mêmes du Sultan ne dédaignent pas de prendre part à leurs ſauts.

Ils ne ſont pas fort réguliers dans l'obſervation des préceptes de leur religion, même pour ce qui concerne le Ramadan, ou temps de jeune, qui ſe trouva alors vers le mois d'Août. Pendant ce temps ils doivent ne prendre aucune nourriture de tout le jour : mais vers ſept heures du ſoir ils terminent le jeune par des priéres ſuivies d'une longue & confuſe invocation à leur Prophéte, à laquelle ils répondent tous en chœur, jeunes & vieux, après quoi ils font de grands feſtins avant de ſe coucher.

Leur averſion pour le porc.

Ils ont une averſion particuliere pour la chair de pourceau, & ils ne permettent pas à quelqu'un, qui a touché un cochon, d'entrer dans leurs maiſons pendant pluſieurs jours. Cependant on trouve une grande quantité de ces animaux, qui vivent ſauvages dans cette Iſle. Les habitants preſſerent ſouvent les gens du Capitaine Swan de les détruire ; mais ils

ne vouloient point avoir de communication avec eux plusieurs jours après que leurs mains en avoient été souillées.

DAMPIER. Chap. XI.

An. 1686.

Le Général Raja Laut désira un jour d'avoir une paire de souliers d'un des Matelots; mais quelqu'un lui ayant dit qu'ils étoient cousus avec des fils, au bout desquels on mettoit des soyes de cochon; il les renvoya aussi-tôt fort en colere, & en demanda une autre paire, qui fussent cousus différemment. On fit ce qu'il désiroit, & il parut très satisfait de cette complaisance.



CHAPITRE XII.

Le Capitaine Swan veut hiverner à Mindanao : M. More est envoyé avec des présents au Sultan : Il est très bien reçu : On fait voir au Capitaine deux lettres relatives au commerce de cette Isle : Le Sultan marque son attention pour les Anglois par le châtiment d'un voleur. Portrait du Raja Laut : Le vaisseau est remonté dans la riviere : Histoire de Jean Thacker : Les Boucanniers se préparent à quitter Mindanao : Le Raja Laut leur occasionne plusieurs délais : Quelles étoient ses intentions ; Distinctions entre ses femmes : Chauves-souris d'une espece extraordinaire : Le vaisseau est en danger de périr : Il fait une prise : Description de Manille : Description de l'arbre d'où l'on tire la poix & le goudron : Du Mangotier : D'une espece de raisins : Des muscades & de quelques autres productions : Femmes qu'on loue pour Concubines : Raisons pour tolerer cette

coutume: Les Boucanniers arrivent à Siam.

LE Capitaine Swan voyant que la saison étoit très avancée, & que le peuple de l'Isle étoit bien disposé en sa faveur, pensa qu'il lui seroit avantageux d'y demeurer quelque temps. Cependant voulant être plus assuré des intentions du Sultan, il envoya à terre M. More avec une piéce de drap écarlate, d'environ deux aunes & demie, & autant de dentelle d'argent pour en faire présent à ce Prince.

DAMPIER, Chap. XII.

An. 1686.

Les Boucanniers veulent hiverner à Mindanao.

M. More eut audience vers neuf heures du soir, & fut reçu très gracieusement du Sultan, qui s'entretint plus d'une heure avec lui, par l'entremise d'un Interprête, auquel l'Anglois parloit Espagnol. On fit servir un souper splendide pour lui & pour ses gens, avant qu'ils retournassent à bord. Le Capitaine Swan lui fit aussi une visite le lendemain: fut régalé de tabac & de bétel, & on lui fit voir une lettre envoyée au Sultan, par quelques marchands de Londres qui trafiquoient aux Indes Orientales, & qui avoient formé le dessein

On communique deux lettres à Swan.

DAMPIER.
Chap. XII.
An. 1686.

de faire conſtruire un fort à Mindanao. Il en vit auſſi une autre du Capitaine Goodlud, adreſſée à tout Anglois qui arriveroit dans cette Iſle; elle contenoit des inſtructions relatives au commerce, & finiſſoit par ces mots: » Ne prenés aucune con- » fiance en eux, parce qu'ils ſont » tous voleurs; mais taiſons-nous, » & ne nous brûlons pas à la chan- » delle. »

Punition d'un voleur.

On s'apperçut qu'un des gens du Général avoit volé quelques marchandiſes, & s'étoit enſuite retiré dans les montagnes. Cet homme fut pris pendant que le Capitaine Swan étoit dans l'Iſle, & le Sultan vouloit le lui faire remettre, pour qu'il le fit punir à ſa volonté; mais le Capitaine refuſa d'exercer une telle autorité; & le Sultan pour faire voir ſa juſtice, ordonna que le voleur ſeroit attaché à un poteau, & exposé un jour entier à l'ardeur du Soleil, & aux piquûres des couſins.

Cette conduite du Sultan obligea le Capitaine de défendre expreſſément à ſes gens, de faire aucune inſulte aux habitants, & même il fit punir M. Teat, ſon premier Contre-

maître, pour quelque légere transgression.

An. 1686.

Le Raja Laut traite très bien les Anglois.

Le Raja Laut, qui étoit très proche parent de la famille Royale, & Général en chef des troupes de Mindanao, avoit eu quelque différent avec le Sultan, ce qui l'empêcha d'être présent quand le Capitaine Swan conféra avec Sa Majesté: mais le Raja l'attendit à son retour de la Cour, & le traita très bien lui & ses gens, avec du riz & de la volaille. Cet homme avoit beaucoup de pénétration & d'intelligence; connoissoit très bien les livres Espagnols, & conversoit volontiers avec les étrangers, ce qui l'avoit beaucoup humanizé, & instruit des coutumes des Européens. Il donna de très bons avis avec amitié au Capitaine Swan, lui offrit sa maison, & le traita très bien lui & ses gens, pendant le séjour qu'ils firent dans l'Isle.

On étoit alors dans la saison orageuse, & les Boucanniers remonterent leur vaisseau dans la riviere, aidés de cinquante ou soixante pêcheurs. Ils y amarrerent leur vaisseau de la poupe & de la proue, dans

DAMPIER. Chap. XII.

An. 1686.

une ouverture pratiquée exprès, où il fut toujours à flot. Plusieurs habitants vinrent à bord, tous les hommes eurent bien-tôt des pagallis, & furent très surpris de l'affabilité, & de la bonne humeur avec laquelle ils en furent traités. Le Capitaine Swan étoit presque toujours accompagné de trompettes à son dîné, ce qui caussoit le plus grand plaisir au Raja Laut, qui étoit son pagalli.

Pendant la saison pluvieuse, toute la ville de Mindanao est comme dans un étang : & les eaux entraînent souvent de grandes piéces de bois de la campagne, qui auroient pu endommager le vaisseau, si l'on n'avoit pris les plus grands soins pour les en écarter.

Punition d'un matelot qui se fait passer pour Gentilhomme.

Aussi-tôt que le mauvais temps commença à se passer, le Capitaine Swan loua un magasin, pour y mettre ses marchandises & ses voiles, pendant qu'on caréneroit le vaisseau. Voyant que le Général étoit passionné pour la danse, il fit venir à terre quelques gens qui jouoient du violon, & quelques Matelots qui savoient les danses d'Angleterre, entre autres un nommé Jean Thacker,

qui ne ſavoit ni lire, ni écrire, mais qui avoit aſſés bien ménagé ſon argent, & portoit des habits fort propres. Cet homme avoit appris à danſer dans des ſalles de Londres. Son habillement & ſon agilité firent croire au Général que c'étoit un homme de qualité, & il fut confirmé dans ſon erreur par un autre Matelot. Cette tromperie fut ſue du Capitaine, le miſérable fut battu pour cette impoſture, & l'on détrompa le Général, qui ne voulut plus permettre qu'il parut devant lui.

DAMPIER. Chap. XII. An. 1686.

Adreſſe du Général pour les faire reſter dans l'iſle.

Il s'attacha une multitude innombrable de vers au fonds du vaiſſeau, pendant qu'il demeura dans ce port; on le remit à flot le 10 de Décembre, & l'on commença le même jour à le charger d'eau & de riz. Le Général qui avoit ſes vues en le faiſant demeurer dans l'iſle, retint à terre pluſieurs hommes pour chaſſer avec lui, diſant qu'il y avoit une grande quantité de gros bétail : mais M. Dampier, qui fut d'une de ces parties, aſſure qu'en dix jours ils ne rencontrerent que quatre vaches, dont il ne fut pas poſſible de joindre une ſeule.

DAMPIER. Chap. XII.

Le Capitaine Swan avoit alors dessein de quitter Mindanao, pour charger des épiceries dans une autre isle du voisinage, tombée depuis peu entre les mains des Hollandois. Le plus grand nombre de ses gens espéroient qu'il se mettroit totalement à la piraterie : mais il avoit une extrême aversion pour ce métier, quoiqu'il leur cachât soigneusement sa pensée.

Le lendemain de Noël, le Général proposa une nouvelle chasse pour chercher de gros bétail. Il y fut accompagné de cinq ou six Anglois, & de toutes ses femmes. Il couchoit tour à tour avec chacune, & deux jours de suite avec celle qui lui avoit donné un fils aîné. Celle qui devoit être la Reine de la nuit, étoit très respectée tout le jour précédent, & portoit pour marque de distinction, un mouchoir de col de soie rayé.

Le Capitaine Svvan est laissé à terre par ses gens.

An. 1687.

Ils ne tuerent que trois génisses, quoique le Général eût promis de fournir le vaisseau de bœuf : dans cette chasse le Raja & ses gens s'énivrerent deux ou trois fois avec un extrait de riz, fort agréable. Il arriva alors par hazard qu'un des hommes trouva le journal particulier de

An. 1687.

Swan, dans lequel ce Capitaine avoit écrit les fautes les plus légeres de chacun de ceux qui étoient à bord du vaisseau, & où il prodiguoit les invectives contre tout l'équipage en général. Cet homme le communiqua à ses camarades, qui se déterminerent aussi-tôt à déposer le Capitaine Swan : ils exécuterent leur projet, le laisserent à terre avec trente-six hommes : choisirent M. Read pour Capitaine, & M. Teate pour Maître, & mirent à la voile le 14 de Janvier 1687, dans l'intention de croiser devant Manille. Le 3 de Février, ils jetterent l'ancre dans une isle, dont on ignore le nom, à l'Ouest de l'isle de Sebo, & à la latitude de 9 dégrés 5 minutes : ils y firent de l'eau, & y nétoyerent le fonds de leur vaisseau.

Chauves-fouris d'une grandeur prodigieuse.

Ils n'y virent ni maisons, ni aucunes marques d'habitants, mais seulement un nombre prodigieux d'énormes chauve-souris, dont les aîles étendues occupoient huit pieds de largeur, avec des griffes crochues & fort aigues aux extrêmités, qui leur servoient à s'accrocher à ce qu'elles rencontroient. En quittant cette isle

DAMPIER. Chap. XII. An. 1687.

ils furent bien près de perdre leur vaisseau sur un rocher, qu'ils eurent cependant le bonheur de passer, en perdant seulement une partie de leur gouvernail, parce que c'étoit dans le temps de la haute marée.

Le 23 ils prirent un bâtiment Espagnol chargé de riz & de coton, environ à huit lieues de Manille.

Description de Manille.

La ville nommée Manille, est la principale de l'isle de Luçon, dont nous avons déja parlé. Elle a de très bons murs, & est bien fortifiée : les rues sont larges & régulieres, & le port peut contenir sept cents vaisseaux. Les Boucanniers mirent leurs prisonniers à terre dans cette isle ; & le 26 de Février ils remirent à la voile avec un bon vent d'Est-nord-est pour les Piscadores, amas de petites isles sur la côte de Camboya, à la latitude de 8 dégrés 40 minutes. Ils y emmenerent leur prise, & jetterent l'ancre dans la partie septentrionale, de la plus grande, le 13 de Mars. Le sol de ces isles est pour la plus grande partie noir & profond : il produit diverses sortes d'arbres. Il y en a une espece, dont le diametre est d'environ trois ou quatre pieds ;

on fait une incision au tronc, d'où il distile une liqueur gluante, qui en la faisant un peu chauffer, a les vertus du goudron; mais si on la laisse plus long-temps sur le feu, elle acquiert les qualités de la poix, & l'on s'en sert très bien aux mêmes usages. Cette isle produit aussi le mango, qui est un fruit à peu près de la grosseur d'une petite pêche, plein de jus, & d'un goût très agréable. L'odeur en est si délicieuse, que l'air en est parfumé à une distance assés considérable. Avant qu'il soit parvenu à maturité, on le coupe en deux pour le mettre confire avec du sel, du vinaigre, & quelques gousses d'ail.

Productions de cette isle.

On trouve dans cette isle un arbre très droit, d'environ un pied de diametre, avec très peu de branches & qui porte des especes de raisins rouges & blancs, qui produisent une liqueur d'un goût vineux excellent. Il y croît aussi un faux muscadier, qui ressemble beaucoup au véritable, mais il n'en a ni le goût, ni l'odeur. Entre autres animaux, on y voit des cochons, des lézards, des perroquets, des péruches, une espece de coqs & de poules sauvages,

DAMPIER. Chap. XII An. 1687.

plus petits, & dont le cri eſt plus aigu que celui de nos volailles domeſtiques, auxquelles ils reſſemblent parfaitement: la chair en eſt blanche & très bonne.

Mœurs des habitants.

On voit ſur le rivage de la mer une grande quantité de coquillages, & de tortues vertes. Les naturels ſont petits, mais bien faits, plus bruns que ceux de Mindanao, avec des viſages longs, des cheveux noirs, de petits yeux, & les dents blanches. Ils ſont polis & aſſés pauvres; s'occupent particuliérement à fournir les vaiſſeaux du jus de l'arbre à goudron, & ils en tranſportent à la Cochinchine, où ils portent auſſi de l'huile de tortue, dont ils font bouillir la graiſſe à cet uſage. Ils ne ſont point jaloux de leurs femmes, au contraire ils les amenent à bord, & les livrent aux Matelots pour une très médiocre récompenſe. Cette coutume n'eſt pas particuliere à ces iſles; on trouve le même uſage à Tunquin, à Siam, à la Cochinchine, & en divers autres endroits des Indes Orientales, de même que ſur la côte de Guinée, ou preſque tous les Matelots ont pendant leur ſéjour, une

noire pour leur ſervir de compagne.

DAMPIER, Chap. XII.

An. 1687.

Cette conduite eſt fondée ſur des principes de politique, *qui ne peuvent cependant jamais ſervir d'excuſe dans les actions criminelles.* Si l'on forme quelque projet contre l'équipage du vaiſſeau, on eſt certain que ces femmes en avertiſſent les amis qu'elles ont parmi les blancs : de plus les Supercargos & les Maîtres des vaiſſeaux, font par ce commerce *illicite* une eſpece d'alliance avec les Mandarins & les Principaux du pays où ils ſe trouvent ; & comme ces nations ſont naturellement perfides, on croît qu'il y a une eſpece de néceſſité de ſe les attacher par cette union.

Excuſes pour pallier la débauche des Européens.

Ils ſont preſque tous Idolâtres, mais notre Auteur dit qu'il n'a pu connoître les cérémonies de leur religion. Il penſe qu'ils adorent un Eléphant & un Cheval, ayant remarqué la figure du premier de ces animaux dans l'intérieur d'un Temple, au Midi de l'iſle ; & une image du dernier ſur l'extérieur d'un autre. Ils étoient placés l'un & l'autre la tête tournée au Midi, & le Temple conſtruit en bois & fort groſſier, étoit dans un petit village.

Dampier. Chap. XII.

An. 1687

Les Boucanniers arrivent à Siam.

Le vaiſſeau demeura dans ce port depuis le 16 de Mars juſqu'au 16 d'Avril : on en nétoya encore le fond, & l'on fit de nouvelles voiles avec la toile qu'on avoit trouvée à bord du navire Eſpagnol. Les naturels leur fournirent pendant qu'ils y reſterent beaucoup de cochons, de tortues & de fruits, & on leur donna du riz en échange. Après avoir déchargé la priſe qu'ils avoient faite à Manille, ils ſe fournirent d'eau, prirent à bord un homme qui ſavoit la langue Malayenne, pour les conduire à Siam, parce qu'ils avoient deſſein de connoître cette ville, ainſi que toutes les iſles ſur la route. Ils mirent à la voile le 7 d'Avril ; & le 24 ils entrerent dans la baye de Siam, où le Pilote, malgré ſon expérience, toucha la terre. Le Capitaine Read débarqua entre quelques iſles pour chercher du poiſſon, mais il revint à bord ſans en avoir trouvé. Le 13 de Mai ils regagnerent Pulo Ubi, où ils avoient touché en route.

CHAPITRE XIII.

Les Boucanniers arrivent à Pulo-Condore : Quelques-uns des Matelots sont près d'être massacrés par une trahison : Effet singulier de la frayeur : Ils sont forcés de relâcher à la côte de la Chine : Description des habitants & des productions de l'Isle Saint-Jean : Avantages qui résultent de la petitesse des pieds des femmes Chinoises : De quoi est faite la porcelaine de la Chine : Les Chinois sont de grands fourbes & de grands trompeurs : Zele d'un paysan pour sa pagode favorite : le vaisseau quitte l'Isle de Saint Jean, & est exposé à une violente tempête : Superstition des matelots : Ils arrivent aux Isles Piscadores : Le Gouverneur les reçoit très bien : Ils partent de ces Isles & se rendent à celle de Grafton : Description des habitants & des productions de cette Isle : On y trouve un métail qui a beaucoup de ressemblance avec l'or : Leurs maisons sont des forts imprenables :

Malpropreté de leur nourriture: De leurs armes; de leurs marchandises; de leurs Loix; de leur religion, & de leur Gouvernement.

DAMPIER. Chap. XIII.

An. 1687.

Les Boucanniers arrivent à Pulo Condore.

A Pulo-Ubi les Anglois trouverent deux vaisseaux à l'ancre, chargés de la Lacque dont on se sert pour les beaux vernis. L'un de ces bâtiments étoit très propre : on les avoit chargés à Champa pour Malaca; & ils avoient à bord des matelots vifs, sociables & bons, armés de larges épées, de lances, & de quelques fusils.

Le 21 de Mai, les Boucanniers arriverent à Pulo-Condore; ils y trouverent une petite barque à l'ancre : le Capitaine Read envoya un canot pour la reconnoître, avec ordre à ses gens de ne pas se hasarder de monter à bord, à moins qu'ils ne fussent assurés d'être amis de ceux qui y étoient, craignant que ce ne fussent des Malayens, qu'il connoissoit particulierement pour traîtres. Les hommes n'eurent aucun égard à ce que leur avoit enjoint le Capitaine; ils aborderent le bâtiment, mais ils furent bientôt obligés de se

retirer, étant attaqués avec des cresſets ou bayonettes; ce qui les força de ſe jetter dans l'eau pour ſauver leur vie en nageant. On remarqua un nommé Daniel Wallis qui nagea comme les autres pendant quelques minutes, juſqu'à ce qu'on le retirât de l'eau, quoiqu'il n'eût jamais pratiqué cet exercice, & qu'il ne pût encore y réuſſir quand il voulut l'eſſayer par la ſuite.

Le Capitaine Read envoya deux canots pour tirer vengeance de ces gens; mais ils ſe ſauverent dans les bois après avoir percé & coulé à fond leur barque.

Ils ſont jettés ſur la côte de la Chine.

Le 4 de Juin les Boucanniers mirent à la voile de cette iſle, dans l'intention de croiſer à la hauteur de Manille; mais le vent qui ſouffloit fortement de Sud-Oueſt, les jetta ſur la côte de la Chine. Le 26, ils gagnerent l'iſle de Saint-Jean dans la Province de Canton, & jetterent l'ancre dans la partie qui eſt au Nord-Eſt. Les bords de cette iſle près du rivage de la mer ſont en général couverts de bois, le terroir y eſt fertile, & il y a de bons pâturages dans l'intérieur, avec des bouquets de bois d'eſpace en eſpace.

DAMPIER.
Chap. XIII.
An. 1687.

Animaux du pays.

On n'y trouve point d'oiseaux sauvages ; mais il y en a une grande quantité de domestiques, tels que des canards, des coqs & des poules. On y voit aussi des chevres, des bœufs sauvages, des buffles & des cochons de la Chine en grande quantité. Ces cochons sont entierement noirs, avec de petites têtes, le col gros & court, de gros ventres qui touchent à terre, & les pattes fort courtes.

Description des habitants.

Les naturels de cette isle, ainsi que tous les Chinois en général, sont grands, maigres, & droits : ils ont le visage long, le front élevé, les yeux petits, le nez aquilin, les cheveux noirs, la barbe claire, qu'ils attachent en tresse, ou qu'ils relevent en moustaches sur leurs levres, & le teint bazanné. Ils portoient autrefois leurs cheveux, dont ils étoient fort curieux ; mais depuis que les Tartares se sont rendus maîtres du pays, ils les ont obligés de se raser la tête, & de réserver seulement un toupet sur la couronne. Ils le laissent croître d'une longueur étonnante, dont ils font une tresse ; mais quelquefois ils en laissent les cheveux épars. Si on trouvoit un Chinois avec

une longue chévelure, il lui en couteroit la vie ; & plusieurs ont préferé d'abandonner le pays plutôt que de quitter leurs cheveux.

Petitesse du pied des Chinoises.

Ils ne portent ordinairement rien sur la tête ; mais ils se servent d'un parasol pour se garantir de l'ardeur du soleil : quand ils n'ont que peu de chemin à faire, ils se contentent d'un grand éventail de soie ou de papier. Ils ont des especes de pabouches, mais ils ne portent point de bas, & ont pour habillement un petit frock & une culotte. Les femmes sont obligées de rester à la maison, & elles ne peuvent presque marcher à cause de la petitesse de leurs pieds, qu'on tient excessivement serrés dans leur enfance, pour les empêcher de grossir, parce que la petitesse du pied est regardée chez elles comme une grande beauté. Aussi ne vont-elles qu'en chancelant autour de leurs appartements, & sont obligées de s'asseoir à terre quand elles ont fait trois ou quatre pas. C'est une excellente politique pour empêcher les parties de plaisir ; & je crois que beaucoup d'honnêtes gens en Angleterre désireroient par

DAMPIER. Chap. XIII.

An. 1687.

la même raiſon que leurs femmes euſſent de petits pieds, ou qu'elles n'en euſſent point du tout. (*) Elles font de très beaux ouvrages à l'aiguille, particulierement des broderies pour leurs ſouliers dont elles ſont très curieuſes. Les femmes du commun ne s'attachent point à avoir le pied petit; elles vont ſans bas ni ſouliers aux marchés, & font de même tout ce qui eſt néceſſaire dans leur ménage.

Fureur des Chinois pour le jeu.

Les ouvrages que nous connoiſſons particuliérement par le nom de China ou de Porcelaine ſe font d'une eſpece de terre qu'on trouve dans la Province de Canton. La Chine produit quantité de drogues, particuliérement le Quinquina qu'on appelle

(*) Cette réfléxion peut être bonne chez les Anglois, qui ſe privent volontairement des douceurs de la ſociété d'un ſexe deſtiné à faire les délices du nôtre. Il n'en eſt pas de même en France, où les honnêtes gens trouveroient les plaiſirs inſipides s'ils ne les partageoient avec d'aimables compagnes. Ceux qui penſent autrement, entraînés par la fureur du jeu ou par leur penchant à la débauche, en ſont preſque toujours punis par les déſordres où les femmes ſe plongent pour ſe venger de l'abandon de leurs maris.

la racine de la Chine, & le thé, qu'on vend dans les rues ſur des plats joliment travaillés. On y trouve auſſi beaucoup de ſucre. Les Chinois ſont ingénieux, adroits, fripons, & tellement adonnés au jeu, qu'il n'eſt pas rare d'en voir qui perdent tout ce qu'ils poſſedent, & ſe pendent enſuite de déſeſpoir.

Les maiſons que Dampier vit dans l'iſle de Saint-Jean étoient pauvres, baſſes & entremêlées de mares très ſales. Un jour, que ſept ou huit des matelots dînoient d'un cochon qu'ils avoient fait rôtir, un payſan leur en demanda un morceau, qu'ils lui donnerent auſſi-tôt. Après le repas, il leur fit ſigne de le ſuivre dans un bois, où il voulut les engager à laiſſer de leurs viandes à l'idole d'un temple voiſin où il les conduiſit. Ils le refuſerent, ainſi que d'adorer la Pagode, quelques efforts qu'il fit pour les y obliger par ſon exemple.

Les Anglois eſſuyent une furieuſe tempête.

Les Boucanniers leverent l'ancre de l'iſle Saint-Jean vers quatre heures après midi, & firent la plus grande diligence qu'il leur fut poſſible pour gagner la haute mer, parce qu'ils virent les ſignes le plus évi-

DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.

dents d'une tempête prochaine. Ils en furent assaillis à onze heures du soir, & elle étendit ses ravages avec fureur jusqu'à quatre heures du matin, où les hommes furent encouragés par la vue d'un *Corpus sanctum* sur le grand mât, ce qu'ils regardoient comme un avant-coureur du beau temps; mais s'ils l'avoient vu sur le pont, les matelots superstitieux se seroient crus perdus.

Ce qu'on appelle *Corpus Sanctum*.

Le *Corpus sanctum* est un petit feu qui brille comme une étoile, & il est fort ordinaire d'en voir voltiger autour des vaisseaux dans le mauvais temps. Le lendemain vers onze heures il y eut un grand calme, après lequel la tempête reprit avec encore plus de violence; ce qui détermina les gens d'équipage à tourner vers les Piscadores, qui sont à 23 degrés de latitude septentrionale, parce qu'ils craignoient que le temps orageux ne durât pendant toute la lune, qui étoit prête à changer.

Ils arrivent aux Isles Piscadores.

Le 20 de Juillet, ils furent à la vue de ces isles: ils jetterent l'ancre entre les deux qui sont les plus orientales, & furent très surpris de voir dans la partie occidentale une grande

grande ville avec un fort, qui commandoit le port. Quelques-uns des hommes qui descendirent à terre furent conduits devant le Gouverneur, auquel ils dirent qu'ils étoient Anglois, & venus dans l'intention de commercer. Il les reçut avec amitié, & leur dit qu'il les aideroit de tout ce qui feroit en son pouvoir; mais qu'ils ne devoient pas songer à faire aucun commerce dans ce pays, parce qu'il étoit absolument défendu. Il envoya en présent au Capitaine une petite jarre de farine, quelques tourteaux de fort beau pain, une douzaine de pommes de pin, avec plusieurs melons d'eau.

Présents que leur fait le Gouverneur.

Le lendemain, ils furent visités par un Officier de beaucoup d'apparence, qui portoit un habillement fort large avec une culotte de soie noire, des bottes molles également noires, & des plumes noires & blanches sur une espece de chapeau de soie noire. Il fit apporter à bord, comme un présent du Gouverneur, une génisse très grasse, deux forts cochons, quatre chevres, deux corbeilles de farine, vingt grands tourteaux plats de fort bon pain, deux

DAMPIER. Chap. XIII.

An. 1687.

jarres de ſam-shu, eſpece d'arrack fait de riz, avec cinquante-cinq jarres de hoc-shu, qu'on tire du froment. C'eſt une liqueur très agréable, qui reſſemble beaucoup au mum ou bierre de Brunſwick, boiſſon délicieuſe pour les gens de mer.

Par reconnoiſſance le Capitaine Read envoya au Gouverneur une longue épée à l'Eſpagnole, avec la garde d'argent très bien travaillée, une carabine Angloiſe, & une chaîne d'or : il ordonna auſſi de tirer trois coups de canon pour ſaluer l'Officier quand il vint à bord. Ils leverent l'ancre le 29 de Juillet, le vent étant au Sud-Oueſt, dans l'intention de gagner quelques iſles marquées dans les cartes entre celle de Luçon ou de Manille, & l'iſle Formoſa, parce qu'ils n'avoient pas encore renoncé à leur projet ſur le vaiſſeau de Manille. Ils penſoient que ces iſles n'étoient pas habitées, ſur ce que les Géographes ne leur avoient point donné de noms; & ils furent très ſurpris, quand ils jetterent l'ancre dans la partie orientale de celle qui eſt la plus ſeptentrionale, d'y trouver trois

grandes villes très peuplées, éloignées chacune d'une lieue de la mer.

DAMPIER. Chap. XIII.

An. 1687.

Ils donnerent le nom d'Orange à l'une de ces isles en l'honneur du Roi Guillaume III. Elle a environ huit lieues de long & deux de large. M. Dampier en nomma une autre qui a quatre lieues de long & une lieue & demie de large du nom du Duc de Grafton, parce que la femme de ce voyageur étoit de la même famille que la Duchesse, & vivoit dans sa maison : une troisieme fut appellée isle de Monmouth en l'honneur du Duc de ce nom. Ces trois isles sont les plus grandes ; des deux autres on en nomma une isle des Chevres, parce qu'on y vit beaucoup de ces animaux, & ils appellerent l'autre Bachi à cause d'une liqueur excellente qu'ils y burent, & qu'ils entendirent nommer de même.

Ils donnent des noms à plusieurs isles.

L'isle d'Orange n'est point habitée, quoiqu'elle soit la plus grande de toutes ; mais celles de Monmouth & de Grafton sont assez peuplées. Les naturels sont couleur de cuivre, petits & ramassés, avec le visage rond, le front petit, de gros sourcils,

Description des habitans.

DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.

les yeux couleur de noisette, les cheveux noirs & épais, qu'ils coupent en rond autour de leur tête, ensorte qu'ils leur couvrent à peine les oreilles. Les hommes n'ont d'autre habillement qu'une jaquette de feuilles de plantain aussi rude qu'une peau d'ours; & quelques-uns ne portent qu'un morceau de toile pour couvrir ce qui doit être caché.

Il y a dans ces isles des mines de métail d'un jaune pâle, assez ressemblant à l'or; mais il perd quelquefois son éclat, & devient d'une couleur fade. Les naturels en font des anneaux & d'autres ornements, qu'ils enduisent d'une pâte de craie rouge, après quoi ils les mettent dans un feu très ardent, où ils les laissent jusqu'à ce qu'ils soient très rouges; alors ils les jettent dans l'eau pour y reffroidir, enlevent la pâte, & la piece paroît d'un très beau lustre.

Leurs maisons.

Leurs maisons sont très basses, faites de petits poteaux, attachés les uns aux autres par des branchages; le foyer est à l'une des extrêmités, avec des planches qui n'en sont point éloignées, sur lesquelles ils se jettent pour dormir. Ils vivent ensemble dans

de petits villages, ſur le ſommet ou ſur le penchant des collines; les maiſons s'élevent les unes au deſſus des autres, avec des précipices au deſſous; ce qui les oblige d'y monter par des échelles, qu'ils retirent enſuite; enſorte qu'il ſeroit impoſſible d'y grimper pour les attaquer; mais pour ne pas être ſurpris par les dehors, ils choiſiſſent une ſituation ſur un terrein, dont le derriere eſt perpendiculaire à la mer. Les rues de chaque rang de maiſons ſont paralleles aux ſommets de celles qui ſont au deſſous, l'échelle qui leur ſert pour y monter eſt au milieu de la rue. Ces précipices ſont certainement naturels; car il leur auroit été impoſſible de couper ainſi les rochers, quoiqu'ils ſoient très ingénieux, qu'ils aient l'uſage du fer, qu'ils le travaillent eux-mêmes, & qu'ils ſachent ſe conſtruire de très jolies barques.

Leur nourriture.

Les femmes ſont chargées de tout ce qui concerne le ménage, & les hommes s'occupent en général de la pêche. Ils ſont fort mal-propres dans leur nourriture; & ils ont coutume de demander les ventres des cochons & des chevres que tuent les gens

DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.

d'équipage des vaiſſeaux. Ils en mettent toute l'ordure dans un pot avec de l'eau, la font bouillir juſqu'à ce que cela ait acquis de la conſiſtance, & ils le mangent avec du poiſſon crud, le prenant dans leurs mains comme les Indiens font le riz, parce qu'ils ne ſe ſervent pas de cuilliers. Ils ont auſſi beaucoup de goût pour les peaux de chevres; & il faut qu'ils aient des eſtomachs d'autruches pour les digérer : ils en flambent le poil, les mettent griller ſur des charbons, & les déchirent enſuite avec leurs dents, le mieux qu'il leur eſt poſſible. Ils ramaſſent des ſauterelles dont ils ſont infectés vers le mois d'Août, les font griller ſur le feu dans une poële, juſqu'à ce que les pattes & les aîles ſoient conſommées, & que le corps en ſoit devenu rouge comme les écreviſſes.

Boiſſon nommée Bachi.

L'eau eſt leur boiſſon ordinaire; mais ils ont une liqueur qui reſſemble aſſez à la bierre d'Angleterre par la couleur & par le goût. Elle eſt compoſée de cannes de ſucre bouillies & mêlées avec quelques baies noires. C'eſt cette liqueur qu'ils nomment Bachi; il faut la boire deux ou

trois jours après qu'elle est faite; elle est très forte & propre à enivrer. DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.

Notre Auteur dit qu'il ne connoît point leur langage, qui n'a rien de semblable au Malayen ni au Chinois, dont le dernier se parle entre les dents. Ils nomment Bullavar le métail jaune dont nous avons parlé, & c'est aussi le nom que donnent à l'or tous les Indiens des isles Philippines.

Leurs armes.

Ils n'ont d'autres armes que des lances de bois avec des pointes de fer. Ils portent des cottes de mailles de peau de buffle, qui leur descendent jusqu'au gras de la jambe, mais sans manches, & qui sont aussi épaisses que des planches. Il paroît que ces peaux & le fer sont les seuls effets en usage parmi eux qui ne viennent pas de leur terrein; ils les tirent vraisemblablement de l'isle de Luçon.

Leurs mœurs.

Ils paroissent n'avoir aucune religion, ni aucune forme de Gouvernement, & vivent dans une espece d'Aristocratie, où chaque homme jouit d'un pouvoir égal, & ne prétend à aucune autorité, excepté dans sa propre famille. Cependant on pourroit croire qu'ils ont quelques Loix, puisqu'ils entérèrent tout vivant un

DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.

jeune homme pendant le séjour que les Boucanniers y firent ; & notre Auteur pense que c'étoit pour vol. Ces peuples sont très doux, obligeants, de bonne humeur, sans quereller jamais entr'eux, & fort affables pour les étrangers. Le Bullavar leur sert de monnoie, quoiqu'ils ne le frappent point ; mais ils en donnent quelques grains sans les peser, uniquement à la vue.

Lorsque le vaisseau y jetta l'ancre, ces insulaires furent si familiers, qu'il en vint en même temps environ cent barques : ceux qui les conduisoient ne firent aucune difficulté de monter à bord ; & pendant tout le temps que les Boucanniers y demeurerent, ils leur fournirent abondamment des chevres & des cochons : ils leur donnoient une chevre très bonne & très grasse pour un vieux cercle de fer ; & un cochon pesant quatre-vingt livres, pour deux ou trois livres du même métail, outre beaucoup de yams, de pommes de terre, & de Bachi pour de vieux cloux, quelques pointes, ou des balles de plomb.

Ils désirent revenir en Europe.

Le 25 d'Août les Anglois furent emportés en mer par un furieux ou-

ragan, & ils furent jusqu'au premier d'Octobre avant de pouvoir regagner l'isle de Bachi, d'où ils avoient été chassés. Toutes les traverses qu'ils avoient eues leur avoient ôté de l'esprit le vaisseau de Manille ; & ils songerent plutôt à revenir dans leur patrie qu'à former de nouvelles entreprises. Ce dernier ouragan ne servit qu'à les confirmer dans cette résolution ; cependant le Capitaine Read, qui avoit sûrement intention de croiser dans la mer rouge, les engagea à faire voile pour le Cap Comorin.

DAMPIER. Chap. XIII. An. 1687.



CHAPITRE XIV.

Les Boucanniers mettent à la voile pour le Cap Comorin : Ils jettent l'ancre près l'isle de Mindanao : Ils apprennent des nouvelles du Capitaine Swan & de ses gens : Triste fin de ce Capitaine : Pétoncles d'une prodigieuse grosseur : Vue de trois Trombes : De la maniere dont elles se forment : Ils arrivent à l'isle de Button : Ils sont très bien reçus du Sultan : Description de la ville de Callasusung : Ils jettent l'ancre sur la côte de la nouvelle Hollande : Terroir, productions & habitants de ce pays : Leur misere & leur stupidité: Dampier est en danger d'être laissé à terr : Les Boucaniers quittent ce pays, & font voile pour Triest : Ils font une prise de peu de valeur : Ils vont aux isles de Nicobar : Dampier est laissé comme il le désiroit dans la principale des ces isles, avec quelques autres.

LE 3 d'Octobre 1687, les Boucanniers quitterent ces isles avec un bon vent d'Ouest, dans le dessein de relâcher aux isles des épices avant de se rendre au Cap. Le 16, ils jetterent l'ancre entre deux isles au Sud-Ouest de Mindanao ; & ils mirent leur vaisseau sur le côté pour en nettoyer le fond : ils y firent aussi une pompe neuve, un mât de beaupré, une vergue, & un mât d'avant.

DAMPIER. Chap. XIV. An. 1687.

Ils radoubent leur vaisseaux.

Ils y apprirent des nouvelles du Capitaine Swan, & des trente-six hommes qu'ils avoient laissés avec lui à Mindanao. On leur dit qu'il avoit combattu avec grand succès sous le Raja-Laut contre les Montagnards, & qu'il étoit, ainsi que ses gens, en grande réputation à la Cour du Sultan. Dampier persuada à quelques-uns des hommes de se soumettre de nouveau à son commandement, puisqu'ils étoient si près de lui ; mais le projet fut découvert au Capitaine Read, qui réussit à en empêcher le succès.

Ils apprennent des nouvelles de Swan.

Quelque temps après, plusieurs des gens de Swan s'embarquerent en différents vaisseaux ; lui-même allant

Fin funeste de ce Capitaine.

DAMPIER. Chap XIV. An. 1687.

à bord d'un navire Hollandois, fut attaqué, & eut la tête caſſée par les naturels du pays; & l'on eut tout lieu de croire que ce meurtre avoit été commis par les ordres du Raja-Laut. Il y fut porté par le déſir de ſe rendre maître d'un peu d'or que le Capitaine poſſédoit, & qui par ſa mort tomba entre ſes mains, comme auſſi par vengeance de quelques expreſſions peu meſurées, dont Swan avoit eu l'imprudence de ſe ſervir.

Le Capitaine Read quitta ces iſles le 2 de Novembre, & fit voile au Sud-Eſt, en ſuivant la côte. Le 22, étant à trois lieues au Sud de l'iſle Celebes, ils virent un grand Pros avec ſoixante hommes, & ſix autres plus petits; mais ils firent des efforts inutiles pour les engager à venir à bord, en arborant pavillon Hollandois. Sur cette côte ils virent des Pétoncles d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'un ſeul pouvoit ſervir à nourrir ſept ou huit hommes: ils y virent auſſi une eſpece de vigne, dont les feuilles cuites avec du ſain-doux formoient un onguent excellent.

Trombes très dangereuſes.

Le 30 de Novembre, à la hauteur de 3 degrés de latitude méridionale,

ils virent trois trombes, ce qui est très dangereux pour les vaisseaux; mais on s'en garentit souvent en tirant au travers des coups de canon pour les rompre. Elles se forment d'abord sur la surface de la mer, dont l'eau après avoir circulé long-temps dans une circonférence d'environ cent pas, s'éleve en pyramide, & forme un nuage qui la couronne. Ce nuage tire l'eau, qui monte le long de la pyramide, jusqu'à ce qu'il en soit assez chargé; alors la trombe se sépare du nuage, & l'eau retombe dans la mer, en faisant périr sans ressource ce qui a le malheur de se trouver au dessous.

Ils jettent l'ancre à l'isle de Button.

Le 6 de Décembre, le Capitaine Read jetta l'ancre dans un port à l'Est de l'isle de Button, à la latitude méridionale de 4 degrés 54 minutes. Cette isle est haute, platte, couverte de bois, d'environ vingt-cinq lieues de long & de dix de large. Les habitants sont propres, petits, bien faits, & de la couleur de ceux de Mindanao, auxquels ils ressemblent aussi par les usages. Ils sont gouvernés par un Sultan, qui ayant appris que le vaisseau étoit Anglois, vint à bord avec plusieurs de ses nobles, & trois de

DAMPIER. Chap. XIV An. 1687.

ses fils : il dit au Capitaine Read qu'il avoit la liberté de trafiquer avec ses sujets pour tout ce qui lui plaisoit ; & il promit de lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir.

Ils sont bien reçus du Sultan.

Le Capitaine le fit saluer de cinq canons quand il vint a bord ; & l'on tira cinq autres coups quand il retourna au village. Le lendemain, sur son invitation, Read lui fit une visite dans son palais, qui étoit une maison très propre : il y fut reçu dans une salle dont le plancher étoit couvert de nattes ; & pour y arriver il passa au travers de quarante soldats nuds, armés de lances ; on le régala de tabac, de bétel, & de jeunes cocos. Quelque temps après, le Sultan lui fit présent de deux boucs, & d'un jeune garçon qui avoit deux rangs de dents à chaque gencive. Il y a dans cette isle beaucoup de riz & de pommes de terre, ainsi que des cockadores, & des perroquets de diverses especes, dont les couleurs sont très belles.

De l'oiseau nommé Cockadore.

Le cockadore porte sur la tête une houpe de plumes, qui forment comme une couronne : il est d'un blanc de neige, & de la forme d'un per-

roquet, avec un bec pareil à celui de cet animal. Le Sultan demeuroit dans une grande ville nommée Callafusung, située sur le sommet d'une petite hauteur, environ à une lieue de l'endroit où est l'ancrage, & entourée d'une forte muraille de pierre : les maisons, qui paroissent très propres, sont élevées sur des poteaux.

Le Capitaine Read y demeura jusqu'au 12 ; mais il y rompit un cable, & y perdit une ancre qui s'engagea dans un rocher quand on la voulut lever. Le 16, ils se tirerent des basfonds, qui sont fréquents dans ces isles, & firent cours au Sud-Sud-Est, le vent étant variable de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Ouest & au Nord-Nord-Ouest, & le temps ayant aussi beaucoup de variétés.

Le 20, ils passerent l'Isle d'Ombas, située à 8 degrés 20 minutes de latitude. On la trouve dans quelques cartes sous le nom de l'isle de Pantare. Ils y remarquerent une fumée épaisse pendant le jour, qui paroissoit un grand feu durant la nuit. Il y a une grande ville près de la mer dans la partie septentrionale de cette isle ; mais le mauvais temps les empêcha d'y aborder.

DAMPIER. Chap. XIV.

Le 27, ils furent dégagés de toutes ces isles, & dirigerent leur cours vers la Nouvelle-Hollande, qu'ils apperçurent le 4 de Janvier 1688, étant à la latitude méridionale de 16 degrés 50 minutes. Ils firent douze lieues en suivant le rivage, avant de trouver un endroit propre à jetter l'ancre; mais le lendemain ils trouverent un bon port avec un fond de sable ferme, & un terrein uni à vingt-neuf brasses d'eau : ils s'y arrêterent à deux mille du rivage.

Ils abordent à la nouvelle Hollande.

An. 1688.

Description de ce pays.

La Nouvelle-Hollande est une grande étendue de terrein, qui, suivant Dampier, ne tient ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Il ne décide point si c'est une isle ou un continent.

Le terrein qui est sec & sablonneux, produit des arbres de diverses especes; mais ils ne viennent pas serrés les uns près des autres, & le dessous en est garni d'herbes très hautes. Ils n'y virent ni fruits ni baies; & l'arbre le plus remarquable qu'ils y observerent distilloit une gomme, qui leur parut avoir toutes les qualités du sang de dragon.

Ils n'y apperçurent aucunes marques de quadrupedes, excepté une piste qui avoit quelque ressemblance à celle d'un gros chien. Les oiseaux y étoient fort rares, & l'on en trouvoit à peine quelques petits, à peu près de la grosseur d'une grive. Pour les poissons, si l'on en excepte les vaches marines & les tortues, qui y sont excessivement farouches, il semble que la mer n'en produise d'aucune espece.

Misere des habitants.

Les habitants n'ont point de barques, ne connoissent pas l'usage du fer, & sont la race la plus misérable qu'on puisse trouver dans l'univers : ils font leur nourriture d'une espece de petit poisson que le flux amene, & qui demeure dans des reservoirs de pierre qu'ils construisent sur le bord de la mer dans le temps de la basse marée, pour les retenir. Tout ce qu'ils pêchent est partagé par portions égales entre tous les membres de la famille jeunes & vieux : quelquefois ils trouvent des pétoncles, des moules & des limaçons de mer; mais si ces secours leur manquoient, ce que la Providence empêche qui n'arrive, ils seroient en grand dan-

DAMPIER. Chap. XIV. An. 1688.

ger de mourir de faim. Ils n'ont d'autre eau que celle des puits, qu'ils ſont obligés de creuſer à une grande profondeur.

Ils ſont grands, minces, & ont le corps droit, le viſage large, le front rond, & les ſourcils épais. Ils n'ont ni maiſons, ni habillements, ni grains, ni fruits, ni légumes, ni racines, ni œufs, ni aucunes ſortes d'oiſeaux ou de quadrupedes bons à manger; & ils ſont de plus tellement incommodés des mouches, qu'elles entrent dans la bouche, dans le nez & dans les yeux, ſi on ne leur en interdit l'accès, ce qui oblige les malheureux habitants à tenir leurs yeux toujours à demi-fermés, & à ſe garentir avec les mains, quand ils veulent regarder quelque objet, comme on fait quand on veut examiner le temps.

Leur portrait.

Ils ont le nez gros, les levres épaiſſes, la bouche large, les cheveux noirs ſemblables à de la laine, & la peau auſſi noire que celle des negres de Guinée. Ils n'ont point de barbe; & il n'y a pas un ſeul trait dans leurs viſages qui préſente rien d'agréable. Les hommes & les femmes manquent également des deux dents de devant

à la machoire ſupérieure, ſoit qu'ils les ôtent dans la jeuneſſe par ornement, ſoit par un défaut naturel; ce que M. Dampier n'a pu découvrir. Pour la modeſtie ils portent une poignée de longues herbes, ou trois ou quatre branches, dont ils ſe font une ceinture qu'ils attachent autour de leur corps. Ils n'ont point d'autre lit que la terre ſéche ou mouillée, ni d'autre toit que la voûte céleſte. Ils ne paroiſſent point avoir d'idée de l'union d'un ſeul homme avec une ſeule femme; mais ils ſe joignent indifféremment comme les animaux.

Leur ſtupidité.

Notre Auteur n'a pas remarqué qu'ils euſſent aucun culte de religion: ils portent une eſpece d'épée de bois, & une lance de même aiguiſée par un bout, pour ſe défendre contre tout ennemi qui voudroit les troubler dans leur pêche, ne croyant pas qu'ils en puiſſent avoir d'autres. Leur langage ſort totalement de leur gorge; & aucun des Boucanniers n'en put comprendre un ſeul mot. Ils furent terriblement effrayés à la premiere vue des hommes d'équipage; mais leur crainte s'évanouit bientôt, quand ils virent qu'on n'avoit aucune intention

de leur faire de mal. Quelques-uns des matelots penserent qu'ils pourroient les engager à porter de l'eau jusqu'aux canots, en leur donnant quelques habits; mais il ne fut pas possible de leur faire entendre par aucun signe ce qu'on leur demandoit. Ils gromeloient entr'eux, en se regardant comme les singes; & remirent les habits à terre, après les avoir examinés quelque temps avec des marques d'étonnement.

Dampier est en danger d'être abandonné dans ce pays.

Pendant que les Boucanniers demeurerent en cet endroit, M. Dampier fut menacé d'être laissé à terre, parce qu'il faisoit ses efforts pour persuader à quelques-uns des hommes de gagner un comptoir Anglois. Il avoit formé ce projet depuis long-temps; mais il y renonça pour lors jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable pour l'exécuter.

Le 12 de Mars, ils quitterent la côte de la Nouvelle-Hollande avec un bon vent de Nord-Nord-Ouest, & firent voile pour le Cap Comorin. Le 28, ils trouverent une petite isle couverte de bois à 10 degrés 30 minutes de latitude méridionale: Ils y firent de l'eau, & y prirent des gros

es écrevisses de terre, avec beau-oup de boobies.

DAMPIER. Chap. XIV.

An. 1688.

Le 12 d'Avril, ils arriverent à l'Isle .e Trieft, environ à quinze lieues)ueft de Sumatra : elle n'a qu'un mille le tour, & eft si basse, que l'eau de a mer la couvre dans les hautes narées ; cependant elle produit un ;rand nombre de cocotiers, dont es Boucanniers firent une ample pro-vision, & ils y prirent aussi quelques poissons avec deux jeunes Alligators. Ils en partirent le 18 ; trouverent le 29 un pros à l'ancre, avec quatre hommes à bord qu'ils firent prison-niers ; s'emparerent de toute la char-ge, composée de cocos & d'huile, & mirent le bâtiment à fond. Le Capitaine prit cette précaution pour empêcher M. Dampier, & quelques autres de s'échapper

Ils arrivent à l'Isle de Trieft.

Le 4 de Mai, ils virent les isles de Nicobar, qui sont à quarante lieues au Nord-Oueft de Sumatra. Les prin-cipales denrées dans ces isles sont l'ambre-gris & les fruits : les natu-rels en apportent dans leurs pros à tous les vaisseaux qui y abordent ; & ils n'ont point de préférence pour une nation d'Européens plutôt que pour une autre.

DAMPIER. Chap. XIV An. 1688.

Ils mouillent à l'Isle de Nicobar.

Le 6 de Mai, ils jetterent l'ancre à l'isle particuliérement nommée Nicobar, à huit brasses de profondeur. Elle est située à 7 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. Le terroir en est fertile, bien arrosé, & forme un très beau paysage, quand on le voit de la mer. Entre un grand nombre d'arbres qui croissent dans cette isle, on remarque particuliérement le cocotier & le mélari. Nous avons déja parlé amplement du premier : le mélari porte un fruit d'un verd éclatant, avec une peau dure & lisse, aussi gros que le fruit à pain, & d'un goût assez ressemblant à celui de la pomme. Les habitants sont grands & bien faits, couleur de cuivre foncé, le visage long, les yeux noirs, de beaux traits, & les cheveux noirs & déliés.

Description des habitants.

Les femmes n'ont point de poil aux sourcils, peut-être les arrachent-elles, regardant comme une beauté de ne pas en avoir. Les hommes vont nuds, à la reserve d'une piece de toile qu'ils portent à la ceinture, & qui leur fait deux ou trois tours aux cuisses. Ils ont un langage particulier ; & Dampier ne put découvrir

s'ils obfervoient quelque forme de religion. Leurs maifons, proprement couvertes de feuilles de palmier, font élevées fur des poteaux à huit pieds de terre : elles confiftent en une feule piece auffi de huit pieds de hauteur.

DAMPIER. Chap. XIV. An. 1689.

Il ne paroît pas qu'ils aient aucune forme de gouvernement ; ils font tous égaux entr'eux, & vivent difperfés dans l'ifle, où il eft rare qu'on trouve plus de quatre ou cinq maifons enfemble. Ils n'ont point de yams, de pommes de terre, ni de riz ; mais on y trouve quelques plantains. On y voit de petits cochons, des coqs & des poules ; & il n'y a pas de maifon qui ne poffede au moins deux ou trois canots, qu'ils tirent à terre dans le voifinage, quoique la pêche y foit médiocre. Ces canots peuvent contenir vingt ou trente hommes, & ils fe fervent de rames femblables aux nôtres, en s'affeyant fur des bancs de bambouc fendu. Le Capitaine Read fit de l'eau dans cette ifle, & donna ordre de mettre le vaiffeau fur le côté pour le nétoyer.

Dampier quitte les Boucanniers.

Dampier demanda permiffion au Capitaine de defcendre à terre, avec fa caffette & fon lit. Dans l'endroit

DAMPIER.
Chap. XIV.
An. 1688.

où ils débarquerent, il n'y avoit que deux maisons; & le maître d'une invita notre Auteur à y entrer, lui faisant entendre que s'il le refusoit, il seroit exposé la nuit aux attaques des bêtes féroces. Deux autres hommes nommés M. Hall, & M. Ambrose, qui depuis long-temps cherchoient l'occasion de se séparer du Capitaine Read, quitterent le vaisseau avec Dampier.

Quelques autres suivent son exemple.

Le Chirurgien, nommé M. Coppinger, qui étoit Irlandois, auroit volontiers suivi leur exemple, mais on le retint par force. Le Pilote qu'ils avoient amené de Pulo-Condore, & les quatre hommes qu'on avoit pris à la hauteur de Sumatra dans un pros d'Achin, furent aussi laissés dans l'isle. Le Pilote, qui étoit Portugais, fut un membre très utile dans leur petite République, parce qu'il entendoit le Malayen & les autres langues des Indes.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Dampier & ses compagnons sont bien traités par les habitants : Ils sont en danger d'être noyés dans un canot qu'ils avoient acheté pour une hache : Ils impriment la frayeur à ceux qui pouvoient leur être le plus utiles : Après quelques disputes avec les habitants ils leur fournissent des provisions, & ils se remettent en mer. Ils sont assaillis d'une tempête, & arrivent à Sumatra dans un état très fâcheux : Ils gagnent le comptoir Anglois d'Achin : Dampier s'occupe à différents emplois dans ce pays : Il s'échappe à bord d'un vaisseau Anglois qui étoit en rade : Description du Prince peint.

DAMPIER. Chap. XV.

An. 1688.

Dampier & les autres sont laissés dans l'isle.

LE 6 de Mai vers minuit, le Capitaine Read remit à la voile, & les mécontents commencerent à dormir ; ce qu'ils n'avoient osé faire jusqu'alors, dans la crainte que ce Capitaine ne révoquât la permission, & qu'il n'envoyât quelques-uns de

Dampier. Chap. XV.

An. 1688.

ſes gens pour les forcer de revenir à bord. Peut-être ne leur eût-il jamais permis de reſter dans cette iſle, s'il eût penſé qu'ils en pouvoient ſortir auſſi aiſément, qu'ils le firent peu de temps après. Le lendemain, de grand matin, Dampier reçut la viſite de ſon hôte, accompagné de quatre ou cinq de ſes amis, & chargé d'une groſſe calebaſſe de Toddy.

Leur canot ſe renverſe.

Cet homme fut d'abord ſurpris de voir que le nombre de ſes commenſaux étoit tellement augmenté, mais il en parut enſuite content; & il leur vendit un canot pour une hache, qu'un des hommes avoit dérobée, quand il s'étoit approché du vaiſſeau, ſachant combien cet inſtrument peut être utile chez les Indiens. Ce canot étoit auſſi grand qu'une chaloupe; mais à peine y furent-ils montés avec tous leurs effets, qu'il ſe renverſa; ce qui les obligea de paſſer trois jours à faire ſécher leurs papiers, & tout ce qui étoit contenu dans leurs caiſſes. Avec le ſecours des gens d'Achin ils le remirent en état, y ajuſterent un bon mât, ainſi que les agrès néceſſaires; & ils firent voile vers la partie orientale de l'iſle, ſuivis de

huit ou dix canots chargés d'habitants, que M. Hall fit retourner, en tirant un coup de fusil par-dessus leurs têtes, dans la crainte que tant de gens ne fissent augmenter le prix des provisions dans l'endroit où ils alloient.

Suite d'un coup de fusil tiré imprudemment.

Cette action eut deux effets qui auroient pu devenir également très fâcheux : elle imprima une si grande terreur aux gens d'Achin, qui leur étoient de la plus grande utilité, qu'ils sautèrent hors du canot ; & l'on fut assez long-temps à pouvoir leur persuader qu'on ne vouloit leur faire aucun mal : d'un autre côté les Indiens furent intimidés, & n'oserent plus apporter les provisions qu'on leur achetoit avant pour de vieux drapeaux, & pour quelques petits morceaux de drap.

Ils se remettent en mer.

Les habitants parurent d'abord en grand nombre, pour s'opposer à leur débarquement ; mais M. Dampier & M. Hall sauterent sur le rivage à la vue des Insulaires, avec lesquels ils eurent bientôt fait la paix, en leur prenant la main ; & ces gens fournirent ensuite abondamment des provisions. Elles consistoient particuliérement en mélory, dont la chair,

DAMPIER. Chap. XV. An. 1688.

séparée de l'écorce & du trognon ; & bien comprimée se conserve six à sept jours : on leur donna aussi quelques poules. Enfin, sans autres munitions de bouche, & avec deux gros cocos, & deux ou trois bamboucs, dont le tout pouvoit contenir environ trente-deux pintes d'eau, ils se remirent en mer le 15 de Mai, & dirigerent leur cours vers Achin.

Le 18, le ciel commença à être chargé de nuages, & ils virent autour du soleil un cercle, marque infaillible du gros temps ; ce qui leur fit craindre quelque furieux ouragan. Le 19 au matin, après avoir été très fatigués d'une tempête de vent, d'éclairs, de tonneres & de pluies, dont leur bâtiment n'échappa que par une espece de miracle, ils furent surpris d'entendre un des hommes d'Achin crier à ce qu'ils crurent Pull away, expression ordinaire entre les Anglois quand ils rament ; mais cet homme montrant la terre, que l'on commençoit à distinguer, ils entendirent qu'il disoit Pulo way, ou isle de Way, parce que Pulo sur toute cette côte signifie une isle, comme nous l'avons observé.

Ils arrivent dans l'isle de Sumatra.

Le lendemain, on reconnut que

cet homme s'étoit trompé, & qu'au lieu de l'isle de Way, la terre qu'ils voyoient étoit la montagne d'or de Sumatra. Ils entrerent à l'embouchure d'une riviere nommée Passange-Jonca, & débarquerent à une petite ville de pêcheurs qui portoit le même nom; mais ils se trouverent si fatigués, qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne tremblât la fievre, & si foibles, qu'à peine pouvoient-ils se tenir debout. DAMPIER. Chap. XV. An. 1688.

La nouvelle de leur arrivée attira plusieurs des Oramkis ou nobles pour les voir. Etant instruits de leurs avantures, ils firent préparer une grande maison pour les recevoir, & on les y fournit abondamment de coco, de plantain, d'oiseaux, d'œufs, de poisson & de riz. Voyant qu'ils ne recouvroient pas la santé, on leur conseilla de se rendre à Achin, où il y a un comptoir Anglois; on leur fournit un pros pour faire le voyage, & ils y arriverent en trois jours. Ils se rendent à Achin.

Ils furent reçus dans cette ville avec la plus grande hospitalité par le premier Magistrat. M. Denys Driscol, Irlandois, au service de la Compagnie des Indes orientales, les traita avec beaucoup d'amitié; & il leur

DAMPIER. Chap. XV. An. 1688.

ſervit d'interprete auprès de ce Magiſtrat, nommé en langue du pays Schebander.

Dampier fit connoiſſance à Achin avec le Capitaine Bouwrey, qui avoit un vaiſſeau en rade, & qui le preſſa fortement de venir avec lui en Perſe, avec la qualité de Boſſeman ; mais il refuſa d'accepter cette offre, tant par la crainte des temps contraires, que par rapport au mauvais état de ſa ſanté.

M. Dampier s'embarque pour l'Angleterre.

M. Hall & M. Ambroiſe monterent ſur ce vaiſſeau ; & le dernier, dont M. Dampier a oublié le nom de famille, mourut peu de jours après. Enfin notre Auteur s'engagea à un autre Capitaine, nommé Weldon, avec lequel il fit pluſieurs voyages de commerce dans le pays pendant plus de quinze mois : il entra enſuite comme canonier au ſervice d'un comptoir Anglois ſur la côte occidentale à Bencoolen, où il demeura cinq mois, après leſquels il quitta cet emploi, étant mécontent du Gouverneur. Il demeura ſur cette côte juſqu'en l'année 1691, qu'il s'embarqua pour l'Angleterre à bord de la Défenſe, commandé par le Capitaine

Heath, qui étoit dans la rade de Bencoolen. Il fut obligé, pour s'échapper, de se couler par une des casemates du fort, parce que le Gouverneur avoit revoqué la promesse qu'il lui avoit faite de le laisser partir. Il emporta avec lui son journal & ses autres papiers les plus importants.

Il monta à bord le 2 de Janvier; mais le vaisseau ne mit à la voile que le 25. Ils perdirent en mer environ trente de leurs hommes, d'une maladie occasionnée par la mauvaise qualité de l'eau qu'ils avoient dans le vaisseau. Elle s'échauffa excessivement, & devint teinte de noir, parce qu'on l'avoit mise à fonds de cale avec des poivres; ce qui contribua beaucoup à la corrompre. Le Capitaine Heath se conduisit très bien dans cette fâcheuse circonstance; il monta toujours reguliérement les gardes, & donna à ses gens quelques-uns de ses Tamarins, & d'autres remedes; ce qui servit beaucoup à les raffraîchir. Au commencement d'Avril ils arriverent au Cap de Bonne-espérance, où les malades furent mis à terre; & on leur fournit abondamment du

DAMPIER.
Chap. XV.

An. 1691.

Il descend au Cap de Bonne-Espérance.

bœuf, du mouton, & d'autres rafraîchissements.

Notre Auteur fut un de ceux qui descendirent avec le Prince peint, qui lui avoit été donné par M. Moody, & qu'il vendit depuis sur la Tamise, dans un besoin d'argent : ceux qui l'acheterent l'emmenerent pour le faire voir ; mais il mourut à Oxford de la petite-vérole. Il se nommoit Joel, étoit né dans une isle appellée Meangis, dont les habitants, qui portent des anneaux d'or aux oreilles & autour des jambes, sont peints de différentes sortes de figures assez bien proportionnées, mais qui sont l'effet de l'imagination, plutôt qu'une imitation de la nature. Ce Prince qu'on descendit à terre pour sa santé, avoit la poitrine, les cuisses & les épaules ainsi ornées.



CHAPITRE XVI.

Description du Cap de Bonne espérance: Des ânes sauvages qu'on voit au Cap : Pourquoi les habitants sont nommés Hottentots : leur malpropreté : Description de la situation, de l'air, des marchandises, des usages & des femmes de l'Isle Sainte-Hélène : Dampier arrive en Angleterre : Conclusion de son voyage.

DAMPIER. Chap. XVI.

An. 1691.

Description du Cap.

Le Cap de Bonne-espérance qui termine au Sud le continent de l'Afrique, est situé à 34 degrés 30 minutes de latitude, dans un des climats les plus doux qui soient au monde. La montagne, nommée de la Table, est remarquable par son élévation : on la voit de très loin en mer, où elle sert à diriger les vaisseaux. Le terroir y est fort bon, & rapporte beaucoup à ceux qui le cultivent ; il produit en abondance du froment, de l'orge & des pois. On y trouve des pommes, des poires, des coings, des grenades d'une grof-

DAMPIER. Chap. XVI. An. 1691.

ſeur prodigieuſe, & de grandes vignes qui pouſſent très bien, & donnent un vin de couleur pâle; mais très fort & très agréable.

Animaux du pays.

Les brebis, les chevres, les cochons, les vaches & les chevaux y ſont en grand nombre; mais les brebis ſont la meilleure nourriture, parce que le pâturage eſt ſec & court; ce qui convient très bien à ces animaux. On dit qu'il y a beaucoup de bêtes féroces, entre leſquelles on remarque particulierement l'âne ſauvage, qui eſt d'une grande beauté, & dont le corps eſt rayé de noir & de blanc. Entr'autres oiſeaux, on y voit des canards, des volailles ordinaires, & des autruches, dont un ſeul œuf donne à manger à deux hommes. On prétend que ces bêtes les pondent & les laiſſent ſur le ſable, où la chaleur du ſoleil les fait éclorre

Cherté des vivres au Cap.

La mer eſt bien fournie de poiſſon; & il y en a une eſpece plus petite que le hareng, qui eſt très bon à manger mariné. Les Hollandois y ont un bon fort, & une ville bien garnie de murailles, où la Compagnie des Indes entretient un beau magaſin, & un jardin d'une prodigieuſe étendue, qu'on

regarde comme un des plus beaux qui ſoient au monde. Ceux qui y ſont établis gagnent beaucoup d'argent à recevoir les étrangers, d'autant qu'un homme paye une rixdalle pour ſa nourriture, indépendamment du vin qu'on y vend dix-huit ſtrivers la bouteille, ſans qu'on puiſſe en débiter autre part que dans une maiſon qui jouit d'un privilege excluſif, autrement on paye de très groſſes amendes.

DAMPIER. Chap. XVI.

An. 1691.

Il y a une autre maiſon qui a le privilege de vendre le mum & la bierre; & une troiſieme débite l'eau-de-vie & le tabac. Le teint des naturels qu'on nomme Hottentots, mot qui exprime leur bégaiement, participe de celui des habitants de Guinée & de ceux de la Nouvelle-Hollande.

Saleté des Hottentots.

Ils ſe frottent le corps de ſuye & de graiſſe pour leur tenir lieu de peinture, & attachent des boyaux de brebis autour de leurs jambes quand ils vont en voyage, ce qu'ils conſervent quelquefois juſqu'à huit ou dix mois : mais s'il leur arrive d'être fort affamés, ils les détachent & les mangent. Ils ornent leurs cheveux de coquillages, & portent un habillement de

DAMPIER. Chap. XVI. An. 1691.

peaux de brebis qui les remplit de vermine ; mais c'eſt un léger inconvénient pour cette ſale nation, qui n'a point de plus grand plaiſir que celui de chercher ces inſectes. Leurs maiſons ſont conſtruites de longues perches enfoncées dans la terre en forme de cercle, & jointes enſemble par le haut. Elles ſont entrelacées d'herbes, de joncs & de morceaux de cuir, avec une porte de trois ou quatre pieds de hauteur. Ils y entrent comme en rempant, ferment cette porte lorſque le vent ſouffle du côté où elle eſt, & en ouvrent une autre dans la partie oppoſée.

Mœurs de ces peuples.

Ils n'ont point de lits pour ſe coucher; mais ils s'étendent tous enſemble autour d'un grand feu allumé au milieu de la maiſon : la fumée n'a point d'iſſue particuliere, & elle ſe fait jour au travers des crévaſſes.

Les Hottentots ne paroiſſent avoir aucune ſorte de culte religieux, à moins qu'on ne regarde comme une cérémonie de religion des danſes extravagantes, qu'ils accompagnent d'un très grand bruit dans le temps de la nouvelle & de la pleine Lune. Enfin pour en faire le portrait en peu

de mots ; c'eſt ſans contredit le peuple le plus ſale, le plus vil & le plus indolent que l'on connoiſſe ſur la terre.

Le vaiſſeau du Capitaine Heath étoit devenu ſi mal monté à cauſe des maladies, qu'il fut obligé d'accepter les ſervices de quelques matelots Hollandois qui déſerterent des autres vaiſſeaux, tant pour gagner davantage que pour retourner en Europe plutôt qu'ils ne l'auroient fait.

Dampier arrive à Sainte-Hélene.

Ils leverent l'ancre le 23 de Mai, & arriverent le 20 de Juin à Sainte-Hélene où le Gouverneur a une très belle maiſon & le commandement d'un fort. L'air y eſt très ſain, & l'iſle abonde en yams, pommes de terre, plantains & bananes. On y trouve auſſi quantité de cochons, de bœufs, de coqs, de poules, d'oyes & de dindons. Cette iſle eſt encore renommée pour beaucoup de plantes médicinales, efficaces dans les maladies que contractent les matelots quand ils font de longs voyages.

Les femmes de Sainte-Hélene ſont très bien faites & aſſés jolies : elles aiment paſſionément les matelots

DAMPIER. Chap. XVI. An. 1691

Anglois, & ſont preſque toujours diſpoſées à quitter avec eux leur pays natal.

Le Capitaine Heath partit de cette iſle le 2 de Juillet, allant de conſerve avec la Princeſſe Anne, le Jaques & Marie, & le Joſiah. Le dernier de ces bâtiments fut ſéparé par le mauvais temps avant qu'ils viſſent l'Angleterre, mais il les rejoignit près l'endroit nommé Land's End.

Il arrive en Angleterre.

Le 16 de Septembre 1691, ils jetterent l'ancre aux Dunes, où ils trouverent pluſieurs vaiſſeaux Anglois & Hollandois préparés à ſe mettre en croiſière contre la France avec qui ces nations étoient alors en guerre, & les Avanturiers ſe trouverent très heureux d'avoir échapé aux armateurs François.

Fin des Découvertes & des Voyages de Dampier.



DESCRIPTION
De l'Isthme de l'Amérique,
TIRÉE DES VOYAGES de M. LIONEL WAFER.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage de M. Wafer aux Indes orientales : Son second voyage à la Jamaïque : Infortune du Capitaine Buckenham : Wafer se met en chemin pour une expédition par terre : Il est blessé & abandonné par ses compagnons avec quatre autres hommes : Il est guéri par les Indiens : Il est en danger d'être brûlé : Il est sauvé par Lacenta : Il cherche la mer du Nord ; son guide Indien l'abandonne : Il court risque d'être noyé : Il retourne à l'habitation des

Indiens : Il y est très bien reçu & se rétablit en peu de temps : On envoye des guides avec lui à la maison de Lacenta.

WAFER. Chap. I. An. 1681.

Commencements de Wafer.

JE fis mon premier voyage en qualité de Chirurgien au service de la Compagnie des Indes orientales (dit lui-même Wafer) sans aucun événement remarquable, & sans aucun avantage pour ma fortune. Peu de temps après mon retour en Europe, je fus employé avec le même titre par le Capitaine Buckenham, qui alloit aux Indes occidentales. Ce Capitaine devoit charger du sucre à la Jamaïque ; mais comme on n'étoit pas encore dans la saison de faire ces chargements lorsque nous y arrivâmes, il résolut de tenter la fortune en allant couper du bois de teinture dans la baye de Campêche plutôt que de rester dans l'oisiveté. J'avois un frere établi à la Jamaïque au service de Sir Thomas Muddiford, & je préférai de demeurer à Port-royal pour y exercer mes talents. Ce fut un bonheur pour moi d'avoir pris ce parti : le Capitaine Buckenham & tout son monde furent faits pri-

ſonniers : on le conduiſit à México, où il fut vendu à un Boulanger qui le força de crier du pain dans les rues avec une chaine à la Jambe, ſans qu'il pût obtenir ſa liberté ni par argent ni par amis. Après avoir demeuré quelques mois à Port-royal, J'acceptai les offres qui me furent faites par le Capitaine Cook, & par le Capitaine Lynch, qui ſe mirent en mer pour faire des repréſailles contre les établiſſements Eſpagnols de l'Iſthme. Dans cette expédition, ils joignirent leurs forces avec celles de Dampier, dont le nom eſt ſi bien connu; ils débarquerent & firent diverſes déprédations. Après la revue de leurs gens, ils choiſirent les hommes les plus actifs & ſe mirent en marche pour une expédition par terre le premier de Mai 1681.

WAFER. Chap. I. An. 1681.

Accident qui oblige de le laiſſer à terre.

Le cinquiéme jour de ce voyage, un homme faiſant ſécher imprudemment de la poudre dans un plat d'argent, elle prit feu près de mon genou, me brûla la chair juſqu'à l'os, & me découvrit même une partie de la cuiſſe. Cet accident fut ſuivi de vives douleurs, que je tâchai d'appaiſer parce que j'avois des médica-

WAFER. Chap. I. An. 1681.

ments dans mon havresac : mais trois ou quatre jours après, je fus privé de ce soulagement par la désertion d'un Négre qui m'accompagnoit, & qui portoit mon équipage. Les accidents de la blessure augmenterent faute d'émollients ; la fatigue du voyage devint trop forte pour que je pusse la supporter, & mes compagnons furent obligés de me laisser chez les Indiens de Darien avec M. Richard Gopson, qui avoit été apprentif droguiste à Londres, avoit reçu une bonne éducation, & faisoit ses efforts pour en profiter. On laissa de même un marinier nommé Jean Higginson, l'un & l'autre se trouvant dans l'impossibilité de continuer à marcher.

Il est joint par quatre autres Anglois.

Peu de temps après, nous fûmes joints par Robert Spratlin & par Guillaume Bowman, ensorte que nous nous trouvâmes au nombre de cinq. Quelques Indiens, chez lesquels nous fûmes obligés de séjourner, voyant ma blessure, y appliquerent des herbes salutaires, après les avoir bien mâchées, jusqu'à ce qu'ils les eussent réduites à une espece de pâte, qu'ils étendirent sur des feuilles de plantain, & en vingt jours je fus entié-

WAFER. Chap. I. An. 1681.

rement gueri; mais il me demeura beaucoup de foibleſſe dans le genou. A d'autres égards ces gens ne nous marquoient aucune politeſſe; au contraire ils rioient & ſe moquoient continuellement de nous; ne nous donnoient d'autre nourriture que du plantain verd ou fanné, qu'ils nous jettoient comme à des chiens. Cependant un d'eux, qui avoit été priſonnier quelque temps à Panama, & ſavoit quelques mots d'Eſpagnol, s'entretint quelquefois avec nous, & nous apporta de meilleure nourriture pendant la nuit, à l'inſçu de ſes compatriotes. Sans le ſecours de cet homme, nous aurions éré réduits à l'état le plus déplorable.

Il eſt en danger d'être brûlé.

Nous jugeâmes qu'ils en agiſſoient ſi mal avec nous, parce que nos camarades avoient forcé quelques-uns des habitants contre leur volonté à leur ſervir de guides, ce qui leur avoit été très déſagréable, d'autant qu'on étoit alors dans la ſaiſon pluvieuſe, où il eſt très difficile de voyager. Leur reſſentiment augmenta quand ils virent que les guides ne revenoient pas dans le temps où ils les attendoient: ils jugerent qu'ils

WAFER. Chap. I. An. 1681.

avoient été maſſacrés par nos compatriotes, & ſe déterminerent à en tirer vengeance ſur moi & ſur mes compagnons. On avoit déja préparé une pile de bois pour nous ſacrifier, mais ils furent détournés d'exécuter leurs cruelles intentions par la perſuaſion de leur chef, nommé Lacenta, qui leur propoſa de nous envoyer du côté du Nord avec deux guides, pour nous informer aux Indiens de la côte, du ſort de ceux dont ils étoient inquiets.

Ils ſe mettent en route.

Un des guides choiſis pour ce voyage fut l'Indien qui nous avoit donné du ſoulagement, & l'autre fut un homme qui s'étoit toujours déclaré notre ennemi. Dans cette marche, nous n'eûmes d'autre nourriture que du maïz deſſéché, encore nous en donnoient-ils en très petite quantité. Nous couchions ſur la terre nue, quoique très froide & très humide, parce que la pluie, les éclairs & le tonnerre régnoient durant tout le jour, & nous étions encore plus incommodés par l'eau qui tomboit des arbres quand nous voulions nous y mettre à couvert. La troiſieme nuit, nous demeurâmes ſur le ſommet d'une petite

éminence, mais la quantité d'eau qui tomba pendant notre ſommeil en forma une iſle le matin, & nous en vîmes tous les environs inondés. Nos guides nous y abandonnerent pour ſe ſauver eux-mêmes, & retourner à leur habitation: nous y demeurâmes trois jours, après leſquels, les eaux s'étant écoulées, nous continuâmes notre voyage, en nous dirigeant vers le Nord par le moyen d'une bouſſole de poche. Vers ſix heures du ſoir, nous arrivâmes ſur les bords d'une riviere très profonde, où nous jugeâmes que les gens des vaiſſeaux avoient paſſé, parce que nous y trouvâmes un arbre nouvellement coupé.

Fatigue exceſſive de leur voyage.

Après quelques débats, dans leſquels nous oubliâmes que la rapidité & la profondeur de cette riviere pouvoient être occaſionnés par l'abondance des pluies, nous jugeâmes que nous avions paſſé la chaîne de montagnes qui ſépare la partie méridionale de la partie ſeptentrionale de l'Iſthme, & que nous n'étions pas éloignés de la mer du Nord; nous pouſsâmes l'arbre dans l'eau; mais il étoit ſi gliſſant que nous ne pûmes

WAFER. Chap. I. An. 1681

nous tenir dessus : nous passâmes à califourchon avec beaucoup de peine, & nous gagnâmes tous le rivage opposé, à l'exception de Bowman, qui étoit un homme très foible : il avoit été tailleur & portoit quatre cents piéces de huit sur son dos. Nous jugeâmes qu'il étoit noyé, parce que le courant l'emporta bien-tôt hors de notre vue. Quand nous fûmes à l'autre bord, nous cherchâmes le sentier que nous pensions qui avoit été fait par nos compagnons, mais notre recherche fut vaine, parce que s'il y en avoit un, il étoit entiérement couvert de boue & de vaze. Nous nous déterminâmes alors à repasser la riviere sur le même arbre, ce que nous fîmes aussi-tôt, & après avoir marché environ un quart d'heure, nous retrouvâmes Bowman assis sur le rivage : le courant l'avoit emporté dans un coude, où il y avoit heureusement quelques branchages avec le secours desquels il avoit gagné le rivage.

Ils se construisent un radeau.

Le lendemain, cinquiéme jour de notre voyage, nous étions si affoiblis par le défaut de nourriture, que nous aurions certainement péri, si

WAFER. Chap. I. An. 1681.

nous n'euſſions trouvé un arbre nommé Maccaw, dont nous mangeâmes des baies avec avidité, & dont nous emportâmes une bonne proviſion. Le ſixieme jour, nous arrivâmes à une autre riviere, où ſe décharge celle que nous avions traverſée; & comme il falloit néceſſairement que nous la paſſaſſions, nous nous trouvâmes dans un grand embarras, n'ayant d'autres inſtruments qu'un grand couteau. Après bien des réfléxions, nous nous déterminâmes à couper quelques bamboucs creux, qui étoient en grande quantité dans les bois, pour en faire une eſpece de radeau, en les taillant de longueur convenable, & en les attachant enſemble avec les branches d'un arbriſſeau ſemblable à la vigne pour nous livrer enſuite au courant ſur ce foible bâtiment. Quand nous l'eûmes fini, nous prîmes notre logement ſur une petite hauteur, & nous raſſemblâmes une quantité de bois pour faire un bon feu. Il n'y avoit pas long-temps que nous étions placés autour, quand il ſurvint une furieuſe tempête mêlée de pluie, d'éclairs, & de tonnerre, & accompagnée

WAFER. Chap. I.

An. 1681.

d'une odeur de ſoufre dont nous étions empeſtés. Notre feu fut éteint en un inſtant, & vers deux heures après minuit, nous entendîmes le bruit des eaux qui venoient fondre ſur nous de toutes parts avec un fracas horrible. Nous cherchâmes un refuge entre des Cotoniers dont il y avoit un grand nombre ; mais la plus grande partie n'avoit des branches qu'à la hauteur de quarante ou cinquante pieds, enſorte qu'il étoit impoſſible d'y monter. Par un effet de la providence, j'en trouvai un auquel la vieilleſſe avoit fait un trou environ à quatre pieds de terre : je m'aſſis ſur un gros nœud que j'y rencontrai, ne pouvant me tenir debout, & je m'endormis accablé de fatigue, mais je ne jouis pas longtemps de ce repos, & il fut bien-tôt troublé par les morceaux de bois & même les arbres que la force de l'eau entraînoit, & qui donnoient des chocs furieux contre celui qui me ſervoit d'aſyle.

Ils ſe réuniſſent après avoir manqué de périr.

Lorſque je commençai à découvrir l'étoile du matin, je fus tranſporté de plaiſir à cette vue, quoique l'eau coulât toujours avec rapidité, & qu'elle

qu'elle atteignît jusqu'à mes genoux, qui cependant étoient à cinq pieds de la surface de la terre. La tempête s'étoit dissipée aux approches du jour, le soleil commença à luire, & les eaux se retirerent, ce qui m'encouragea à quitter ma retraite. Je pouvois à peine me tenir debout, étant engourdi par le froid; cependant je fis mes efforts pour gagner l'endroit où nous avions fait notre feu : j'appellai mes compagnons, mais j'eus la douleur de n'entendre que les échos qui me renvoyoient le son de ma voix. Ce fut alors que l'horreur de ma situation me jettant dans le désespoir, je tombai sur la terre accablé de mon infortune, & j'y restai dans le plus grand découragement, jusqu'à ce que je fus rappellé à la vie par la vue de M. Hugginson, qui fut bien-tôt suivi des trois autres, qui s'étoient comme moi sauvés par le secours des arbres. Après avoir rendu graces à Dieu de notre délivrance, nous allâmes voir nos bamboucs que nous trouvâmes pleins d'eau, ce qui vint sans doute de notre peu d'attention en les travaillant, & nous jugeâmes que nous y avions nous-

WAFER.
Chap. I.

An. 1681.

WAFER. Chap. I. An. 1681.

mêmes fait les fentes par où elle y étoit entrée.

Ils reviennent au lieu d'où ils étoient partis.

Toutes les ressources nous manquant alors, nous résolumes s'il étoit possible de retourner à l'établissement Indien que nous avions quitté, ne voyant plus d'autre parti à suivre. Nous cotoyâmes la riviere, & après avoir marché quelque temps, nous fûmes agréablement surpris de trouver un daim endormi ; nous l'aurions certainement tué, si celui qui en étoit le plus près n'eût oublié de bourrer son fusil, ce qui fit que la balle tomba en roulant quand il voulut le tirer ; mais le bruit de la poudre éveilla l'animal, qui se sauva par la fuite. Nous étions au huitième jour de notre marche, sans avoir eu d'autre nourriture que des bayes de Maccaw, & la moële de l'arbre nommé Bibby que nous fendions pour l'en tirer, & que nous trouvions un metz délicieux.

Ils y arrivent excessivement fatigués.

Nous apperçûmes la piste d'un cochon sauvage, & nous la suivîmes dans l'espérance qu'elle nous conduiroit à quelque plantation de plantains, parce que cet animal cherche toujours cet arbre. Après avoir mar-

ché quelque temps, nous découvrîmes deux habitations d'Indiens, & nous pensâmes tomber en défaillance : nous étions à demi morts de faim, & cependant nous craignions que les Indiens n'achevassent de nous ôter la vie, quoiqu'elle dût nous être à charge & plus fâcheuse que la mort dans l'état où nous nous trouvions. Nous tînmes conseil entre nous, & nous convînmes que pour connoître leurs sentiments, je me présenterois seul à une des habitations, afin que mes compagnons pussent s'avancer, ou se retirer suivant la réception qu'on me feroit.

J'entrai dans une des cabanes, où il y avoit quelques mets qui bouilloient sur le feu ; mais la chaleur de la maison, & l'odeur des viandes, firent sur moi une impression si forte que je tombai évanoui. Les Indiens me rappellerent à moi-même, me donnerent quelque nourriture, & parurent agir avec plus d'amitié qu'il n'est ordinaire parmi eux. Ce qui contribua le plus à me ranimer, fut que je reconnus ceux dont l'absence avoit presque été la cause de notre mort, & j'appris ensuite que nos

WAFER. Chap. I.

An. 1681.

Ils se remettent en route avec des guides.

compagnons les avoient si bien traités, qu'ils croyoient ne pouvoir assés en marquer leur reconnoissance.

Lorsque j'eus entiérement recouvré mes esprits, ils me demanderent où étoient mes camarades, & aussitôt qu'ils le surent, ils les amenerent à l'habitation, excepté M. Gopson qui se trouva accablé de fatigue sans pouvoir aller plus loin, & ils lui porterent des rafraîchissements. Nous demeurâmes sept jours chez eux; ils nous traiterent avec la plus grande humanité, & quand nous fûmes bien rétablis, ils firent choix de cinq jeunes gens vigoureux pour nous conduire, comme nous le désirions, vers la mer du Nord. Ils s'acquitterent de ce soin avec tant de bonne volonté, qu'en un jour ils nous menerent à la riviere où nous avions trouvé l'arbre abattu, & que nous n'avions rencontré qu'après trois jours de marche. Nous en suivîmes les bords l'espace d'environ un mille, & nous trouvâmes un canot dans lequel nous nous embarquâmes; mais au lieu de suivre le courant, nos conducteurs nous le firent remonter, en ramant avec beaucoup de force & d'activité.

Le ſoir nous arrivâmes dans une maiſon où nous fûmes très bien reçus quand nos guides eurent dit à notre hôte qui nous étions, & où nous allions. Le lendemain nous nous rembarquâmes avec deux hommes de renfort, enſorte que nous en avions alors ſix également empreſſés à nous rendre leurs ſervices, & en ſix jours ils nous conduiſirent à la maiſon de Lacenta, dont j'ai déja eu occaſion de parler.

WAFER.
Chap. II.
An. 1681.

CHAPITRE II.

Puiſſance de Lacenta : Deſcription de ſon habitation : Wafer guérit ſa femme d'une maladie : Il devient en grande eſtime chez cette nation : Comment les Indiens de l'Iſthme ſaignent leurs malades : Moyens que les Eſpagnols employent pour ramaſſer la poudre d'or : Projet de Wafer pour ſe procurer la liberté ainſi qu'à ſes compagnons : Il réuſſit à leur ſatisfaction : Ils ſont conduits à la mer du Nord : Les Indiens aſſemblent leurs magiciens qui ſont

leurs conjurations : Leurs prédictions se vérifient : Mort de Gopson : Wafer rentre dans son vaisseau.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

Maison de Lacenta, Chef des Indiens.

L'HABITATION de Lacenta étoit située sur une hauteur qui formoit une espece de peninsule entre deux grandes rivieres, & il y avoit seulement un chemin de quarante pieds de largeur pour conduire à la maison. Ce chemin étoit planté de bamboucs, de buissons qu'on appelle Têtes-de-Papes, & de poiriers sauvages, tellement disposés qu'il auroit été impossible à aucun ennemi d'en approcher en ordre. La maison étoit entourée des Cotoniers les plus hauts que j'aye jamais vus, & d'une telle grosseur que trois Indiens & moi nous tenants par la main, nous ne pûmes en entourer un. Cinquante des principaux Commandants soumis à ce Chef, demeuroient dans le voisinage.

Wafer saigne & guérit la femme de Lacenta.

Lacenta, qui étoit une espece de Souverain dans toute la partie méridionale de l'Isthme de Darien, nous reçut très bien : il nous dit qu'à cause de la saison pluvieuse, il ne nous étoit pas possible d'aller plus loin ; renvoya nos guides ; nous assura de

fa protection, & nous fit donner des logements entre ceux de fa fuite. Peu de temps après notre arrivée, la femme de Lacenta eut un accès de fiévre, dont elle fut très incommodée : je m'offris à la faigner, ce que je fis avec fuccès; mais quand il vit le fang jaillir de la veine, il faifit fa lance, & jura fur fa dent que fi fa femme ne revenoit en fanté, ma vie répondroit de la fienne. Je ne fus nullement effrayé de cette menace : elle fut promptement guérie, ce qui me mit dans une plus haute eftime que tout autre homme de fa cour, & même Lacenta, en préfence de toute fa fuite me baifa la main pour marquer le refpect que lui infpiroit mon habileté.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

Son exemple fut fuivi par tous ceux qui étoient préfents, & je devins, pour ainfi dire, l'objet de leur adoration. On me porta dans un hammak d'habitation en habitation, où je donnai mes avis, j'adminiftrai des médicaments, & je faignai tous ceux qui en avoient befoin. Mon Négre avoit emporté mon havrefac, qui contenoit beaucoup de chofes néceffaires; mais j'avois dans ma po-

Manière de faigner à coup de fléche.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

che une boette d'onguent, & une autre de médicaments enveloppés dans un morceau de toile huilée, ce qui me fut alors d'un grand usage. Avant que je fusse dans ce pays, les Indiens avoient une méthode singuliere de saigner : on asseioit le malade sur une pierre à l'entrée de la riviere, & un homme expert dans cet exercice lui donnoit de petits coups d'une fléche en différents endroits du corps. Il est vrai qu'elle étoit faite de façon à ne percer que très peu au-delà de la peau: mais lorsqu'ils arrivoit qu'ils tiroient du sang, les spectateurs sautoient & dansoient, en faisant les gestes les plus extravagants.

Comment on recueille la poudre d'or.

Lacenta aimoit passionnément la chasse, & comme il se plaisoit beaucoup en ma compagnie, il étoit rare qu'il y allât sans moi. Lorsque nous allions dans la partie Méridionale, nous rencontrions souvent les Espagnols qui ramassoient la poudre d'or dans les rivieres. Ils mettent le sable & tout ce qu'il contient dans de petits plats de bois, les remuent beaucoup en tournant, ce qui fait écarter & tomber le sable, au lieu que

l'or se précipite au fond. Ils passent ensuite une pierre d'aiman par dessus: elle attire toutes les particules de fer qui s'y rencontrent; & quand l'or est ainsi bien nétoyé des ordures & des corps étrangers, on le met dans des gourdes ou callebasses. On ne fait cette opération que dans le temps sec, parce que dans la saison pluvieuse, les rivieres sont trop enflées pour qu'on puisse y travailler. En réfléchissant sur ma situation, je commençai à craindre que Lacenta ne voulut toujours me garder avec lui, & l'amitié excessive qu'il me marquoit, me jetta par cette raison dans une grande inquiétude. Pour réussir à me dégager, un jour que nous étions très fatigués, & ennuyés de poursuivre du gibier qui nous avoit échapé, je saisis cette occasion de lui parler de la légéreté des chiens Anglois, & je l'assurai que rien ne pouvoit mieux contribuer à ses plaisirs, que d'en avoir quelques-uns; enfin je lui offris de passer en Angleterre, & de lui en amener.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

Il parut d'abord avoir de la répugnance à me laisser partir; mais après y avoir réfléchi, il jura par sa dent,

Lacenta se propose de lui donner sa fille en mariage.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

qu'à ma confidération il accorderoit la liberté à mes compagnons, & qu'il me permettroit d'aller chercher des chiens en Angleterre, pourvu que je lui promiffe fincérement de revenir vivre avec lui. Il me protefta en même temps qu'il vouloit me rendre un grand Seigneur dans le pays, & que fon intention étoit de me marier avec fa fille, qui n'avoit pas encore l'âge néceffaire pour cette union. Je jurai de même par ma dent de faire tout ce qu'il défiroit.

Les Anglois fe remettent en chemin.

Je lui fis mes remerciments de la confiance qu'il me marquoit, & peu de jours après je me mis en chemin pour la mer du Nord avec mes compagnons, efcortés d'un fort parti d'Indiens armés, outre un nombre de femmes qui portoient nos provifions & nos habits. Les miens n'étoient compofés que d'un frock de toile, & d'un caleçon que je n'avois pas ufés chez ce peuple, où j'avois vécu entiérement nud. J'y avois été moucheté avec de la peinture depuis la tête jufqu'aux pieds, par des femmes qui font leur métier de cette opération: elles vouloient m'imprimer ces couleurs dans la peau, par des

piquûres qu'on fait ordinairement pour qu'elles ne s'effaçent jamais, ce que je refusai absolument.

Wafer. Chap. II.

An. 1681.

Magiciens dans ce pays.

Dans ce voyage, nous passâmes plusieurs montagnes d'une hauteur prodigieuse, & j'en remarquai particuliérement une, que nous fûmes quatre jours à monter. Quand nous arrivâmes au sommet, nous avions la tête toute troublée, & nous y trouvâmes l'air plus vif & plus subtil, que nous ne l'avions jamais senti autre part. Nous voyions les nuages se former & se dissoudre au-dessous de nous, & nous étions trop élevés pour distinguer les vallées. En descendant, nous fûmes guéris des étourdissements qui nous incommodoient; nous arrivâmes à un étroit sentier bordé de précipices, & nous n'osâmes le passer qu'en rampant, tant il étoit dangereux. En six jours nous arrivâmes à une habitation Indienne sur les bords d'une riviere, qui tombe dans la mer du Nord: nous fûmes reçus à l'entrée de la ville par quarante des principaux habitants, couverts de longs habits blancs, avec des especes de franges: ils tenoient chacun une demi-pique, & nous mar-

WAFER. Chap. II. An. 1681.

querent le plus profond reſpect. Nous leur demandâmes s'ils attendoient bien-tôt quelques vaiſſeaux ſur la côte : il nous dirent qu'ils l'ignoroient, mais que ſi nous le déſirions, ils aſſembleroient leurs Magiciens qui nous diroient ce que nous voulions ſavoir. Ils les aſſemblerent réellement, & ſoit par quelques conjectures particuliéres, ſoit par hazard, nous trouvâmes que les prédictions de ces vénérables Miniſtres de l'Empire infernal, s'accordoient aſſés avec la vérité. Avant de commencer leurs conjurations ils nous firent ſortir de la maiſon, avec tout ce qui nous appartenoit, crainte que leurs opérations n'en fuſſent troublées ; mais quand ils les commencerent, ils firent un bruit ſi diſcordant, qu'il faut l'avoir entendu pour s'en former une idée. Ils ſortirent de la maiſon trempés de ſueur, ſe laverent dans la riviere, & nous rendirent enſuite leurs prétendus oracles.

Ils retrouvent leur vaiſſeau.

Le matin du dixieme jour après cette cérémonie, nous fûmes frappés du bruit de deux coups de canon ; & peu de temps après on nous annonça l'arrivé de deux bâtiments :

l'un étoit un vaiſſeau Anglois, & l'autre une tartane Eſpagnole qu'il avoit priſe, ce qui nous cauſa enſuite la plus grande joie. La vue du navire Eſpagnol effraioit nos Indiens, cependant nous les engageâmes à nous conduire dans un canot au vaiſſeau Anglois. Ils y conſentirent avec peine, mais en y allant, le canot fut renverſé: M. Gopſon, qui étoit un homme très foible, eût beaucoup de peine à éviter d'être noyé, & cet accident fit ſur lui une telle révolution, qu'il en mourut peu de jours après. Le bâtiment Anglois étoit celui auquel j'appartenois, & l'équipage reçut mes compagnons avec la plus grande joie. Pour moi qui étois nud, brûlé par le Soleil, & couvert de peinture, je demeurai aſſis ſur mes jambes avec les Indiens, pour voir ſi réellement on me prendroit pour un homme de leur nation. J'y reſtai pendant près d'une heure: mais enfin un des Matelots nous regardant attentivement, fixa les yeux ſur moi, & après m'avoir obſervé une ou deux minutes, il s'écria: » que je ſois damné ſi ce n'eſt là notre Docteur. »

WAFER. Chap. II. An. 1681.

Cette exclamation attira une par- Ils quittent ce pays.

WAFER. Chap. II. An. 1681.

tie de l'équipage : je fus reconnu & reçu avec de grands cris de joie. Je voulus ensuite me laver & nétoyer, mais mes ornements pitoresques s'étoient si bien incorporés à ma personne, qu'en voulant les enlever j'emportai la peau en plusieurs endroits. Les vaisseaux demeurerent près de trois semaines sur cette côte, les Indiens de notre connoissance nous y firent plusieurs visites, & nous y reçumes même celle de Lacenta, qui fit une chasse de ce côté. Ils amenoient ordinairement leurs femmes & leurs enfants avec eux, & nous les traitâmes si bien, que je puis assurer qu'ils nous regretterent quand nous partîmes.

Je n'entretiendrai point le lecteur de mes avantures, ni des observations que je fis après avoir quitté ce pays, parce qu'elles sont répandues dans le voyage de M. Dampier. Je crois qu'il sera plus intéressant de passer à une description générale de l'Isthme, que j'ai tirée des remarques les plus éxactes qu'il m'a été possible de faire, pendant mon séjour dans cette partie de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Description de l'Isthme de Darien, de la Baye & de la ville de Panama, ainsi que de Porto-bello, & de plusieurs autres endroits de la côte.

L'ISTHME de l'Amérique, qu'on appelle ordinairement l'Isthme de Darien, sans doute à cause de la riviere de ce nom, qui en termine à l'Est la côte septentrionale, est situé entre le huitieme & le dixieme dégré de latitude septentrionale; mais dans l'endroit le plus étroit, il n'a qu'un peu plus d'un dégré de largeur. Je ne déciderai point s'il se termine du côté du Nord à Porto-bello & à Panama, ou s'il s'étend jusqu'à Honduras ou Nicaragua. Cet Isthme, agréablement diversifié par des hauteurs qui s'élevent les unes au-dessus des autres, & par des vallées extrêmement fertiles, est partagé par une chaîne de montagnes qui dominent sur toutes, & que je

WAFER. Chap. III.

Description de l'Isthme.

WAFER. Chap. III.

nommerai par cette raiſon la principale chaîne. La largeur en eſt très inégale ; elles ſuivent la forme de l'Iſthme, & ſont toujours éloignées de dix à douze milles de la mer du Nord. On voit cette mer de ces montagnes, parce qu'il n'y en a point d'autres qui puiſſent en dérober la vue, & parce que le terrein, couvert d'une forêt continuelle, va toujours en pente vers la mer.

Riviere de l'Iſthme.

Du côté de la mer du Sud, la vue ne s'étend pas de même, non que la diſtance ſoit trop grande, mais parce qu'elle eſt bornée par des hauteurs d'eſpace en eſpace. Quoique pluſieurs des rivieres qui arroſent l'Iſthme, ſoient fort larges, il n'y en a que très peu de navigables, parce que l'embouchure en eſt embarraſſée par les bas fonds & par les bancs de ſable. Celles qui tombent dans la mer du Nord ſont petites, & n'ont que très peu de cours. Celle de Darien eſt conſidérable, mais à l'embouchure la profondeur n'a aucune proportion avec la largeur ; cependant on y trouve plus d'eau à meſure qu'on la remonte.

La riviere Chagre, dont la ſource

WAFER. Chap. III.

est assés éloignée de l'embouchure, devient très large & très profonde avant de tomber dans la mer. Le terroir varie beaucoup; en quelques endroits il est très fertile, & en d'autres il est rempli de marais, particuliérement près de la mer. Depuis la Baye de Caret jusqu'à l'Isle d'Or, le terrein est très bon, quoiqu'il y ait beaucoup de sable, & qu'une partie en soit presque toujours sous les eaux; ensorte que si quelqu'un se hazarde de débarquer, il court risque d'être dans la boue jusques au milieu du corps.

Des bayes & de plusieurs isles.

La Baye de Caret est petite, & il y tombe deux ou trois ruisseaux d'eau fraîche: on trouve dans cette baye deux Isles, dont le terrein est fort élevé, & couvert d'arbres; & comme il n'y a point de rochers en cet endroit, l'ancrage y est très sûr. A l'ouest du Cap de la riviere Darien est une autre baye dont le fond d'un sable dur donne aussi un bon ancrage. On voit à l'entrée trois Isles, dont celle qui est le plus à l'Est se nomme Isle d'or, & est séparée de la terre ferme par un beau canal profond. Au Sud de cette Isle, qui

WAFER. Chap. III.

eſt élevée, pleine de rochers, & preſque partout inacceſſible, on trouve une petite baye très ſure.

A l'Oueſt de cette baye eſt une autre petite iſle couverte de Mangles, mais le terrein en eſt ſi vaſeux qu'il n'y a pas de bon ancrage. Elle eſt ſi proche de l'iſthme que dans le temps même de la haute marée, les vaiſſeaux ne peuvent paſſer entre les deux. Du côté du Nord, on trouve l'iſle des Pins, dont le terrein eſt couvert de deux montagnes qui ſervent à guider les pilotes : elle eſt bien arroſée & garnie de grands arbres très utiles. Il y a au Sud une baye très ſure, qui a la forme d'une demi-lune; mais le côté oppoſé à l'iſthme eſt inégal & plein de roches. Depuis ces iſles, la côte court au Nord-eſt juſqu'à la pointe de Samballas près de laquelle eſt le port, qu'on nomme Déſiré, entre les iſles auſſi nommées Samballas. Ces iſles ſont en grand nombre, fort petites, & ont pluſieurs ports, dont le principal eſt celui qu'on appelle la Clef de Springer. On y eſt toujours en ſureté contre toutes ſortes de vents, auſſi eſt-il en temps de guerre la retraite de preſque tous les Armateurs.

Ces isles sont basses, plates, sablo-
neuses, & produisent un grand nom-
bre d'arbres, particuliérement de ceux
qu'on nomme Mammets, Sapadillos,
Manchinels, & de plusieurs autres
especes. La pointe de Samballas est
basse, étendue & pleine de rochers,
qui avancent jusqu'à cent milles en
mer, ce qui en rend l'approche très
dangereuse. Trois lieues à l'ouest de
cette pointe est le port Serivan, qui est
très bon, mais dont l'entrée est fort
difficile. Quoique le débarquement
en soit très mauvais, parce que
le terrein est fort marécageux, le
Capitaine Conon avec d'autres Avan-
turiers choisirent cet endroit comme
peu fréquenté pour se rendre par
terre à Porto-Bello en 1619, ce qui
leur fit éviter les coureurs Espagnols,
& ils ne furent découverts qu'à une
lieue de la ville.

De la pointe des Samballas.

L'endroit où étoit autrefois Nom-
bre-de-Dios est dans une très mau-
vaise situation, & l'air y est perni-
cieux. La baye est ouverte du côté
de la mer, & les vaisseaux n'y sont
pas en sureté, ce qui fut une des
raisons qui engagerent les Espagnols
à l'abandonner. On voit quelques

De Nombre de Dios.

WAFER. Chap. III.

isles dispersées à l'entrée de cette baye, ce qui forme un assez bon port entre ces isles & l'isthme. Toute la côte depuis Nombre-de-Dios jusqu'à Porto-Bello est bordée de rochers : le terroir en est fertile, plein de hauteurs & couvert d'arbres, à l'exception de quelques passages que les Indiens Espagnols tributaires de Porto-Bello ont éclaircis pour aller plus facilement aux Eglises. Dans le port, dont l'entrée est fort étroite, les vaisseaux sont en sureté contre tous les vents : c'est à Porto-Bello qu'on amene par terre les trésors du Pérou, après les avoir rassemblés à Panama.

Description de Porto-Bello.

La ville de Porto-Bello a la forme d'une demi-lune : elle est située au fond du port, dont l'entrée est défendue à gauche par un bon fort, & à droite par une plate-forme. Il y a plusieurs autres forts destinés à garantir la ville : ils sont placés aux endroits convenables, & contribuent beaucoup à la défendre. Ils sont gardés ordinairement par deux ou trois cents soldats Espagnols : la ville est longue & étroite avec deux rues principales, traversées de plusieurs autres. Au milieu est une petite place

entourée de belles maiſons bien bâties, comme le ſont en général toutes celles de la ville. L'Egliſe eſt un très bel édifice ; du côté de l'Orient on trouve les écuries royales qui s'étendent du midi au nord, où l'on conſerve les mulets qui ſervent à tranſporter les tréſors de Panama. Près de ces écuries eſt un petit ruiſſeau d'eau douce, & entre la place d'armes & la maiſon du Gouverneur qui tient au grand fort, on en trouve un autre qu'on paſſe ſur un pont. Quand la marée ſe retire, il reſte ſur le rivage une boue noire d'où la chaleur du climat fait élever des vapeurs très nuiſibles. Le pays au Sud & à l'Eſt eſt couvert de hauteurs, avec quelques bois ; mais on n'y trouve que très peu de fruit.

Partie méridionale de l'Iſthme.

Après avoir jetté un coup d'œil ſur la partie ſeptentrionale de l'Iſthme, nous allons paſſer à la partie méridionale, en commençant par la pointe de Garachina, qui eſt très élevée & forme le bord occidental de l'embouchure de la riviere Sambo : mais la partie voiſine de cette riviere eſt baſſe, marécageuſe & couverte de Mangles.

WAFER. Chap. III.

L'embouchure du Sambo regarde le Nord, & depuis cette riviere, la côte court au Nord-eſt juſqu'au Golphe de Saint Michel. Il eſt formé par la décharge de pluſieurs rivieres, dont les principales ſont, la Riviere de Sainte-Marie, la Riviere de Congo, & la Riviere d'or. Cette derniere tire ſon nom de la quantité de poudre de ce précieux métal qu'on y trouve dans le ſable, & pour le recueillir, les Eſpagnols y conduiſent des Négres de Panama & de Sainte Marie, qui eſt une ville du côté du midi aſſez avant dans les terres. La riviere de Sainte-Marie fut la premiere où nous entrâmes lorſque je fis une expédition avec le Capitaine Sharp. Nous prîmes alors la ville, bâtie depuis peu par les Eſpagnols de Panama; nous y trouvâmes un bon magaſin de proviſions, avec une garniſon de deux cents ſoldats Eſpagnols. Le fort n'en étoit défendu que par des paliſſades, & il n'y avoit aucun mur, ni aucunes défenſes pour la ville. Le terrein eſt bas, couvert de bois & très malſain; les rivieres ſont pleines de vaſe, & l'air y eſt infecté par les vapeurs empeſtées de

la boue. Cependant le village nommé Schuchadero à droite de la riviere, n'eſt nullement malſain, parce qu'il eſt ſitué ſur un terrein élevé, & reçoit les vents de mer qui y rafraîchiſſent l'air. On y trouve un petit ruiſſeau d'eau fraîche, qui eſt un tréſor dans ce pays, parce que l'eau des rivieres, à une diſtance même conſidérable de la mer, eſt ſomache & de mauvais goût.

Deſcription du Golphe.

L'embouchure de la riviere Congo eſt exceſſivement vaſeuſe, & il n'y demeure preſque point d'eau dans le temps des baſſes marées, mais les vaiſſeaux peuvent y entrer quand la mer eſt haute; & après l'avoir un peu remontée, ils trouvent aſſez d'eau dans le canal. Il y a dans le Golphe pluſieurs iſles où l'ancrage eſt très bon, quoique dans un terrein bourbeux: elles ſont couvertes de Mangles & l'abri y eſt très ſur pour les vaiſſeaux. Il y a un grand nombre de criques & de petites anſes le long de la côte; on n'y trouve point d'eau fraîche, au moins je n'en ai pas rencontré dans la ſaiſon de la ſéchereſſe: mais dans la ſaiſon pluvieuſe, la déclivité du terrein & celle qui tombe

WAFER. Chap. III.

des arbres en fourniſſent abondamment. La ville de Cheapo, petite & de peu d'importance eſt ſituée à quelque diſtance de la mer ſur la côte occidentale de la riviere du même nom.

Le terrein des environs eſt partie en bois & partie en pâturages, variés de hauteurs très agréables & coupés de petits boſquets. La riviere prend ſa ſource dans le voiſinage de la ville, & après avoir couru preſque toujours à l'Oueſt, elle tombe dans la mer du Nord. Sur le bord méridional de cette riviere, près de Panama, eſt ſitué Crucès, village compoſé d'hôtelleries & de magaſins, d'où l'on envoye par la riviere les marchandiſes à Porto-Bello, excepté les lingots qu'on voiture par terre.

Deſcription de Panama.

Le pays plus à l'Oueſt, entre la riviere Cheapo & Panama, eſt bas, ſec & uni, couvert de buiſſons, & quelquefois des eaux de la mer. Dans le même canton eſt l'ancienne ville de Panama, qui fut brûlée par Sir Henri Morgan, vers le temps où les Eſpagnols étoient prêts de l'abandonner, tant parce qu'ils n'y trou-

voient

WAFER. Chap. III.

voient pas un embarquement convenable que par rapport à plusieurs autres inconvénients. On n'y voit à présent rien de remarquable, & il n'y reste que quelques maisons dispersées avec des monceaux de ruines. La nouvelle ville bâtie plus à l'ouest a un très bon port, & les vaisseaux sont en sureté dans la rade, à couvert sous les trois isles nommées Périca : mais elles ne sont pas immédiatement sous le commandement de la ville, parce qu'il y a un grand banc entre cette ville & la rade. Panama forme un beau point de vue du côté de la mer, parce que les murs des maisons sont de pierres blanches, & couvertes de tuiles, dont les Espagnols font beaucoup d'usage dans les Indes occidentales. Il n'y a pas de fortifications, mais la ville est entourée d'une muraille très forte, particulierement du côté de la mer, qui y cause souvent assés de dommages. Les environs sont remplis de coteaux, de pâturages, de taillis, & de fermes pour les chevaux, les mulets & les bœufs, ce qui forme une agréable variété & un charmant paysage.

WAFER. Chap. III.

Panama eſt la principale ville de commerce ſur la côte de la mer du Sud, & c'eſt où abordent toutes les richeſſes de Lima & des autres ports du Pérou, outre la correſpondance avec México. Le Roi d'Eſpagne y entretient un Préſident, qui agit conjointement avec le conſeil & a la juriſdiction ſur le Gouverneur de Porto-Bello, & même ſur tout le pays juſqu'à Guatimala. L'air de Panama eſt très ſain par comparaiſon à celui de Porto-Bello : cependant il y regne beaucoup de maladies, & ceux qui y viennent de Lima & de Truxillo, où le climat eſt plus pur, ſont obligés en général de ſe faire couper les cheveux, qui leur deviennent bien-tôt à charge.

Baye de Panama.

La Riviere, nommée Rio-Grande, eſt environ à une lieue à l'Oueſt de Panama : le courant en eſt très rapide, & les vaiſſeaux ne peuvent y entrer, parce que l'embouchure eſt embarraſſée par les ſables. Sur les bords occidentaux de cette riviere, on voit de très belles plantations de ſucre. A commencer de cet endroit, la côte s'étend du côté du Sud, & c'eſt auſſi où je terminerai ma deſ-

cription. Le rivage entre la pointe de Garachina & Rio-grande jufqu'à Punta-mala forme une baye en demi cercle, qu'on appelle la Baye de Panama. Il y a dans cette baye plufieurs belles ifles, dont les principales font celles de Périca, de Pacheque, de Chépélio, & celle qu'on nomme l'Ifle du Roi. On y trouve en abondance du bois, de l'eau, du fruit, des oifeaux, des cochons & beaucoup d'autres denrées; l'ancrage y eft excellent, & en général cette baye eft un endroit délicieux.

Dans l'intérieur du pays, la terre eft noire, fine & exceffivement fertile. Depuis le Golphe de S. Michel jufqu'aux hauteurs de la baye de Caret, le terrein eft bien arrofé & fort agréable; mais on ne peut voyager fur la côte en fuivant le Golphe, parce que le fol eft fouvent rompu & marécageux. A l'Oueft de la riviere de Congo, jufqu'à ce qu'on ait paffé la riviere Cheapo, le terroir produit beaucoup, & l'on y trouve de très beaux coteaux; mais plus loin ce font des bois continuels. La chaîne principale eft très fertile, couverte d'arbres jufqu'au fommet,

WAFER. Chap. III.

& si l'on peut bien juger du climat par comparaison, il n'y a aucunes des productions de la Jamaïque qui ne vint aisément dans ce pays, tant le terrein y paroit convenable.

Pluyes régulieres dans ce pays.

Sur le bord de la mer, les bois sont presque impénétrables, parce que les arbres sont entrelacés les uns dans les autres; mais plus avant dans les terres, les bois semblent être des bocages plantés régulierement, sans buissons ni bruyeres; & un cavalier peut y aller long-temps au gallop comme dans une belle plaine avec un dais de verdure, sans rencontrer le moindre obstacle. Sous cette latitude, la température de l'air est à peu près la même que celle des autres endroits de la Zone torride, mais elle y est un peu plus humide. La saison pluvieuse commence en Avril ou en Mai, & continue avec violence pendant les mois de Juin, Juillet & Août, le temps étant alors excessivement chaud. Quand il ne survient pas de vents rafraîchissants, l'air y est tellement étouffant, que si le soleill vient à paroître entre les nuages il est presque impossible de le supporter. Ces pluyes commencent à dimi-

nuer au mois de Septembre, mais on arrive quelquefois au mois de Janvier avant qu'elles ſoient totalement paſſées.

WAFER. Chap. III.

Dans les commencements, il ne tombe qu'une ondée par jour, à peu près comme nous le voyons ſouvent dans notre climat au mois d'Avril: enſuite il en tombe tous les jours deux ou trois, & enfin elles ſe ſuccedent à toutes les heures. Quelquefois même elles durent pendant tout le jour, accompagnées de vifs éclairs & de violents coups de tonneres, avec une odeur de ſouffre dont l'air eſt imprégné, & qui devient d'autant plus inſuportable qu'elle ſe concentre dans les bois. Il pleut quelquefois cinq ou ſix ſemaines ſans aucun coup de tonnerre & ſans éclairs; d'autrefois on jouit d'une ſemaine de beau temps interrompu ſeulement par quelques ouragans qui amenent un air rafraîchiſſant; mais alors l'eau qui tombe des arbres par le vent eſt auſſi incommode que la pluye.

Inondations furieuſes.

Quand il eſt tombé une forte pluie, on eſt enſuite étourdi par le ſifflement des ſerpents, le croaſſement des crapauds & le bourdonnement des

WAFER. Chap. III.

coufins. Quoique ce pays ne foit pas autant incommodé des derniers & des mouches que les autres pays chauds, ils font cependant infupportables dans les terreins humides & dans les bois. Les pluies font un bruit fourd fur les arbres, les torrents qui tombent des hauteurs en arrachent fouvent de très gros par la racine, & ils font emportés par le courant comme je l'ai vu fréquemment dans mon voyage. Il y en a quelquefois en fi grand nombre que le cours des rivieres en eft interrompu jufqu'à ce qu'un nouveau torrent les emporte & les remette à flot. Il eft très ordinaire de voir les eaux fe raffembler, couvrir de grandes étendues de terrein, & en former des efpeces de lacs ou de petites mers. Le temps le plus frais de l'année eft vers Noel, lorfque les pluies ceffent de tomber, que les nuages s'écartent & donnent un libre cours à l'air, & que les habitants font rafraîchis par les brifes.

CHAPITRE IV.

Des arbrisseaux, des fruits, & des différentes especes d'arbres qu'on trouve dans l'Isthme : Maniere singuliere dont les habitants fument le tabac.

ENTRE les différentes especes de fruis & d'arbres que produit ce climat, il s'en trouve plusieurs absolument inconnues en Europe. Nous ne ne parlerons que des plus curieux, en commençant par le Cotonier qui est non-seulement le plus grand des arbres de l'Isthme, mais aussi le plus commun. Il porte une gousse de la grosseur d'une noix-muscade, qui contient une laine ou duvet; quand il est mûr, la gousse se creve, & il est emporté par le vent. On se sert particulierement de ce bois pour construire des canots, que les Indiens creusent par le moyen du feu, & les Espagnols avec des ciseaux & d'autres instruments. Il est très bon pour cet usage, & pour faire d'autres petits bâtiments,

WAFER. Chap. IV.

Description du Cotonier.

WAFER. Chap. IV.

parce qu'on le travaille aiſément; étant auſſi tendre que le ſaule.

Dans la partie ſeptentrionale on trouve ſur la côte de la mer beaucoup de cédres très élevés, dont on ſe ſert pour faire des canots & d'autres ouvrages groſſiers, quoique cet arbre ſoit celui dont l'odeur eſt la plus agréable, & dont le grain eſt le plus fin. Il eſt inutile de répéter que j'ai trouvé des Cotoniers & des Maccaws dans toutes les iſles de cette côte.

Du Maccavv. Le Maccaw eſt une eſpece de palmier, qui vient dans les terreins humides, & qui croît très droit juſqu'à la hauteur de dix pieds; il ne porte de feuilles ni de branches que vers le ſommet, où il pouſſe des branches de douze ou quatorze pieds de longueur, d'environ un pied & demi de largeur à l'endroit le plus fort, d'où elles diminuent inſenſiblement juſqu'à ce qu'elles ſe terminent en pointe. Le tronc eſt entouré de diſtance en diſtance d'anneaux ſaillants d'où pouſſent de longues pointes. Dans le corps de l'arbre eſt une moëlle ſemblable à celle du ſureau, qui occupe plus de la moitié du diame-

tre. Le gros de la feuille eſt de l'épaiſſeur de la main, garni de pointes, & cette feuille eſt dentelée vers l'extrêmité. Le fruit croît ſur le ſommet entre la naiſſance des feuilles dans des gouſſes, au nombre de vingt fruits enſemble dont chacun eſt de la groſſeur d'une moyenne poire. Il eſt de forme ovale, & la couleur, quand il eſt mûr, eſt d'un jaune ou d'un rouge éclatant. La chair eſt dure, mais d'un goût très agréable, quoique viſqueuſe & pleine de filets : on trouve un noyau au milieu. Les Indiens coupent l'arbre pour en avoir le fruit quand ils ne peuvent le cueillir autrement. Le bois en eſt peſant, dur, noir, ſe fend aiſément, & l'on s'en ſert beaucoup dans les bâtiments pour faire des planches & des ſolives.

Du Bibby.

Le Bibby eſt un arbre droit & menu; il ne vient guéres plus gros que la cuiſſe & pouſſe à la hauteur de ſoixante ou ſoixante & dix pieds. Les branches ne croiſſent qu'au ſommet, & le fruit pend à l'origine des branches comme des guirlandes. Le bois eſt noir & a le grain très ſerré : au-dedans du tronc eſt une petite moëlle. Les Indiens percent cet ar-

WAFER. Chap. IV.

bre quand il eſt jeune, & il en diſtille la liqueur qu'on nomme auſſi Bibby; elle reſſemble aſſés au petit lait un peu aigre, cependant elle eſt agréable; on la boit un jour ou deux après qu'elle eſt ſortie de l'arbre. Le fruit eſt à peu près de la groſſeur d'une noix, tirant ſur le blanc & fort huileux : on le pile, pour en tirer une liqueur qu'on fait bouillir après l'avoir paſſée; à meſure qu'elle ſe refroidit, il nage au-deſſus une huile très amère, que les Indiens enlevent, & dont ils ſe ſervent pour y mêler les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Ils ne coupent pas l'arbre, mais ils le brûlent pour en avoir le fruit.

Il croît ſur l'Iſthme un arbre dont l'Auteur ne dit pas le nom, qui porte un fruit ſemblable à la ceriſe; mais il eſt plein de noyaux & ne s'amollit jamais.

Du Plantain.

L'arbre nommé Plantain n'eſt pas une production naturelle de l'Iſthme: mais la graine en eſt entraînée des pays voiſins par les pluies; elle prend racine, & il en vient des arbres ſur le rivage des rivieres. Au-deſſous du fruit, qui eſt de forme oblongue, il

pousse différentes feuilles les unes sous les autres : elles s'élargissent à mesure qu'elles vont en descendant, & à quelque distance elles paroissent comme un beau pannache de plumes. Ces arbres forment des bocages très agréables en les plantant régulierement ; les Indiens les coupent pour en avoir le fruit, & comme les Plantains sont tendres & spongieux, on les abat souvent d'un seul coup de hache.

Le Bonanos est une espece de Plantain dont le fruit est épais, doux & farineux ; on en trouve une grande quantité dans l'Isthme.

Des Mammets.

Les isles produisent beaucoup de Mammets ; cet arbre vient très droit, à la hauteur de soixante pieds & plus : le fruit en est très sain & d'un goût délicieux, un peu plus gros qu'une poire de livre avec un noyau. Il y en a une espece qu'on appelle Mammet-Sapota dont le fruit est d'une très belle couleur quand il est mûr : il est plus petit, mais plus ferme que le premier.

Des Sapadilles.

Les Sapadilles ne viennent pas si hauts que les Mammets : le fruit ressemble à la bergamotte, mais il est un peu plus petit, & d'un goût très agréa-

WAFER. Chap. IV.

ble. On en trouve en abondance dans toutes les isles, & il y en a quelques-uns dans le continent. C'est aussi où viennent les fruits les plus délicieux qu'il y ait au monde, & que nous connoissons sous le nom de pommes de pin.

De la Pomme de Pin.

Ce fruit a la figure d'un artichau, de la grosseur de la tête d'un homme : il croît comme une couronne sur une tige grosse comme le bras, & de la longueur d'un pied & demi. Le fruit est entouré de feuilles courtes & piquantes, & pese ordinairement environ six livres : il a beaucoup de jus, & quelques personnes prétendent que le goût en est composé de celui de tous les fruits les plus excellents. On en coupe les feuilles pour le découvrir, & il n'a ni noyau ni amende : les feuilles de la plante sortent immédiatement de la racine, & ont à peu près un pied de long.

La poire piquante est un très bon fruit, dont les Indiens mangent beaucoup : elle croît sur un arbrisseau épineux de quatre pieds de hauteur.

De la Tête de Pape.

Il n'y a pas de buisson plus propre à faire des hayes que celui qu'on

appelle Tête-de-Pape : il a la forme d'une Taupiniere, eſt garni de pointes dures, fortes & aigues, de quatre à cinq pouces de long, qui embarraſſent les jambes & les pieds de ceux auxquels il arrive de s'y trouver engagés.

Les Indiens ne font d'autre uſage des cannes de ſucre qui ſont dans l'Iſthme que celui d'en ſuccer le jus.

Des Pommes de Manchinel.

On trouve dans les iſles un fruit nommé Pommes de Manchinel, d'une très belle couleur & d'une odeur agréable; mais la nature en eſt ſi maligne que ceux qui en mangent s'en trouvent empoiſonnés, à moins qu'ils ne prennent immédiatement un antidote. L'arbre qui le produit eſt bas, gros, & plein de feuilles : Le bois eſt d'un grain très beau & très fin; on s'en ſert pour des ouvrages de ſculpture. Nous vîmes un effet de la malignité de cet arbre ſur un de nos gens qui s'étoit repoſé deſſous. Il eut la tête & l'eſtomach mouillés de l'eau de la pluie qui en avoit lavé les feuilles, & il s'éleva des puſtules partout où elle l'avoit touché, ce qui lui fit un tel effet qu'on ne lui ſauva la vie que très difficilement,

WAFER. Chap. IV.

& il en porta toujours des marques semblables à celles de la petite vérole.

Du Maho.

Cette partie du monde produit deux eſpeces de Maho, l'un eſt auſſi gros que le freſne, & l'autre qui eſt plus petit croît ſur les bords des rivieres & dans les endroits marécageux. L'écorce ſe déchire aiſément, & on la peut tirer en filets juſqu'au ſommet, ce qui forme des fils très forts, quoique fins, dont on fait des cables & des agrès pour les vaiſſeaux, en les roulant ſur le genou avec la paume de la main: on en forme auſſi des fiſcelles qui ſervent à faire des filets pour la pêche, & à d'autres uſages.

De la Calebaſſe.

La Calebaſſe eſt un fruit à coquille, de forme ronde, très dur, & qui contient juſqu'à deux, trois, quatre ou cinq pots. Il y en a de deux ſortes, de douces & d'amères : la ſubſtance de l'une & de l'autre eſt ſpongieuſe & pleine de jus : je ne lui ai rien trouvé d'agréable ; cependant les Indiens en font un grand uſage : ils en ſucent le jus & jettent le reſte. L'amère eſt médicinale, excellente dans les fiévres tierces, & la décoction

prise en clistere est d'un grand soulagement dans les coliques de *Miserere*. La coquille sert de vases pour boire; elle est presque aussi dure que celle du coco, mais moins épaisse : quand les calebasses de Darien sont peintes, les Espagnols les estiment beaucoup.

Des Gourdes.

Il y a deux especes de courges ou gourdes ; les douces, dont le goût n'est nullement agréable, & les améres, dont on fait usage en médecine contre les affections iliaques, les fiévres tierces & les constipations, en les prenant en clysteres. Elles courent sur la terre, ou s'attachent autour des arbres comme la vigne : les coques servent à faire des sceaux ou des baquets.

De l'herbe de foye.

On trouve aussi dans l'Isthme une plante nommée l'herbe de soye, qui croît dans les terreins aquatiques, & couverts par des hauteurs. Les feuilles sortent d'une racine noueuse, & ressemblent à des lames d'épée ; elles sont aussi épaisses que la main à leur origine, devienent plus minces par dégrés & se terminent en pointe. Ces feuilles sont dentelées sur les côtes comme une scie, & poussent quel-

WAFER. Chap. IV.

quefois jusqu'à la longueur de six pieds. Quand elles sont parvenues à leur grandeur, les Indiens les coupent, les font sécher au soleil, les battent pour en tirer un lin très fin, dont ils font des fisceles pour les Hammacks, & toutes sortes de filets pour la pêche. Les fils en sont beaucoup plus forts que ceux de notre lin ou de notre chanvre, & les Cordonniers de la Jamaïque en font grand usage. Les femmes Espagnoles en font des bas qu'on vend très chers, & les Indiennes des habitations en font des dentelles jaunes qu'elles portent avec beaucoup d'ostentation.

Du Bois-léger.

L'arbre qu'on appelle Bois-léger est de la grosseur d'un orme, avec la feuille assés semblable à celle du noyer: Cet arbre est droit & bien fait : le grain ressemble à celui du Cotonier, & est de couleur assés blanche ; la substance paroît semblable à celle du liege ; mais j'ignore s'il est spongieux ou non. On en pourroit faire de très bons tampons pour mettre à l'embouchure des canons : il est si léger qu'un homme peut en porter aisément une quantité considérable sur son dos. On a vu quelquefois

deux ou trois hommes se hasarder en mer sur un radeau de ce bois, composé seulement de trois ou quatre piéces longues de quatre pieds, & grosses comme la cuisse. Pour faire ces radeaux, on attache d'abord latéralement plusieurs de ces piéces avec des cordes de Maho; on met d'autres piéces en travers à quelque distance les unes des autres, en les faisant tenir aux premieres avec des chevilles de Maccaw qui tiennent très fort dans ce bois. Ils ressemblent assés aux radeaux des Teinturiers de Londres, & les Indiens s'en servent à traverser de grandes rivieres, & à aller à la pêche.

Du Bois-blanc.

L'arbre nommé Bois-blanc ressemble beaucoup à notre saule. Il monte à la hauteur de vingt & un ou vingt-deux pieds, & le tronc en est fort menu. La feuille est comme celle du Séné: c'est le bois le plus blanc & du plus beau grain que j'aye jamais vu, & il a aussi l'avantage d'être très dur & très pesant.

Du Tamarin.

Le Tamarin vient dans ce pays sans culture: il croît le mieux dans les terroirs sabloneux près des rivieres. Le fruit en est bon quoique de couleur brune.

WAFER. Chap. IV.

L'arbre des Sauterelles, eſpece de Tamarin ſauvage eſt en abondance dans l'Iſthme, de même que la canelle bâtarde, qui porte une gouſſe très courte & épaiſſe aſſés reſſemblante à celle des féves.

Des Bamboucs.

Les cannes ou bamboucs, qui pouſſent comme des bruyeres, croiſſent vingt ou trente d'une ſeule racine, & ſont garnis de forts piquants. Elles viennent près des rivieres, & les endroits où l'on en rencontre ſont preſque impraticables. On en trouve peu dans les iſles, mais il n'y en a que trop dans l'Iſthme.

Les bamboucs creux contiennent quelquefois quatre pintes, quelquefois davantage : on n'en trouve que dans le continent : ils s'élevent à la hauteur de vingt ou trente pieds, & ont environ dix-huit pouces de circonférence : ils ont des nœuds dans toute leur longueur éloignés d'environ un pied & demi les uns des autres. Les feuilles, qui reſſemblent aſſés à celles du ſureau, forment une touffe au ſommet de chaque canne.

Des Mangles.

Les Mangles forment à leur naiſſance un grand nombre de tiges menues qui viennent de différentes ra-

cines, s'élevent d'environ un pied au-dessus de l'eau, se réunissent ensemble & forment un très bel arbre assés gros. Dans les endroits où il y en a beaucoup, ils couvrent tout le terrein, de façon qu'il n'est pas possible d'y passer, sur-tout quand ils croissent dans l'eau salée. Les Mangles sont rouges, & l'on s'en sert pour tanner le cuir. Je crois que le Quinquina, ou écorce des Jésuites vient d'une espece de Mangle.

Du Poivre.

Le poivre en cloches, & le poivre des oiseaux, qui croissent l'un & l'autre sur des buissons d'environ trois pieds de hauteur, sont des productions naturelles au pays. Le dernier a la feuille plus petite & est aussi plus estimé. Une autre production de l'Isthme est le bois-rouge, arbre menu, de trente à quarante pieds de hauteur, & dont la racine est comme par entailleures : l'intérieur est d'un rouge vif quand il est coupé; il donne la même couleur au coton, & l'eau ne la peut jamais effacer.

Les Indiens de ce pays font beaucoup d'usage des patates ou pommes de terre qu'ils mangent grillées; & des yams, dont il y a de deux es-

WAFER. Chap. IV.

peces, les blancs, & ceux couleur de pourpre.

De la Caffa-ve.

La Caffave, racine affés femblable aux panais, vient très bien dans ce pays. Ils font rôtir & mangent celles qui font douces. Pour les autres, ils en expriment le jus, qui eft un poifon affés violent, grattent la racine pour la mettre en poudre, la répandent enfuite fur une pierre très chaude, où ils en forment des efpeces de gateaux friables, blancs & très bons quand ils font fecs. Cette forte de pain n'eft point particuliere à l'Ifthme; on en fait ufage à la Jamaïque, & dans toutes les colonies Indiennes.

Du Tabac.

Le Tabac eft très commun dans ce pays; mais comme les naturels n'ont pas le talent d'en cultiver la plante, il n'eft pas fi fort que celui de Virginie. Après avoir bien épluché les feuilles, ils en prennent quelques-unes, qu'ils roulent enfemble de façon à laiffer une petite ouverture au milieu: ils en joignent de nouvelles qu'ils roulent de même très ferrées jufqu'à la longueur de deux ou trois pieds, & ils en tirent la fumée d'une maniere affés fingu-

iere. Un enfant met le feu à l'un des bouts du rouleau, & souffle la fumée au visage de tous ceux qui sont dans l'assemblée : ils la reçoivent en formant comme un tuyau avec leurs mains qu'ils portent au nez, la respirent avec volupté, & paroissent dans une espece de ravissement à cet agréable rafraîchissement. On les parfume de cette maniere quand ils tiennent leurs conseils, où ils sont quelquefois deux ou trois cents personnes.

CHAPITRE V.

Description des Quadrupedes, des Reptiles & des Insectes particuliers à ce climat.

Des Quadrupedes.

IL n'y a pas une grande quantité d'animaux particuliers à l'Isthme de l'Amérique ; mais comme le terroir en est riche & fertile, je suis convaincu que si les bois étoient arrachés, il fourniroit d'excellents pâturages pour le gros bétail, pour les porcs & pour toutes les autres

WAFER. Chap. V.

especes d'animaux dont on fait usage en Europe, & qu'on transporte continuellement dans ce pays, où ils sont très estimés.

Du Pécary.

On trouve ici un animal, nommé Pécary, qui a la couleur noire, les pates courtes, & cependant beaucoup d'activité. Il ressemble au cochon de Virginie, a le nombril sur le dos, au lieu de l'avoir sous le ventre, & si on manque à couper cette partie deux ou trois heures après que l'animal est tué, il devient d'une odeur insuportable ; au contraire quand elle est ôtée, la chair qui est nourrissante & de très bon goût, se conserve fraîche pendant plusieurs jours. Quand les Indiens veulent la conserver plus long-temps : voici comment ils la préparent. Ils plantent quatre piquets en terre à huit ou neuf pieds de distance, qui servent à en mettre d'autres dessus en travers à un pied d'élevation. Ils y posent des piéces de Pécary, & mettent dessous des charbons ardents qu'ils renouvellent & tiennent allumés pendant trois, quatre ou cinq jours, en retournant continuellement la chair jusqu'à ce qu'elle soit devenue séche comme un copeau,

u comme du bœuf fumé. Ils prépaent de même plusieurs sortes d'oieaux ainsi que le Warrée, avec cette lifférence qu'ils écorchent le dernier; quand il y en a beaucoup, les femnes aident aux hommes pour les porer dans leurs huttes. Ils coupent des norceaux de cette viande ainsi aprêtée pour en faire leur nourriture; & quand la provision commence à s'épuiser, ils vont à la chasse pour en avoir de nouvelle.

Cette préparation est nécessaire dans un pays où j'ai remarqué qu'on ne pouvoit presque jamais saupoudrer la viande de sel, à cause de l'humidité de l'air.

Les Pécarys vont en troupes de deux ou trois cents, & les Indiens les chassent avec des chiens & à coups de fléches; mais cette chasse est très difficile parce que l'animal court très vite, J'ai passé une journée entiere à chasser avec Lacenta sans en avoir pu prendre plus de deux, quoique nous en eussions lancé au moins mille.

Du Warrée.

Le Warrée est une autre espece de cochon, avec de petites oreilles, de fortes défenses & de longues soies qui lui couvrent tout le corps. Il

WAFER. Chap. V.

combat tous les animaux qu'il rencontre, mais il ſemble avoir une haine particuliere pour le Pécary. La chair en eſt très bonne, & les Indiens le font boucanner, ou comme ils diſent, le barbicuent de même.

Des Cerfs.

Il eſt remarquable que quoiqu'ils ayent une grande quantité de cerfs, ils ne les chaſſent jamais, & marquent même du chagrin quand ils voyent que les Européens en tuent pour les manger, refuſant avec une eſpece d'horreur de partager avec eux cette nourriture : cependant ils en amaſſent les bois qu'ils trouvent dans les forêts, & les pendent dans leurs maiſons comme un ornement.

Des Chiens & des lapins.

On trouve dans l'Iſthme une eſpece de chiens très vilains, avec de grands poils rudes à peu près comme nos chiens métifs. Ils font ſeulement lever le gibier, ou ils avertiſſent les chaſſeurs en aboyant, & ne le pourſuivent jamais. De bons dogues y ſeroient d'un grand uſage, mais il y auroit à craindre qu'ils ne devinſſent ſauvages dans un pays auſſi peu cultivé. On y voit quelques lapins preſque auſſi gros que des liévres, mais il n'y a aucun de ces derniers. Les

lapins

ont les oreilles courtes, de longs ergots, & point de queue. La chair en eſt très bonne avec beaucoup de us; ils ne ſe font point de terriers, mais ils ſe retirent entre les racines des arbres.

Des Singes.

Les bois ſont remplis de Singes de moyenne groſſeur, & qui ſont excellents à manger : il y en a beaucoup de noirs avec de la barbe, & d'autres qui ſont blancs & ſans barbe. Dans la ſaiſon ſéche, les fruits dont ils ſe nourriſſent les rendent ſains & gras; mais les Indiens n'en avoient jamais mangé avant qu'ils euſſent vu que nous en faiſions notre nourriture. Dans la ſaiſon pluvieuſe, on leur trouve dans les inteſtins des vers qui ont quelquefois ſix à ſept pieds de long. Il y a une eſpece de Singes fort amuſants; ils ſautoient de branches en branches portant leurs petits ſur le dos, en marmottant & nous regardant : ils cherchoient particuliérement à piſſer ſur nous quand nous paſſions près d'eux. Quand les arbres où ils veulent paſſer ſont trop éloignés, ils ſe pendent à la queue les uns des autres, forment une eſpece de chaîne, & ſe balancent juſqu'à

WAFER. Chap. V.

ce que celui qui eſt le plus bas puiſſe attraper quelque branche ; alors il s'y acroche & entraîne après lui tous les autres, (au moins on le rapporte ainſi, mais je crois qu'on eſt diſpenſé de le croire, même ſur la foi de l'Auteur Anglois).

Eſtime qu'on y fait des chats.

On ne trouve dans ce pays ni buffles, ni moutons, ni vaches, ni ânes, ni chévres, ni chevaux ; & comme ils n'ont point de chats, ce ſeroit un bon préſent à leur faire que de leur en porter, car ils ſont très incommodés des rats & des ſouris. Lorſque nous proposâmes une récompenſe à deux Indiens, qui avoient croiſé avec nous, & nous avoient rendu de grands ſervices ; l'un d'eux nous demanda un chat, qu'il avoit remarqué être très bon contre ces inſectes : nous le lui accordâmes ; il entraîna auſſi-tôt ſon camarade dans le canot, ſans vouloir attendre d'autre gratification, & ils ſe mirent à ramer avec la plus grande diligence, marquant une extrême joie d'avoir fait cette acquiſition.

Je ſais qu'il y a des ſerpents, mais je n'ai pu en remarquer les différentes eſpeces : leurs araignées ne ſont pas

vénimeuses, quoique très grandes, elles prennent avec leurs pattes & mangent des poux qu'elles ont à la tête.

WAFER. Chap. V.

Du Soldat.

On voit dans les isles Samballes une grande quantité des insectes qu'on appelle le Soldat : c'est une espece de limaçon qui porte une coquille, hors de laquelle il sort sa tête & environ le tiers de son corps, qui est de la couleur d'une chevrette bouillie. Il a plusieurs petites griffes, & deux larges serres comme les écrevisses : la partie de la queue cachée par la coquille & qu'on mange rôtie est délicieuse & douce comme de la moëlle ; la partie antérieure est osseuse, & l'on n'en peut faire aucun usage. Ces animaux vivent sous les arbres, & se nourrissent de ce qui en tombe ; mais s'il arrive qu'ils ayent succé du Manchinéel, ils deviennent pernicieux, & sont presque un poison pour ceux qui en mangent. Plusieurs de nos matelots en furent très malades, mais je trouvai toujours des remedes pour les guérir. Je fis une huile tirée de cet insecte que je trouvai excellente contre les entorses & les contusions. La couleur en est jaune

WAFER. Chap. V.

comme de la cire, & elle eſt auſſi épaiſſe que l'huile de palmier.

Des Ecreviſſes de terre.

On trouve dans ces iſles quelques écreviſſes de terre, reptile très commun dans les Caribes. J'en ai vu à Anguilla quelques-unes auſſi groſſes que des Crabes de mer. C'eſt un très bon manger, particuliérement après la pluie, parce qu'elles abandonnent alors les trous où elles vivent ordinairement comme les lapins, & vont chercher leur nourriture. Quand les habitants les ont priſes, ils les mettent dans des enclos de pomme de terre, où ils les laiſſent deux ou trois jours pour les engraiſſer, parce qu'elles aiment particuliérement ce végétal.

Je ne me ſouviens pas d'avoir vu dans l'Iſthme ni Alligators, ni Guanos qui en eſt une petite eſpece : mais il y a une grande quantité de lézards verds & rouges marquetés, de quatre à cinq pouces de long. Ils ſont très familiers, ne font aucun mal, & les Indiens les laiſſent volontiers courir dans leurs maiſons.



CHAPITRE VI.

Des Oiseaux & des Insectes volants de l'Isthme de Darien.

ON trouve dans les bois de l'Isthme un oiseau assés gros, long & très beau, nommé par les naturels du pays Chicaly-chicaly : Il a le chant à peu près comme le coucou, mais beaucoup plus perçant, avec un plumage où l'on voit le rouge, le bleu, & les autres couleurs les plus vives qu'on puisse imaginer. Les Indiens font quelquefois des tabliers avec les plumes du dos de cet animal ; la chair en est d'assés bon goût, mais noire : il se nourrit de fruits, vole d'arbres en arbres & se pose rarement à terre. WAFER. Chap. VI. Du Chicaly-chicaly.

Le Quam est un autre oiseau très bon à manger : il se tient ordinairement entre les branches : il a les aîles d'un brun obscur, la queue courte, ramassée, droite, & encore plus brune que le corps. Du Quam.

Il y a une espece doiseau que l'Auteur ne nomme point, qui ne

WAFER. Chap. VI.

vole jamais, ou au moins très rarement. Il a la forme à peu près d'une perdrix, les jambes alongées ainsi que le col, mais la queue très courte.

Du Corrofon.

Le corrofon est un oiseau très gros, qui vit dans les arbres fruitiers, il a le chant très fort, cependant agréable, & les Indiens l'imitent pour en découvrir la retraite : le mâle est plus noir que la femelle ; il porte sur la tête une couronne de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir comme il lui plaît, avec des ouies semblables à celles des coqs-d'inde. Les Indiens enterrent les os de cet oiseau, ou les jettent dans la riviere, crainte que leurs chiens ne les mangent, parce qu'ils prétendent qu'ils les feroient devenir enragés : les Anglois qui demeurent aux Indes occidentales pensent de même.

Des Perroquets.

On trouve dans l'Isthme une quantité de très beaux perroquets de diverses especes : ils sont très bons à manger, & ne different que très peu de ceux de la Jamaïque.

Les perruches dont la plus grande partie sont vertes, ne se mêlent point avec les perroquets, mais on en voit des volées de leur seule espece.

Des Macauvys.

Le plus bel oiseau que j'aye jamais

vu eſt celui qu'on nomme Maccaw : on trouve dans ſes plumes un aſſemblage des couleurs les plus ſuperbes qu'on puiſſe imaginer : il a la queue épaiſſe avec deux ou trois plumes rouges ou bleues beaucoup plus longues que les autres. Quelques-uns ont les bouts des aîles toutes rouges, d'autres toutes bleues, & le reſte jaune. Le bec eſt comme celui du Faucon, & la forme du corps ſemblable au perroquet, mais le Maccaw eſt deux fois auſſi gros. Ils ont naturellement la voix dure, mais ils apprennent très facilement à la changer, & il eſt aiſé de les inſtruire à imiter la voix humaine. Les Indiens les renferment dans les maiſons comme nous faiſons nos perroquets & nos pies pour les apprivoiſer ; mais quand ils y ſont accoutumés, & qu'ils commencent à prononcer quelques mots, on les laiſſe voler dans les bois avec ceux qui ſont encore ſauvages, & ils en amenent quelquefois aux habitations, où ils ne manquent jamais de revenir le ſoir. On eſt bien-tôt averti de leur arrivée par leur gazouillement, qui m'a ſouvent cauſé beaucoup de plaiſir. La chair en eſt noire, mais de très bon goût.

WAFER. Chap. VI.

WAFER. Chap VI.

Du Pivert.

Le Pivert de l'Iſthme a le bec long & délié, avec de fortes ſerres qui lui ſervent à grimper aux arbres, où il s'attache avec beaucoup de force. Cet oiſeau eſt marqueté comme nos pies & des mêmes couleurs, mais beaucoup mieux diſtinguées. Le Pivert eſt petit, & il a un goût de terre peu agréable ; cependant j'en ai mangé volontiers faute d'autre nourriture, mais les Indiens n'en mangent jamais.

Des Volailles.

Il y a beaucoup de volailles groſſes & petites autour des maiſons, telles que des poules ordinaires, des poules hupées & des coqs propres au combat, mais les habitants n'ont point de goût pour ce divertiſſement. Les pigeons ont des queues bien fournies & des plumes ſur les pattes, le bout des aîles noir, & en général ils ſont très beaux. Tous ces animaux chantent aux approches du jour comme les nôtres, ſe tiennent autour des maiſons, & ne s'écartent jamais dans les bois. Les coqs & les poules y engraiſſent beaucoup & ont un très bon goût, parce que les Indiens leur font manger du maïz qui les nourrit exceſſivement. Cette eſpece de volaille eſt devenue depuis quelque temps

très commune en Angleterre, où on leur donne le nom de Coq & de Poule de Guinée. Cet oiseau est très propre, & plus beau qu'aucun autre de la même espece que nous ayons en Europe.

WAFER. Chap. VI.

On trouve plusieurs especes d'oiseaux de mer, non-seulement dans les Isles Samballes, mais aussi sur toute la côte septentrionale : ils ne sont pas en si grande quantité dans la partie méridionale, ni dans la baye de Panama, peut-être que cette partie ne fournit pas autant de poisson que l'autre.

Du Pélican.

Le Pélican est un oiseau assés gros, qui a les jambes courtes comme l'oye, un grand bec & un long col qu'il porte droit comme le cigne, les pieds plats & les plumes d'un gris obscur; sous le bec ils portent une membrane que les matelots font sécher pour y mettre leur tabac : elle peut en contenir une livre, & c'est dans cette poche que l'oiseau conserve ses provisions, pour les en retirer quand il a faim. Cet animal ne vit que de poisson, & l'on dit que les jeunes sont bons à manger.

Des Cormorans.

Les Cormorans des Isles Samballes,

WAFER. Chap. VI.

ressemblent à nos canards, & ne sont pas beaucoup plus gros : ils ont la chair coriace & de mauvais goût. Ils sont noirs avec une tache blanche sur l'estomach ; leurs pieds sont plats & membraneux comme ceux de tous les oiseaux aquatiques, & ils habitent les arbres & les buissons près le rivage de la mer.

Des Mouettes.

Les Mouettes & les Pies de mer ont un goût de poisson assés désagréable. Pour le corriger, on les enterre avec les plumes & sans les vuider huit ou dix heures dans le sable, ce qui les rend beaucoup meilleures, mais elles sont plus petites que les nôtres.

Des Chauve-souris.

Il y a dans l'Isthme des Chauve-souris aussi grosses que des pigeons : elles ont de longues aîles, dont les extrémités sont armées de griffes qui leur servent à s'attacher à tout ce qu'elles rencontrent : elles demeurent dans les vieilles maisons & dans les plantations abandonnées.

Des Insectes volants.

Entre les différents insectes volants, on remarque les cousins, les moucherons, les guêpes, les cerfs-volants, & des mouches de différentes especes, particuliérement les mouches luisan-

tes, qui ressemblent pour l'éclat à nos versbrillants: ellesfontrépanduesdans les taillis où elles paroissent comme des étincelles de feu pendant la nuit.

Des Abeilles.

Il y a deux sortes d'abeilles, les unes sont courtes, grosses & de couleur rouge; les autres longues, menues & noires. Elles font leurs ruches sur le sommet ou dans les trous des arbres. Les Indiens y enfoncent leurs bras pour en tirer le produit, sans que les abeilles les piquent jamais, quoiqu'ils en soient souvent couverts depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts. J'en ai eu fréquemment sur mon corps nud sans avoir senti la plus légere piquûre, ce qui me fait juger qu'elles n'ont pas d'aiguillon. Les Indiens boivent le miel délayé dans de l'eau, mais ils ne font aucun usage de la cire : pour s'éclairer, ils se servent de petites branches d'un bois léger & résineux.

Des Fourmis.

Il y a des fourmis aîlées & courantes qui piquent vivement & sont très incommodes, particuliérement quand elles peuvent trouver passage pour entrer dans les maisons, ce qui arrive très souvent. Il n'est pas possible de reposer près de leurs four-

millieres ; elles montent aux arbres & dans les Hammacs qui y ſont ſuſpendus.

CHAPITRE VII.

Des Poiſſons qu'on trouve ſur les côtes de l'Iſthme.

ENTRE les différentes eſpeces de poiſſons qui abondent dans la mer du Nord, je parlerai ſeulement de ceux que j'ai vus pendant mon ſéjour ſur cette côte.

Du Tarpon. Le Tarpon eſt gros, ferme & *teillé* * : nous en pêchâmes un près de Carthagene qui nous donna bien à dîner pour dix perſonnes, outre une aſſés grande quantité d'huile que nous en tirâmes. Ce poiſſon peſe ordinairement plus de ſoixante livres.

Du Chien de mer. Le Shark ou goulu de mer n'eſt pas ſi commun ſur cette côte que

* Je me ſers du mot de *Teillé*, ne connoiſſant point d'autre terme pour exprimer la propriété d'un poiſſon dont la chair ſe détache par morceaux ſéparés comme le Saumon & la Morue ſans former de longs filets.

WAFER. Chap. VII.

dans les autres parties des Indes occidentales : mais il y a un poiſſon plus petit appellé le Chien de mer, qui lui reſſemble beaucoup, & dont la chair eſt très bonne. Il a la gueule plus étroite & plus longue que le goulu, avec une ſeule rangée de dents.

Du Cavalli.

Le Cavalli eſt commun aux environs des iſles Samballes ; ce poiſſon eſt à peu près de la groſſeur d'un maquereau, mais liſſé, long & menu : il a beaucoup de vivacité, les yeux brillants & bien ouverts : la chair en eſt ſucculente & de très bon goût.

De la Vieille-femme.

La Vieille-femme eſt un poiſſon plat très bon à manger.

Du Paracood.

Le Paracood eſt un poiſſon rond & menu plus long que le brochet & d'une nourriture très ſaine : mais il y en a une eſpece qu'on pêche ſur quelques bancs particuliers, & dont la chair eſt ſi vénimeuſe qu'elle empoiſonne ceux qui en mangent. Quelques-uns en meurent, & ceux qui en échapent perdent au moins les ongles & les cheveux. Je penſe que cette pernicieuſe qualité leur vient de quelque eſpece de nourriture qu'ils rencontrent. Pluſieurs perſonnes

WAFER Chap. VII.

m'ont assuré que la grosse arête mise en poudre étoit un antidote sûr contre ce poison, mais qu'après en avoir pris, il restoit pendant quelque temps un engourdissement & une foiblesse dans tous les membres.

Quelques-uns prétendent distinguer le Paracood vénimeux du Paracood sain par le foie : ils disent que quand il est d'un goût agréable, on peut préparer & manger la chair de l'animal sans aucune crainte, mais que s'il est amer & pique la langue comme le poivre, il faut jetter le poisson, dont la nourriture est alors dangereuse.

Du Gars.

On trouve sur cette côte une autre espece de poisson, que les matelots Anglois appellent Gars, quelquefois de deux pieds de long : ils portent sur le museau un os fort aigu à l'extrémité, & dont la longueur est environ du tiers du corps de l'animal. Ils glissent sur la surface de la mer avec autant de rapidité qu'une hirondelle, & sautent hors de l'eau trente ou quarante fois de suite. On m'a assuré qu'ils avoient tant de force, qu'ils perçoient quelquefois le côté d'un canot avec cet os, & qu'il étoit

très dangereux pour les hommes d'en être frappés. Leur arrête tire ſur le bleu de la couleur du Saphir, & la chair eſt de très bon goût.

Du Sculpin.

Le Sculpin eſt à peu près d'un pied de long, avec la peau couverte de piquants. On les en dépouille avant de l'apprêter, & ce poiſſon eſt très bon à manger.

Des Conques.

Les iſles Samballes abondent en coquillages, particuliérement en conques qui ſont groſſes & en ſpirales comme le limaçon. L'ouverture eſt plate & fort large à proportion de la groſſeur de la coquille. L'extérieur eſt raboteux & groſſier, mais l'intérieur eſt brillant comme la nacre de perle. Le poiſſon eſt viſqueux & plein de ſable, ce qui oblige à le bien nétoyer avant d'en pouvoir manger. Il eſt auſſi très dur, & il faut le bien battre pour en faire uſage.

Des Limpits.

Les Pétoncles & les Limpits s'attachent aux rochers, ils ſont très bons à manger, particuliérementles derniers.

On ne trouve ſur la côte de l'Iſthme ni Huitres ni Ecréviſſes, & il n'y a que très peu de cancres, encore ſont-ils d'aſſés mauvais goût. Vers les iſles Samballes, on voit une eſ-

WAFER. Chap. VII.

pece d'écreviſſe de la grandeur des nôtres : la chair en eſt délicieuſe, mais elles n'ont point de ſerres.

Des Poiſſons d'eau douce.

J'ai fait peu d'attention aux poiſſons de riviere, quoiqu'il y en ait beaucoup d'eſpeces différentes. J'en ai remarqué de ſemblables à nos Rougets, mais qui ſont noirs & pleins d'arêtes. Ils ont environ un pied de long, ſont de très bon goût & ont la chair ferme.

Il y a un poiſſon qui reſſemble au Paracood, mais il eſt plus petit, & d'un goût encore meilleur.

J'ai vu encore un autre poiſſon de huit à dix pouces de long, fait à peu près comme notre brochet : la bouche reſſemble aſſés au muſeau d'un lapin, avec les dents enfoncées & les lévres carthilagineuſes, mais il eſt très bon à manger. Je n'ai pas eu occaſion de remarquer les autres poiſſons, & je vais ſeulement dire en peu de mots la façon dont les Indiens font la pêche, en quoi ils ſont très experts.

Pêche des Indiens.

A l'embouchure des rivieres & ſur la côte de la mer, où il n'y a pas de rochers, ils ſe ſervent d'une eſpece de filets d'écorce de Maho, ou

de l'herbe à soie : mais dans les contrées montueuses, où les courants sont limpides, & où le fonds est souvent trop rempli de pierres pour se servir des filets sans les déchirer, ils suivent le bord de l'eau en la regardant fixement, & quand ils apperçoivent quelque poisson, ils se jettent dedans & courent ou nagent en le suivant, jusqu'à ce qu'il se retire dans quelque trou, comme il arrive ordinairement : alors l'Indien qui le suit le prend aisément avec la main. Pendant la nuit, ils pêchent souvent avec des torches de bois léger allumées. Quand ils ont éventré & nétoyé le poisson, ils le font cuire dans l'eau, ou le boucannent comme le Pécary. Ils ne le salent pas pour le conserver, mais ils le font bouillir avec beaucoup de poivre, & en général, c'est ainsi qu'ils préparent tous leurs mets. Pour faire du sel, ils mettent bouillir une quantité d'eau de mer dans un pot de terre, jusqu'à ce que la partie fluide soit entiérement évaporée, & le sel demeure au fond. Ils en sont très ménagers, parce que cette façon de le faire est fort longue & ennuyeuse.

CHAPITRE VIII.

Description des habitants de l'Isthme : De ceux qu'on appelle Yeux de Lune ou Blancs de l'Isthme : De leurs usages, de leurs mœurs & de leurs ornements.

Description des habitants.

IL y a des habitants répandus dans toutes les parties de l'Isthme : ceux de la côte méridionale voisine du Pérou, sont beaucoup moins polis & moins familiers que ceux de la côte septentrionale, qui est la plus peuplée. Les hommes ont la taille droite, les os de bonne grosseur, la poitrine large, sont bien faits, & de près de six pieds de hauteur. Je n'en ai vu aucun de difforme; ils sont très actifs & courent d'une grande vitesse.

Les femmes ont les yeux fort vifs; elles sont petites, grasses & bien faites, mais elles ont moins d'esprit que les hommes. En général, les deux sexes ont d'assés beaux traits, les yeux gris & animés, de grands fronts, de belles dents, la bouche

e médiocre grandeur, le nez court
: ramaſſé ; auſſi eſt-ce la partie
u'ils ont le moins bien dans le vi-
ıge. Ils ſont très curieux d'avoir de
ɔngs cheveux, noirs, déliés & forts,
ui leur tombent juſqu'au milieu du
os. Les femmes ſe les attachent ſur
ı tête avec un fil, & ils voltigent
u-deſſous du nœud. Ils font des pei-
nes de bois de Maccaw, dont ils
rennent de petits bâtons de cinq à ſix
ouces de longueur : chacun ſe ter-
ıine en pointe, & il les attachent
nſemble par le milieu. Ces peignes
ɛur ſervent à démêler leurs cheveux,
ıais ſouvent ils n'y employent que
ɛurs doigts, qui leur ſervent auſſi
éplucher la vermine. Ils arrachent
eur barbe & les autres poils, excepté
elui de leurs ſourcils & de leurs pau-
ɔieres, & ce ſont les femmes qui
ont cette opération fort adroitement
ıvec deux petits bâtons. Dans les
;rands événements, par exemple,
quand ils ont tué un ennemi, parti-
culiérement un Eſpagnol, celui qui
ı fait cet exploit ſe coupe les che-
veux, ce qui eſt chez eux une mar-
que de triomphe. Ils ſe peignent auſſi
le corps de noir en cette occaſion,

WAFER. Chap. VIII.

& conservent cette couleur jusqu'à la premiere nouvelle lune qui suit cette action glorieuse.

Leur couleur naturelle est celle d'Orange, ou tannée, ou couleur de cuivre : ils n'ont pas besoin d'art pour se teindre les sourcils, ni les cheveux qui sont naturellement noirs comme du Jay, seulement ils mettent de l'huile à leurs cheveux pour les rendre plus luisants. Ils s'en frottent aussi tout le corps, soit pour s'adoucir la peau & se rendre plus souples, soit pour empêcher qu'elle ne se desséche, à cause de la chaleur du climat.

Des Yeux de Lune.

Il y a une espece d'hommes particuliere dispersés dans l'Isthme, qui ne sont qu'environ trois cents en tout, & qui different entiérement des autres habitants. Ce que je dis à leur sujet peut-être attesté par tous ceux qui ont fréquenté cette partie du monde. Ces hommes sont blancs, sans aucun incarnat dans le visage, mais cette blancheur ressemble à celle d'un cheval, & n'a aucun rapport avec le teint des Européens, même de ceux qui sont les plus pâles. Ils ont sur tout le corps une espece de duvet farineux qui augmente encore

blancheur de leur peau, mais il 'y en a pas assez pour cacher celle u front & des joues. Je crois qu'ils uroient la barbe hérissée s'ils ne se arrachoient continuellement comme ous les autres habitants de l'Isthme : ependant ils n'arrachent jamais le uvet qu'ils ont sur le corps. Leurs ourcils sont d'un blanc de lait, de nême que leurs cheveux, qui sont rès déliés, de six à huit pouces de ong, & qui frisent naturellement. Leurs paupiéres sont oblongues & forment un croissant renversé.

WAFER. Chap. VIII.

Foiblesse de leurs yeux.

Ils se tiennent renfermés pendant le jour, & fuyent la lumiere du soleil, qui fait couler les larmes de leurs yeux, trop foibles pour la pouvoir supporter : mais ils voyent très bien au clair de lune, ce qui leur a fait donner le nom d'hommes aux yeux de lune. Tout le jour ils sont pesants, paresseux & sans activité, mais la nuit ils courent dans les bois avec la plus grande vivacité. Ils ne vivent pas long-temps, & sont de plus petite taille que les autres Indiens, qui paroissent les mépriser & qui les regardent comme des monstres. Ce n'est point une espece particuliere

WAFER. Chap. VIII.

d'hommes, & ils naissent de peres & de meres couleur de cuivre. Ils ne viennent point aussi du commerce des Européens avec les Indiens, d'autant qu'il ne va que très peu d'Européens dans l'Isthme, & qu'il est très rare qu'ils habitent avec les femmes du pays : de plus ils different à bien des égards autant des Européens que des Indiens : enfin l'enfant d'un Européen & d'une Indienne est toujours métif & de couleur basannée.

Conjecture sur cette espece d'hommes.

J'avoue que je ne puis former aucune conjecture sur la cause de leur couleur, mais Lacenta pensoit qu'elle est occasionnée par la force de l'imagination de la mere lorsqu'elle regarde la lune dans l'instant où elle conçoit. Ils peignent leurs corps comme les autres Indiens, même ceux des enfants à la mamelle, avec des figures d'arbres, d'oiseaux & de bêtes, ce qui les rend fort plaisants à voir, particuliérement quand leur visage est ainsi orné. Ce sont les femmes qui font ces peintures, & elles paroissent prendre beaucoup de plaisir à cet ouvrage : les couleurs qu'elles estiment le plus sont le rouge, le bleu & le jaune, qu'elles mêlent avec de

l'huile, & conservent dans des calebasses. Elles les étendent sur la peau avec des morceaux de bois dont le bout est mâché pour en faire des espéces de pinceaux; l'impression de ces couleurs dure plusieurs semaines, & je fus peint de cette maniere. D'autrefois ils tracent sur la peau les figures qu'ils veulent y graver, piquent les contours avec une épine bien aigue, jusqu'à ce que le sang vienne, frottent ensuite ces piquûres avec les couleurs qu'ils y veulent mettre, & par ce moyen elles deviennent presque inéfaçables.

Difficulté d'enlever les peintures de leur peau.

J'en fus convaincu lorsque je voulus ôter de la joue d'un des Indiens une figure qui lui déplaisoit, & il ne me fut pas possible de l'effacer entiérement, quoique je le scarifiasse jusqu'à lui enlever même la peau.

Leur usage de se peindre le corps.

Quand ils vont à la guerre, ils se peignent le visage de rouge, & tout le reste du corps de taches noires & jaunes, ou de telles autres couleurs qu'il leur plaît de choisir; mais ils les lavent tous les soirs dans quelque riviere avant de se coucher. Quoiqu'ils portent rarement des habits, ils estiment beaucoup les robes de

WAFER.
Chap. VIII.

couleur éclatante, quand ils peuvent en avoir. Les femmes ont une piece de coton qui leur tombe jusqu'à la cheville du pied, & qui est attachée à leur ceinture. Les hommes ne se couvrent que pour la modestie, avec une feuille de plantain, ou une piece d'or ou de cuivre, qui a la forme d'un éteignoir, ce qu'ils attachent fortement avec une corde qui leur prend autour des reins. Il est inutile de nous arrêter à quelques preuves que M. Wafer donne de leur pudeur; & il nous suffit de remarquer en général que les hommes & les femmes sont également doués de cette vertu.

Ils portent (continue le même Auteur) de longs habillements à frange qui leur tombent jusqu'aux talons, dans les occasions importantes, comme lorsqu'il faut accompagner leur Chef, se trouver à un mariage, ou à quelque autre fête solemnelle. J'en ai vu deux ou trois mille accompagner Lacenta, les uns habillés de noir, qui marchoient devant, les autres en blanc, qui alloient derriere, chacun avec sa lance de même couleur que son habit.

Plaques

Ils ne marchent pas avec ces habillements

billements au lieu du rendez-vous ; mais ils y sont suivis par leurs femmes qui portent leur équipage dans une corbeille, & ils s'habillent sur la place. Ils paroissent en général passionnés pour les vêtements ; & j'en vis un qui affectoit un air de grandeur, parce qu'il portoit une vieille chemise, qui lui avoit été donnée par un des gens du vaisseau. Les hommes ont au nez un croissant d'or, d'argent, ou d'autre métail qui leur tombe sur les levres, & dont les extrêmités sont attachées à leurs narines : les femmes, au lieu de plaques, portent des anneaux ; elles les passent dans l'entre-deux du nez, qui par le poids de ces anneaux, leur tombe quelquefois jusques sur la bouche, particuliérement aux vieilles. Ils ôtent ordinairement ces ornements pour manger, & les remettent ensuite après les avoir bien nétoyés pour les rendre brillants. Quelquefois ils se contentent de les lever de la main gauche, pendant qu'ils portent leur nourriture & leur boisson de la main droite à leur bouche ; & quoique ces plaques & ces anneaux leur tom-

& anneaux qu'ils portent au visage.

WAFER. Chap. VIII.

bent ſur les levres, ils ne les empê-chent pas de parler.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais remarqué un ſeul gaucher pendant le temps que j'ai demeuré avec eux. Les principaux de la nation portent auſſi de gros pendants d'or en forme de cœurs, avec la pointe en bas, dont le poids leur fait ſouvent aux oreilles des trous d'une grandeur exceſſive.

Diadème que porte leur Chef.

Je vis un jour Lacenta au Conſeil portant ſur la tête un diademe d'or garni en dedans d'un rézeau; & autant que je pus en juger, il pouvoit avoir neuf pouces de large; le deſſus étoit dentelé comme une ſcie. La plus grande partie de ſes Conſeillers avoient auſſi autour de la tête des bandeaux de cannes peintes de diverſes couleurs, faits comme le diademe, avec le deſſus garni en rond de très belles plumes; mais Lacenta étoit le ſeul qui portât cet ornement en or, & il n'y avoit aucunes plumes à ſon diadême.

Leurs colliers.

Ils portent, outre ces ornements, des colliers de dents, de coquilles, ou de grains de verre, qui leur tombent du col ſur la poitrine, & même

jusqu'au creux de l'estomach. Les différents rangs de ces colliers sont tellement disposés, que les dents d'un rang supérieur s'enchassent dans les entailles de celui qui est au dessous; ensorte qu'il semble que ce ne soit qu'une seule masse d'os. On dit que ces colliers sont de dents de tigre; & quoique je n'en aie jamais vu sur le continent, plusieurs gens du vaisseau m'ont dit qu'ils en avoient rencontré; ainsi je ne puis douter qu'il n'y en ait ou dans l'Isthme, ou vers la baie de Campêche : on assure qu'ils sont petits, mais très féroces. Les Indiens joignent à ces dents des grains de verre, & les autres bagatelles qu'ils rencontrent : quelquefois les colliers des femmes pesent jusqu'à trente livres, & ceux des hommes vont jusqu'à soixante. Une femme est regardée comme pauvre, quand son collier ne pese que quinze ou vingt livres; mais elles ne les portent que dans les occasions où il faut paroître avec éclat ; & elles dansent, chargées de ces fardeaux, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus se soutenir. Ils les quittent toujours pour man-

WAFER. Chap. IX.

ger, & ne les portent ni à la chasse ni à la guerre.

CHAPITRE IX.

Des bâtiments & des plantations de l'Isthme : Des liqueurs que boivent les habitants : De leurs mariages, & de la maniere dont ils élevent leurs enfants.

De leurs bâtiments.

LES maisons des habitants de l'Isthme sont de terre & de bois, & les fondements n'en sont enfoncés que de deux ou trois pieds. Les toits sont en talud couverts de feuilles de palmiers ou d'autres arbres. Ils les bâtissent ordinairement près le bord des rivieres, écartées les unes des autres, mais à la portée de la voix, sans former de rues & sans aucun arrangement. Quelques districts ont un magasin commun, & ils ne changent point de demeure, à moins que le terrein ne soit épuisé, ou qu'ils ne craignent l'approche des Espagnols. Ils n'ont pas de cheminées, mais seu-

WAFER. Chap. IX.

lement un trou au toit pour donner passage à la fumée.

De leurs forts.

Ils n'ont point de chambres séparées ; & chaque membre de la famille a son Hammack qu'il attache & pend d'un endroit à l'autre. Leurs sieges sont des billots de bois, & ils n'ont ni portes, ni armoires, ni tables. Leurs forts ont cent vingt ou cent trente pieds de long, avec des murs de vingt pieds de haut qui renferment le toit & tout le reste. Ces murs ont des trous de tous les côtés sans aucun ordre ; & ils leur servent à tirer leurs fleches contre leurs ennnemis quand ils approchent. Ces forts sont toujours situés sur le penchant de quelque colline agréable ; & ils ont soin d'abattre les arbres & les buissons des environs jusqu'à la portée de leurs fleches. A chacune des extrêmités du fort ils font une porte de bois de maccaw & de bamboucs, liés ensemble avec des branchages, & d'environ un pied d'épaisseur. Ces portes sont attachées à des poteaux enfoncés en terre ; & c'est l'unique barriere qu'ils opposent à leurs ennemis. Les Espagnols les en chassent aisément en jettant des fleches rou-

WAFER. Chap. IX.

gies au feu ſur le toit, ce qui les enflamme en un inſtant. Il y a ordinairement une famille d'Indiens qui demeure dans chacun de ces forts pour les entretenir proprement, & c'eſt auſſi le lieu où ils tiennent leurs aſſemblées publiques.

Leur nourriture.

Ils ſement du maïz autour de chaque maiſon, en faiſant avec leurs doigts un trou en terre, où ils en jettent deux ou trois grains, qu'ils recouvrent enſuite. Le temps de ſémer eſt au mois d'Avril; & ils font la récolte en Septembre ou en Octobre. Ils arrachent les épics, qu'ils conſervent entiers dans leurs maiſons, & frottent ces épics entre leurs mains au lieu de les battre pour en faire ſortir le grain. Ils ne font point du pain de leur farine: quand elle eſt moulue entre deux pierres, après avoir fait rôtir le grain, ils la mettent avec de l'eau dans des callebaſſes; & nous fumes obligés ſouvent de nous contenter en route de cette nourriture, ne trouvant point d'autre ſubſiſtance en beaucoup d'endroits du pays.

Leur liqueur favorite.

Quand ils veulent faire une noce, ou célébrer quelque grande fête, ils

mettent vingt ou trente boiſſeaux de maïz dans un vaiſſeau de bois plein d'eau ; où le grain s'aigrit en peu de temps. Enſuite de vieilles femmes, qui ont des callebaſſes préparées pour cet uſage, mâchent le grain de maïz qu'elles crachent dans ces callebaſſes ; retirent celui qu'on avoit mis tremper dans l'eau, vuident les callebaſſes dans cette eau, où il ſe forme une fermentation : qnand elle eſt paſſée, ils en ôtent le marc, & conſervent le reſte pour en faire uſage. Cette boiſſon donne beaucoup de vents, porte aiſément à la tête, & reſſemble à de la petite bierre aigrie. Ils en boivent une grande quantité, & la regardent comme une liqueur délicieuſe, parce que leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau qu'ils puiſent dans la riviere voiſine, ou du miſlaw. Cette derniere liqueur eſt un extrait de plantain mûr, ſoit frais, ſoit deſſéché. Pour le premier, ils le font griller dans la gouſſe, l'écraſent juſqu'à ce qu'il ſoit diſſous, le mettent dans l'eau où ils le mêlent bien, & boivent enſuite ce mélange. Pour le ſecond, ils font un gâteau de la moelle de plantain quand il eſt mûr, le

WAFER. Chap. IX.

mettent sécher sur un petit feu, parce qu'autrement le fruit se pourriroit en peu de temps; & quand ils veulent faire leur boisson, ils prennent un morceau de ce gâteau qu'ils délayent dans de l'eau. Ils portent toujours du plantain ainsi desséché dans tous les voyages qu'ils font : ils en mangent de bouilli avec leur viande, comme nous mangeons le pain, & en font de même des yams, des patates & de la racine de cassave grillée. Ils font venir tous ces végétaux dans leurs plantations, ainsi que les pommes de pin, qu'ils aiment beaucoup. Je ne me souviens pas de leur avoir jamais vu ni salades ni herbages, à moins qu'on ne donne ce nom au poivre dont ils font un grand usage.

De leurs plantations.

Quand les Indiens veulent former une plantation, ils commencent par abattre les arbres, qu'ils laissent trois ou quatre ans sur le terrein pour les faire sécher; & après ce temps ils les brûlent, ainsi que tous les troncs & les arbrisseaux des environs. C'est tout le soin que les hommes se donnent pour ces plantations, parce que ce sont les femmes qui creusent la terre, qui plantent, qui recueillent

le maïz, les yams, & les patates, enfin qui font tous les ouvrages qui ne demandent pas une force de corps excessive. Elles sont aussi chargées des affaires domestiques, comme de laver, de faire cuire, & de nétoyer: enfin elles accompagnent leurs maris en campagne, & leur tiennent lieu de valets.

WAFER. Chap. IX.

Des femmes.

Quoique ces femmes soient réellement esclaves, elles font tous ces ouvrages avec tant d'activité, que leur travail paroît plutôt de leur choix que l'effet de la violence. Pour leur rendre justice, on doit convenir qu'elles sont douces, pitoyables, ont le cœur tendre, sont toujours prêtes à aider les étrangers en tout ce qui dépend d'elles, aiment & respectent leurs maris, qui réciproquement ne les traitent jamais qu'avec douceur. Ils vivent ensemble sans disputes, soit à jeûn, soit dans l'ivresse; & pendant tout le temps que j'ai demeuré avec les Indiens, je n'ai jamais vu un mari battre sa femme, ni lui dire aucune injure. Une demi-heure après qu'une femme est accouchée, une autre femme vient la prendre, met l'enfant sur son dos, & va les laver l'un & l'autre à la

WAFER. Chap. IX.

riviere. Le premier mois l'enfant eſt attaché par le dos à une piece étroite de bois de maccaw, qu'on ôte pour le nétoyer; mais quand la mere lui donne à tetter, elle prend la piece de bois & l'enfant. Enſuite on le poſe dans un petit hamack, dont on tient le deſſus ouvert avec de petits bâtons pour lui donner de l'air. On éleve les garçons à tirer de l'arc & à jetter la lance; & ils ſont ſi adroits à ces exercices que j'ai vu un enfant de huit ans fendre une canne d'un coup de fleche à vingt pas de diſtance; ce qu'il répéta pluſieurs fois de ſuite, ſans manquer ſon coup. Les filles & les autres enfants demeurent à la maiſon avec les vieilles femmes, pendant que les peres & les meres ſont à la chaſſe; mais les garçons les y accompagnent quand ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, & qu'ils peuvent porter une callebaſſe avec quelques proviſions.

Education des enfants.

Les peres & meres aiment beaucoup leurs enfants, & ils leur permettent aſſez de faire ce qui leur plaît: leur amuſement le plus ordinaire eſt de nager & de pêcher. Les filles treſſent du coton pour faire des

franges, & disposent les cannes, les roseaux & les feuilles de palmier pour les corbeilles, qui sont l'ouvrage des hommes, & ils en font de très jolies. Ils en teignent d'abord la matiere de diverses couleurs très vives, & ensuite les travaillent si serrées qu'elles peuvent contenir des liquides. Il y en a de toute grandeur, & elles leur servent souvent de gobelets & à d'autres usages, parce qu'elles sont si solides, qu'on peut les applatir & les jetter sans qu'elles en soient endommagées. Quand les filles atteignent l'âge de puberté, non-seulement on leur met un voile de coton, mais on les soustrait à la vue de tous les hommes, même de leurs propres peres : cette retraite dure peu, & elles rentrent bientôt dans leur premiere liberté.

Modestie des femmes.

Il n'y a pas de pays où les femmes soient plus modestes, & leur façon de vivre avec les hommes prouve leur innocence & leur simplicité. La pluralité des femmes est en usage dans ce pays : Lacenta en avoit sept ; & quand il alloit à la chasse les précautions étoient si bien prises, qu'il

WAFER. Chap. IX.

en trouvoit toujours une, à chacun des endroits où il s'arrêtoit.

Le vol & l'adultere ſont punis de mort, à moins que la femme ne faſſe ſerment qu'on a employé la violence avec elle, autrement elle eſt brûlée vive.

La punition de celui qui abuſe une fille eſt très ſévere : on lui enfonce une épine, comme nous mettrions une ſonde; on la tourne dix ou douze fois; & il eſt très rare qu'il ne ſe forme pas auſſi-tôt un ulcere; mais il a enſuite la liberté de ſe guérir, s'il eſt poſſible. Les faits doivent être prouvés par des témoins qui jurent par leurs dents.

Cérémonies du mariage.

Une nouvelle mariée paſſe les ſept premiers jours avec ſon pere, ou avec ſon plus proche parent dans une chambre particuliere, & après ce temps on la remet à ſon mari; ſans doute que cet uſage eſt pour marquer le chagrin que ſa famille a de ſe ſéparer d'elle. Quand un homme eſt prêt à diſpoſer de ſa fille, il invite toutes les perſonnes de ſa connoiſſance à vingt mille à la ronde, & fait un grand feſtin pour les recevoir. Les hommes apportent leurs

haches pour travailler, & chacune des femmes vient avec environ un demi-boisseau de maïz; les garçons apportent du fruit & des racines, les filles des œufs & des oiseaux: chacun met son présent à la porte, & se retire à quelque distance jusqu'à ce que tous les conviés soient arrivés. Pendant ce temps le pere dispose des dons comme il le juge à propos; ensuite les hommes invités reviennent, il leur présente à chacun une callebasse de liqueur forte, & les conduit, en passant par la maison, dans une grande place ou cour qui est derriere: les femmes viennent après, & sont reçues de même; enfin les garçons & les filles, après avoir aussi bu à la porte, suivent leurs peres & meres dans la cour.

WAFER. Chap. IX.

Festins des nôces.

Après cette reception les peres de l'accordé & de l'accordée les amenent dans l'assemblée: celui du garçon fait un discours, & se met à danser jusqu'à ce qu'il soit accablé de fatigue, en quoi il faut que l'autre pere l'imite: il présente son fils à la fille, dont le pere se met à genoux; les jeunes gens se prennent

WAFER. Chap. IX.

par la main ; la fille retourne à son pere, & la cérémonie eſt terminée. Les hommes courent avec leurs haches en faiſant de grands cris juſqu'à un bois voiſin, où ils abattent les arbres, & y demeurent quelquefois ſix ou ſept jours à travailler. A meſure qu'ils nétoyent le terrein, les femmes plantent du maïz, ou autre choſe ſuivant la ſaiſon. Après ce premier ouvrage, tous ſe rejoignent pour bâtir une maiſon aux nouveaux mariés, qui y entrent le huitieme jour; alors toute la compagnie marque la plus grande joie, en mangeant fortement & buvant encore plus; mais avant qu'ils deviennent querelleurs, comme cela leur arrive fréquemment, la mariée cache toutes leurs armes. Ils continuent à demeurer enſemble, les uns buvant, les autres tombant d'ivreſſe, les uns dormant, les autres querellant, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de boiſſon; ce qui dure ordinairement quatre à cinq jours. Ils ne ſongent plus enſuite qu'à ſe repoſer de leur ivreſſe; & ils retournent enfin fort tranquilles dans leurs maiſons. En mangeant ils boivent les uns aux autres, avec une eſpece de

compliment, & la coupe passe à celui auquel on a bu. Les femmes, à qui l'on ne fait jamais cette politesse, demeurent debout, prennent la tasse quand elle est vuide, la rincent & la remplissent pour la donner à celui qui doit boire ensuite. Lorsque le repas des hommes est fini, les femmes se retirent pour boire & manger entre elles.

WAFER. Chap. IX.

CHAPITRE X.

De leurs occupations domestiques : De leurs chasses, de leurs provisions, & de leur maniere de vivre.

De leurs occupations.

LEs occupations des habitants de l'Isthme, naturellement portés à l'indolence, sont de faire des lances, des corbeilles, des tasses, des fleches, & des têtes de fleches. Quelquefois ils s'amusent à faire des especes de flûtes avec des cannes creuses, où en soufflant avec force, ils en font sortir un son plaintif sans aucune mélodie. Ils battent aussi du tambour sur tout ce qu'ils rencontrent ; & il est rare

WAFER. Chap. X.

de les rencontrer, ſoit ſeuls, ſoit en compagnie ſans les entendre bourdonner.

De leurs danſes.

Quelquefois ils ſe mettent trente ou quarante à danſer enſemble : ils forment un rond, en faiſant mouvoir toutes les jointures de leurs corps d'une maniere groteſque, pendant que deux ou trois, ſéparés des autres, font des ſauts & des tours comme nos ſauteurs. Ils remuent & jettent leurs lances, ſe renverſent en arriere juſqu'à terre, font un nouveau ſaut en avant : & dans tous ces exercices, on remarque plus d'agilité que de goût ou d'ordre. Ces parties de danſe ſuivent ordinairement une boiſſon moderée, & durent cinq ou ſix heures : quand ils la finiſſent ils vont ſe jetter dans la riviere, quoique trempés de ſueur, ſe nétoyent bien, en ſortent, & paſſent leurs mains pardeſſus leurs têtes & leurs corps pour en eſſuyer l'eau. Les femmes ne partagent jamais ces plaiſirs avec les hommes; mais elles ont auſſi leurs danſes & leurs parties de boire, où elles s'enivrent ſouvent entre elles: les hommes ne danſent jamais quand ils ont beaucoup bu.

WAFER. Chap. X.

Soin que les femmes ont des hommes ivres.

Quand un mari a bu avec excès, deux ou trois femmes aident la ſienne à le mettre dans ſon hamack, où elles lui lavent les mains, les pieds & le viſage fort doucement : pour lui raffraîchir le corps, elles l'arroſent d'eau, qu'elles eſſuyent auſſi-tôt qu'elle s'échauffe, & lui en verſent de nouvelle. J'ai vu juſqu'à douze hommes ainſi couchés & arroſés par les femmes, après une partie de débauche.

Leurs chaſſes.

Les hommes ne ſortent jamais de leur porte, même pour les plus légers beſoins naturels, ſans être armés d'un arc, de fleches, d'une lance, d'une hache, ou au moins d'un long couteau. En temps de paix ils ſe joignent une famille ou deux pour aller à la chaſſe, & ils en font quelquefois de grandes, pour leſquelles ils s'uniſſent juſqu'à vingt ou trente familles. Il eſt rare qu'ils tiennent conſeil, ou qu'ils célebrent quelque fête, ſans former enſuite de ces parties de chaſſe ; & chacun eſt averti de ſe trouver au rendez-vous le jour indiqué. Ils y ſont quelquefois dix-ſept ou dix-huit jours tant qu'ils trouvent du gibier ; vont juſqu'aux frontieres de leur pays, pour trafiquer avec leurs

WAFER. Chap. X.

voisins ; & font de ces chasses en telle saison que ce soit, parce qu'il leur importe peu quel gibier ils rapportent. Les femmes les accompagnent pour porter tout ce qui est nécessaire, & pour leur rendre tous les services dont ils ont besoin ; elles portent avec elles des corbeilles de maïz grillé, du plantain, des bananes, des yams, des patates, & des racines de cassave prêtes à manger, crainte de ne pas trouver de nourriture dans les bois ; cependant il est fort rare d'en manquer.

Ils marchent tous les pieds nuds, & s'inquiétent peu des écorchures qu'ils se font souvent entre les épines: ils n'entrent jamais en chasse avant le soleil levé, & ils dressent leurs tentes quand il se couche, choisissant, s'il est possible, quelque côteau dans le voisinage d'un ruisseau ou d'une riviere. Ils suspendent leurs hamacks aux branches des arbres, près d'un bon feu, & se couvrent de feuilles de plantain pour se garantir des impressions de l'air. Ils coupent leur chasse ou leur chair boucannée par morceaux, qu'ils mettent dans des pots de terre avec du plan-

tain, des bananes, & beaucoup de poivre : ils la laiſſent ſur un feu doux pendant ſept ou huit heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute conſommée, & ils en mangent ainſi préparée, ſeulement une fois par jour; dans les autres temps, ils ſe contentent de plantain ou de bananes. Ils mettent leur viande dans un grand plat de terre ou de callebaſſe, qu'ils poſent ſur un gros billot pour leur tenir lieu de table, après l'avoir couvert d'une feuille de plantain, qui leur ſert de nape : ils s'aſſoient en rond ſur d'autres petits billots de bois, ne ſe ſervent point de cueillers; mais ils enfoncent dans le plat les doigts de la main droite, prennent des mets autant qu'ils en peuvent tenir, & les mettent dans leur bouche. A chaque fois ils trempent leurs mains dans un vaſe plein d'eau qu'ils ont à côté d'eux; ce qui ſert également à la raffraîchir & à la nétoyer. Ils mangent leurs mets très chauds & exceſſivement poivrés ; pour le ſel, ils en prennent de temps en temps deux ou trois grains pour reveiller l'apetit.

WAFER. Chap. X.

De leurs voyages.

Dans leurs voyages, ils ſe guident par. e cours du ſoleil, où ils font

WAFER. Chap. X.

des entailles aux arbres afin de voir de quel côté l'écorce eſt la plus épaiſſe; ce qui leur indique le Sud. Ils font auſſi des ſignaux particuliers, & vont au travers des bois qui couvrent le pays, en abattant de temps en temps ce qui s'oppoſe à leur paſſage. Quand ils rencontrent une riviere, les hommes, les femmes & les enfants ſe jettent dedans pour la traverſer à la nage; mais quand ils en doivent ſuivre le courant, ils ſe ſervent de canots, ou de barques de bois léger. Ils comptent le temps par les lunes, & n'ont aucune connoiſſance des révolutions des autres planettes. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à Lacenta, quand il parloit des ravages faits par les Eſpagnols dans cette partie du monde, que depuis ce temps il s'étoit écoulé beaucoup de lunes.

Leur façon de compter.

Ils n'ont pas l'uſage de partager les jours en heures; mais quand ils veulent connoître combien de nuits il s'eſt paſſé depuis quelque événement, ils mettent leur main à la tête, comme pour marquer le ſommeil, & répetent le même ſigne autant de fois qu'il s'eſt écoulé de nuits. Ils expri-

nent aiſément par ſignes tout ce qu'ils ne peuvent faire entendre par e diſcours. Ils comptent depuis l'unité uſqu'aux dixaines & aux vingtaines; nais leur calcul ne va que juſqu'à cent. Quand le nombre eſt au-delà, ils prennent un bouquet de cheveux plus ou moins gros ſuivant le nombre, & le ſecouent avec la main; mais pour marquer un nombre inexprimable, ils jettent tous leurs cheveux d'un côté de la tête. Un d'eux voulut ſavoir combien le Capitaine Sharp avoit d'hommes, lorſque je traverſai le pays avec lui: nous étions alors trois cents trente-ſix, & l'Indien s'aſſit dans un endroit d'où il pouvoit nous voir paſſer tous un à un. Il mit à meſure que nous paſſions un grain de maïz pour chaque homme dans une corbeille, mais elle fut renverſée exprès par un des nôtres, ce qui troubla tout ſon calcul. Il courut à un autre endroit où il reprit le même ouvrage, & réuſſit à le rendre complet; mais la grande difficulté conſiſtoit à compter le nombre des grains: cette énumération excédoit les bornes de leur arithmétique, & après que pluſieurs graves & profonds per-

WAFER. Chap. X.

ſonnages y eurent employé plusieurs jours, ce qui occaſionna entr'eux beaucoup de débats, la conſultation ſe termina par l'action d'un des Indiens qui en ſe levant prit une groſſe touffe de ſes cheveux, & la ſecoua en l'air pour faire voir que le nombre des hommes du Capitaine étoit très grand & inconnu.

Ils comptent par un, deux, trois jusqu'à dix qu'ils nomment dans leur langue *Anivego.* A ce nombre, ils joignent leurs mains, & pour chacun de ceux qui paſſent dix, ils frappent les doigts de la main gauche un à un avec le ſecond doigt de la droite, en diſant dans leur langue dix & un, dix & deux, &c. juſqu'à ce qu'ils arrivent à vingt. Alors ils joignent les mains deux fois de ſuite : quand ils ſont à trente qu'ils expriment par vingt & dix, ils les joignent trois fois ; à quarante, quatre fois, & toujours de même juſqu'à cent, qui paroît être le *non plus ultrà* de leurs plus habiles calculateurs.

Voilà les principales remarques & toutes les obſervations que j'ai pu faire ſur les Indiens de l'Iſthme pendant mon ſéjour avec eux. Je vais

continuer le récit des voyages que je fis dans le navire nommé le Plaisir du garçon, que commandoit le Capitaine Davis, depuis Realejo sur la côte du Méxique, en faisant cours au Sud, & je crois que les incidents en pourront être aussi agréables qu'instructifs.

CHAPITRE XI.

Voyage de M. Wafer sur les côtes du Pérou & du Chili.

LE 27 d'Août 1685, nous partîmes de Realejo de compagnie avec trois autres vaisseaux, mais presque tous les hommes tomberent malades aussi-tôt que nous fûmes en mer. Ils furent attaqués de fiévres pourprées; ce qui nous obligea de gagner le Golphe d'Amapalla, & d'élever des tentes pour les malades dans une petite isle où nous abordâmes. Après y être restés quelque temps, nos provisions commencerent à s'épuiser, & nous allâmes dans le Continent à une ferme où il y avoit beaucoup

Wafer se remet en route.

An. 1685.

WAFER. Chap. XI. An. 1685.

de bœufs, pour nous fournir de ce qui nous étoit néceſſaire. Cette ferme étoit environ à trois milles du lieu où nous étions deſcendus, nous nous y rendîmes par terre, & en traverſant un pâturage découvert, nous entrâmes dans une riviere d'eau chaude pour la paſſer à gué. Elle tomboit d'une hauteur, où il n'y avoit aucune apparence de Volcan; étoit claire & peu profonde, mais près de la colline où elle prend ſa ſource, il s'éleve une vapeur comme d'un pot qui bout ſur le feu, & mes cheveux en furent mouillés. Pluſieurs de nos gens qui étoient infectés de la gale furent guéris par ce bain accidentel, ce que j'attribuai aux particules de ſouffre dont l'eau étoit imprégnée.

Il trouve une grande quantité de loups.

Il y a en cet endroit une grande quantité de loups, ſi hardis qu'ils étoient près de nous arracher la viande des mains. Nous les écartâmes le mieux qu'il nous fut poſſible; mais nous ne voulûmes pas tirer ſur eux, crainte que le bruit n'en attirât un plus grand nombre, ce qui auroit été d'autant plus dangereux que nous

nous

nous écartions un peu de côté & d'autre.

WAFER. Chap. XI.

An. 1685.

Les Boucanniers arrivent à l'isle des Cocos.

Quand nos gens furent rétablis, nous continuâmes notre cours au Sud, & nous jettâmes l'ancre à l'isle des Cocos, située à la latitude de 5 dégrés 15 minutes. Cette isle est petite, mais très agréable, elle est abondante en très beaux Cocotiers, particuliérement dans la vallée où nous abordâmes, & le terrein en est très riche & très fertile. On y trouve plusieurs fontaines d'eau très claire; mais la meilleure de toutes est sur le sommet d'une hauteur charmante qui s'éleve au milieu de l'isle, où la nature a formé un bassin comme pour lui servir de réservoir: l'eau qui s'en répand de toutes parts, semble se jouer en tombant par différents petits canaux où elle forme des cataractes & des arcades: ces beautés jointes à l'odeur délicieuse des arbres, à la verdure parsemée de fleurs dont toute l'isle est couverte, à la vue de la mer, & à la fraîcheur de l'air, si rare dans ces climats brûlants, fait de cet endroit l'un des plus charmants séjours qu'il soit peut-être possible de trouver.

WAFER. Chap. XI.

An. 1685.

Nous nous y fournîmes d'eau & de Cocos, dont nous trouvâmes la liqueur excellente. Avant de quitter cette isle enchantée, quelques-uns de nos gens résolurent d'en boire autant qu'ils en pourroient contenir, ce qu'ils exécuterent. Aucun ne tomba dans l'ivresse, mais ils en furent tellement refroidis, & leurs nerfs en souffrirent un si grand relâchement, qu'ils ne pouvoient se tenir debout ni marcher, ensorte que quelques-uns de leurs camarades qui n'avoient point pris de part à cette débauche furent obligés de les transporter à bord, où ils demeurerent quatre ou cinq jours avant d'être rétablis.

Suites fâcheuses d'un excès de liqueur de Coco.

Nous partîmes de cette Isle, en continuant notre cours au Sud, pour gagner celles de Gallapagos, & nous abordâmes à une, où l'on ne pouvoit faire de l'eau que dans un seul endroit. Nous y trouvâmes une grande tortue de terre, de celles qu'on nomme Hécatées; ces animaux alloient boire à l'endroit où nous prîmes de l'eau; mais jamais elles n'y entroient. Nous carenâmes dans cette Isle, & les oiseaux entre lesquels il y avoit plusieurs belles tourterel-

Ils arrivent aux isles de Gallapagos.

les, étoient d'abord si familiers avec nous, qu'ils se perchoient sur nos têtes & sur nos bras; mais ils devinrent ensuite plus réservés, & nous fûmes obligés de les tirer pour en avoir. Il y a aussi beaucoup de guanos, & nous y vîmes un petit arbre, plus gros qu'un pommier, d'une odeur très agréable, dont nous tirâmes une gomme aussi odoriférante. Pendant que nous demeurâmes dans ces Isles, nous y réprîmes cinq cents petits paquets de farine que nous y avions laissés, mais les tourterelles en avoient mangé une partie.

WAFER. Chap. XI. An. 1686.

Nous fîmes ensuite voile à la côte du Pérou, où nous prîmes les villes de Pisca & de Guacha, & nous y perdîmes quelques-uns de nos gens. Nous eûmes plusieurs autres escarmouches, qu'il seroit trop-long de décrire: le Capitaine Knight étoit alors avec nous, mais les deux autres vaisseaux, qui nous avoient accompagnés d'Amapalla, nous avoient quittés à l'Isle des Cocos. Tout ceci se passa en l'année 1686.

Ils pillent deux villes.

Pendant que nous étions à l'Isle de Gorgonia, où nous nétoyâmes nos vaisseaux, je remarquai une es-

WAFER.
Chap. XI.
An. 1686.

pece de ſinges qui aiment paſſionnement les huitres. Ils les arrachent des bancs pendant la baſſe mer, les mettent ſur une pierre plate, & les battent avec une autre, juſqu'à ce qu'ils en aient rompu la coquille, après quoi ils s'en nourriſſent.

Iſle de Naſca.

La Naſca, ſituée à 15 dégrés de latitude méridionale, produit du vin auſſi fort que celui de Madère, il a preſque le même goût, & on le conduit au port dans des jarres de trente à quarante pots chacune. On le tranſporte à Lima, à Panama & en d'autres ports. Ces jarres reſtent expoſées à découvert, chacune portant la marque de celui à qui elle appartient, & elles y demeurent quelquefois pluſieurs années. Nous en fîmes une ample proviſion.

Deſcription de Coquimbo.

Coquimbo eſt une grande ville, avec neuf Egliſes, à la latitude méridionale de 29 dégrés. Nous y mouillâmes dans une baye profonde ſur un fond de ſable, où ſe décharge une petite riviere, dont les bords ſont remplis de paillettes d'or, & nos gens étoient couverts de poudre du même métal quand nous y paſſâmes, mais elle eſt trop fine pour la pouvoir

ramaffer, & trop mêlée avec le fable. Les endroits où l'on peut trouver de l'or en affés grande abondance, pour être dédommagé de fes peines, font vers les fources des rivieres, entre les hauteurs, où l'on en trouve des morceaux affés forts, qui y reftent attachés, au lieu que la pouffiere eft emportée dans la mer, avec des particules dont on ne peut prefque rien retirer.

WAFER. Chap. XI. An. 1686.

Le Capitaine Knight nous quitta à l'Ifle de Juan Fernandez, & fit le tour de la terre de feu pour gagner les Indes Occidentales, au lieu que nous réfolûmes de retourner vers la ligne, en fuivant la côte, avec une barque que nous avions prife à la hauteur de Pifca. De Juan Fernandez nous courûmes jufqu'au trente neuvieme dégré de latitude méridionale, tant pour gagner un bon vent, que pour avoir devant nous beaucoup de côte; mais comme nous manquions d'eau & de provifions, nous jettâmes l'ancre près de la Mocha, vers le milieu de Décembre 1686. Nous y demeurâmes cinq ou fix jours, & nous y prîmes tous les

Ils arrivent à la Mocha.

WAFER. Chap. XI. An. 1686.

rafraîchiſſements qui nous étoient néceſſaires. Cette Iſle eſt ſituée à 38 dégrés 20 minutes de latitude méridionale : la côte maritime en eſt baſſe & couverte de ſables ; mais au milieu de l'Iſle le terroir eſt très fertile, & produit du maïz, du froment, beaucoup d'autres grains, & des fruits en abondance. Les Indiens Eſpagnols y ont de petites maiſons aſſés commodes, & bien fournies de volailles, de chevaux & de brebis.

Brebis de quatre pieds & demi de haut.

Les brebis de ce pays ont un air de majeſté, & environ quatre pieds & demi de hauteur. Leur col eſt petit comme celui des chameaux, & leurs oreilles reſſemblent beaucoup à celles des ânes. Elles ont le poitrail auſſi large qu'un cheval, les reins bien faits comme ceux d'un lévrier, les feſſes d'un daim, les pieds fourchus comme les brebis, une griffe aigue à chaque patte comme les ſerres d'un aigle, environ à deux pouces au-deſſus de la diviſion de la corne, ce qui leur ſert à grimper ſur les rochers, & à s'y attacher fortement. La laine du ventre croit juſqu'à douze ou quatorze pouces de long ; mais ſur le dos elle eſt beau-

coup plus courte, crépue & friſée. Cet animal eſt très doux, & d'un grand ſervice dans tous les établiſſements Eſpagnols, particuliérement aux mines d'or, où ils les chargent & les conduiſent à des paſſages très difficiles, & enſuite les laiſſent aller. Les brebis continuent leur chemin ſurement avec leurs riches fardeaux, par des rochers & des précipices, dont le paſſage eſt impraticable à toute autre créature, pendant que leurs maîtres font un très long tour pour les rejoindre. On m'a aſſuré que les habitants d'une ville, où l'eau eſt très rare, attachent deux jarres ſur le dos d'une brebis; qu'on la laiſſe aller ſans conducteur; qu'elle ſe rend à une riviere éloignée de pluſieurs milles, après qu'on l'y a conduite une ſeule fois: qu'elle ſe plonge dans l'eau pour emplir les jarres, & revient enſuite à la ville. Elles ont une averſion exceſſive pour le travail quand le ſoleil eſt couché: les coups ne peuvent le leur faire reprendre, & ne font d'autre effet ſur elles, que de leur tirer de longs ſoupirs.

WAFER. Chap. XI. An. 1686.

Deux de nos gens, qui n'étoient

WAFER. Chap. XI. An. 1686.

pas les moins pesants, mettoient la bride à une de ces brebis, montoient dessus, faisoient ainsi le tour de l'Isle, & chassoient les autres au parc, allant toujours au grand gallop, parce que toute autre allure leur paroissoit plus rude. Nous trouvâmes en plusieurs endroits des cornes tortillées, que nous jugeâmes être tombées de ces animaux ; mais nous les vîmes tous sans cornes : apparemment que ces brebis les avoient perdues dans cette saison. Leur tète ressemble à celle de l'antelope, elles ont le museau du liévre : & leur machoire supérieure s'éleve comme l'inférieure quand elles broutent.

Ils sont dans une grande disette d'eau.

An. 1687.

De la Mocha nous suivîmes la côte du Pérou, nous arrêtant de temps en temps jusqu'à ce que nous fussions à 26 dégrés de latitude méridionale. L'eau commençant à nous manquer, nous allâmes dans nos canots au rivage pour chercher la riviere Capayapo : dans l'espérance de la découvrir, nous grimpâmes sur une montagne fort élevée ; mais quand nous fûmes au sommet, nous ne vîmes autre chose qu'une autre montagne très rude, au-delà de celle

que nous avions passée : celle-ci fut suivie d'une troisieme, & je tombai alors évanoui de fatigue, sans trouver d'autre raffraîchissement que mon urine. Dans notre excursion sur ces montagnes stériles, & sur ces rochers arides, nous ne trouvâmes aucunes marques d'eau, mais nous y vîmes beaucoup de coquillages maritimes incorporés dans les rochers, ou répandus sur le terrein, phœnomene qui ne me paroît pas possible d'expliquer.

Rareté des pluyes au Pérou.

Ce fut en vain que nous cherchâmes la riviere Copayapo. Les Espagnols nous dirent depuis, que dans une certaine saison de l'année, cette riviere se déborde, enflée par les neiges fondues qui tombent des montagnes voisines : mais je pense que les pluies qui tombent d'autres montagnes plus éloignées dans le cœur du pays, peuvent aussi y contribuer. Je n'en ai jamais vu tomber sur la côte du Pérou, ni sur celle du Chili, cependant nous avons souvent remarqué des nuages au-dessus des hauteurs, ce qui me fait juger qu'il doit y pleuvoir de temps à autre. Je ne pus distinguer un jour celle d'Arica, à

WAFER. Chap. XI. An. 1687.

cause des vapeurs dont elle étoit couverte, quoique dans les autres temps la vue en fût très claire & très nette. Si les pluies manquent en ce pays, on en est récompensé par des rosées abondantes, qui font un effet surprenant sur la terre.

La côte de Copayapo est nue & déserte : il en est de même de toute celle du Pérou & du Chili, où l'on ne voit que des rochers sans verdure, & de grandes étendues de pays, sans productions, sans oiseaux, sans quadrupédes, & sans habitants, excepté dans quelques tristes ports où l'on trouve deux ou trois maisons, quoiqu'il y ait à peine assés d'eau pour mettre une barque à flot, excepté dans la haute mer.

Ils pillent la ville d'Arica.

Ne pouvant trouver d'eau à Copayapo, nous fîmes voile à Arica, petite ville dans une agréable situation sur la côte du Pérou, à 18 dégrés & quelques minutes de latitude méridionale. Le port en est assés bon, & c'est où l'on charge l'argent du Potosi pour Panama. La mer est si haute, & frappe avec tant de violence sur toute la côte des environs, qu'il n'est pas possible de débarquer

autre part que dans ce port. Lorſque nous pillâmes la ville, tous nos Chirurgiens furent tués à l'attaque, & il ne reſta que moi ſeul. Arica eſt ſituée ſur une petite riviere, dont l'eau eſt tellement mêlée à celle de la mer qui la repouſſe, que nous ne pûmes en faire aucun uſage. Nous y prîmes du ſucre, du vin, & quelques cochons, & je vis une maiſon entiere pleine de quinquina. Nous trouvâmes de l'eau un peu plus loin dans la riviere Ylo, qui eſt quelquefois aſſés conſidérable, & d'autrefois entiérement à ſec. Elle coule par une des vallées les plus agréables de la côte du Pérou, & les habitants la font paſſer dans leurs terreins par de petits canaux. Le terroir des environs produit des olives, du ſucre, des figues, des oranges de la Chine, & une grande variété d'autres fruits, outre quantité de végétaux très utiles. Cette vallée, ainſi que toutes celles du Pérou & du Chili paroiſſent d'autant plus agréables, qu'elles ſont environnées de montagnes rudes & ſtériles, compoſées de rochers noirs auſſi durs que du fer.

WAFER. Chap. XI.

An. 1687.

Ils manquent de vivres.

Non-ſeulement nous étions exceſſivement tourmentés de la ſoif ſur cette côte, mais la nourriture nous y manquoit auſſi très fréquemment. Quelques-uns de nos gens ſe trouverent un jour ſi affamés, qu'ils mangerent les crabes tous cruds, & même les herbes marines. Ils virent un cheval décharné qui paiſſoit aſſés près d'eux, s'en emparerent, firent du feu avec des roſeaux pour le rôtir : mais leur impatience ne leur permit pas d'attendre : ils le mangerent qu'il étoit à peine échauffé, & en emporterent ſoigneuſement les inteſtins à bord.

Corps deſſéchés qu'on trouve dans le ſable.

Nous deſcendîmes environ trente hommes à Verméjo, ſous le dixiéme dégré de latitude méridionale, pour chercher de l'eau & des raffraîchiſſements. Après avoir marché environ quatre milles dans un terrein couvert d'un ſable léger, nous trouvâmes des corps morts d'hommes, de femmes & d'enfants, l'eſpace d'environ un demi mille, en ſi grande quantité, qu'à peine pouvions nous paſſer ſans les fouler aux pieds. La plus grande partie paroiſſoient à la vue, n'être morts que depuis une ſe-

maine; mais quand on les touchoit, on les trouvoit légers comme une éponge, & entiérement fecs. Nous trouvâmes fur la côte un Indien Efpagnol, qui cherchoit du bois fec pour préparer le poiffon d'une barque de pêcheurs, à laquelle il appartenoit; nous lui demandâmes la caufe de cette mortalité, & il nous dit que cet endroit étoit précédemment un canton fertile & agréable, dans le voifinage de la ville de Wormia, très riche & très peuplée: que les Efpagnols avoient autrefois affiégé cette place; que les habitants voyant qu'ils ne pouvoient tenir contre eux, avoient préféré de s'enterrer tous vivants, plutôt que de devenir leurs efclaves, & que la féchereffe du terrein les avoit toujours préfervés de la corruption. On trouvoit encore près d'eux des arcs rompus, des quenouilles garnies de coton & de petits rouets, qui y étoient reftés depuis la mort de ces femmes. On peut croire le fait fur le rapport de M. Wafer, mais je penfe qu'il faut en chercher une autre caufe, que la tradition rapportée par le vieil Indien.

WAFER. Chap. XI. An. 1687.

WAFER.
Chap. XII.
An. 1687.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION DU VOYAGE DE M. WAFER.

Effet singulier d'un tremblement de terre.

A 8 dégrés 40 minutes de latitude méridionale, est une ville nommée Santa, éloignée d'environ trois milles de la mer, avec une petite hauteur sur le chemin. Lorsque nous y allâmes nous vîmes sur le penchant de cette colline du côté des terres, trois vaisseaux tous brisés, qui paroissoient être au moins de soixante tonneaux. Un Indien que nous appellâmes pour nous instruire de ce qui avoit pu occasionner un événement aussi singulier, nous dit qu'environ neuf ans auparavant ces vaisseaux étoient dans la baye voisine : qu'un tremblement de terre avoit fait retirer les eaux de la mer hors de la portée de la vue pendant vingt-quatre heures, qu'elles étoient revenues avec un accroissement prodigieux, & une violence inconcevable, entraînant tout devant elles :

qu'elles avoient ſurmonté la hauteur où étoit la ville, l'avoient totalement ruinée, & avoient jetté les vaiſſeaux à l'endroit où nous les voyions. Ce récit me fut confirmé par le Curé & par les habitants les plus dignes d'être crus.

Après avoir continué à aller & venir ſur la côte pendant long-temps, ſans aucun avantage, nous retournâmes aux Iſles Gallapagos ſous la ligne : nous réſolumes alors de nous retirer de ces mers, & nous dirigeâmes notre cours au Sud, dans la réſolution de n'aborder en aucun endroit, juſqu'à ce que nous fuſſions à l'Iſle de Juan Fernandez. Pendant notre navigation, étant à la hauteur de 12 dégrés 30 minutes, environ à cent cinquante lieues de terre, nous fûmes un jour à quatre heures du matin ſurpris d'un choc terrible, & nous crûmes être abſolument perdus, parce que nous jugeâmes que notre vaiſſeau venoit de donner ſur un roc caché : le coup fut ſi violent qu'il jetta nos gens hors de leurs hamacks, & que le Capitaine Dawis fut renverſé ſur le plancher dans ſa cabane. Nous jettâmes la ſonde avec

WAFER. Chap. XII. An. 1687.

la plus grande diligence, mais nous ne trouvâmes point de fond, & le vaiſſeau continua ſa route ſans aucun obſtacle.

La ville de Callao en eſt ſubmergée.

Nous jugeâmes alors que ce que nous avions reſſenti, étoit l'effet d'un tremblement de terre, & nous fûmes confirmés dans notre ſentiment par la couleur de la mer, qui de verte étoit devenue comme de la boue blanche. Nous trouvâmes auſſi en tirant de l'eau dans un baquet, qu'elle étoit mêlée de beaucoup de ſable. Nous apprîmes depuis, que dans le même-temps il y avoit eu un tremblement de terre à Callao, d'où l'on ſe rend à Lima : que la mer s'étoit tellement éloignée du rivage, qu'on avoit ceſſé de la voir pendant quelque temps, mais qu'elle étoit revenue avec fureur, entraînant tout devant elle, même les vaiſſeaux qui étoient en rade, & qu'elle les avoit portés à plus d'une lieue dans le pays : qu'elle avoit ſubmergé la ville de Callao, quoique ſituée ſur une petite hauteur, ainſi que le fort : qu'elle avoit fait des ravages inconcevables dans l'eſpace de ſoixante lieues le long de la côte, & qu'elle étoit montée

jusqu'à Lima, quoique cette ville soit à six milles dans les terres depuis Callao.

Ils retournent à la Mocha.

Revenus de notre frayeur, nous continuâmes notre route, faisant cours au Sud & au Sud-est, jusqu'à ce que nous arrivâmes à 27 dégrés 20 minutes de latitude. Environ deux heures avant le jour nous fûmes allarmés par un grand bruit, comme celui qu'on entend quand la mer brise ses vagues contre le rivage. Ce bruit venoit du côté où nous voguions, & dans la crainte de toucher la terre, le Capitaine consentit à rester en panne jusqu'au jour. Alors nous vîmes que nous étions près d'une petite Isle basse & platte, sans aucuns rochers; mais nous remarquâmes environ douze lieues à l'ouest une chaîne de terres élevées, dont les séparations nous firent juger que c'étoit un amas d'Isles. Nous aurions désiré d'y aborder, mais notre Capitaine ne voulut pas permettre que personne descendît à terre, jusqu'à l'Isle de Juan Fernandez, où nous arrivâmes à la fin de l'année 1687. Nous y nétoyâmes notre vaisseau, nous y laissâmes notre barque, &

WAFER. Chap. XII. An. 1687.

nous fîmes voile pour la Mochá, dans l'intention d'y embarquer des brebis dont nous espérions faire usage dans le voyage que nous projetions autour de la terre de feu. Les Espagnols nous avoient prévenus, & avoient emporté ou détruit les brebis, les chevaux, & toutes les créatures vivantes de la Mocha : ils en avoient fait de même à Sainte Marie, & nous fûmes obligés de subsister des provisions que nous avions apportées des Isles Gallapagos. Elles consistoient particuliérement en farine, en maïs, en tortues salées, & en graisses du même animal, dont nous tirâmes environ soixante jarres d'huile.

Quelques uns demandent d'être laissés dans une isle

An. 1688.

Trois de nos gens ayant perdu au jeu tout ce qu'ils possédoient, & fâchés de revenir en Europe aussi pauvres que lorsqu'ils en étoient partis, demanderent qu'on les laissât à Juan Fernandez, dans l'espérance d'y trouver quelque avanturier qui formât quelque entreprise importante. On leur accorda ce qu'ils demandoient, & on leur donna un petit canot, avec quelques haches, du maïs & d'autres choses nécessaires.

Ils y demeurerent environ un an, & furent ensuite emmenés par un avanturier. Pendant qu'ils furent dans cette Isle ils y planterent du maïs, qui y réussit très bien : ils parvinrent aussi à apprivoiser des chévres, & par ce moyen ne manquerent ni de chair, ni de poisson. Ils y trouverent un animal Amphibie de couleur grise, & de la grosseur d'un poulet, qui se nourrit de poisson, & vit sous terre comme le lapin. La chair en est très bonne, quand elle a bouilli quelques heures.

WAFER. Chap. XII. An. 1688.

Après nous être remis en mer pour doubler la terre de feu, nous eûmes une terrible tempête qui dura trois semaines, avant que nous pussions gagner le Cap-Horn. Nous étions alors à 62 dégrés 45 minutes de latitude méridionale, très peu sûrs de la justesse de notre cours, parce que nos Pilotes n'étoient pas fort habiles.

Embarras où ils se trouvent.

Nous fîmes cours au Nord pour sortir de la mer du Sud, & nous tombâmes entre des montagnes de glace, que nous prîmes d'abord pour des terres; mais ne trouvant point de fonds avec la sonde, nous jugeâ-

WAFER. Chap. XII. An. 1688.

mes qu'elles devoient être aussi profondement dans l'eau, que nous les voyions au-dessus, quoiqu'elles fussent d'une hauteur considérable. J'en remarquai une entre autres qui avoit près de cinq cents pieds au-dessus de la surface de la mer. Je ne vis aucunes de ces Isles de glace, quand je vins dans ces mers avec le Capitaine Dampier; & le Capitaine Sharp à son retour n'en rencontra également aucune. Nous en distinguions plusieurs à une grande distance pendant la nuit; mais il y en avoit d'autres sous les eaux, & elles nous inquiétoient toujours quand nous les touchions, ce qui nous arriva plusieurs fois; notre vaisseau en fut même assés endommagé. Pendant trois semaines que nous demeurâmes au Sud du Cap-Horn, le temps fut si mauvais, & le Ciel si chargé de nuages, que nous ne pûmes faire d'observation, ni connoître la latitude. Cependant nous jugeâmes que nous étions à 63 dégrés, ce qui est plus loin qu'aucun autre voyageur n'ait pénétré. En dirigeant notre cours du Nord trop à l'Est, nous étions réellement à plus de cinq

cents lieues de terre, quoique ſuivant notre Journal nous ne duſſions en être éloignés que d'environ cent lieues. Nous dirigeâmes donc notre cours vers la terre; mais après avoir parcouru pluſieurs centaines de lieues à l'Oueſt toujours à la même latitude ſans la trouver, nous tombâmes dans le plus grand découragement, craignant de mourir de ſaim en mer, parce que nos proviſions étoient preſque totalement épuiſées. Dans cette extrémité nous reçûmes quelque ſoulagement d'une pluye abondante, dont nous ramaſſâmes l'eau dans nos barils.

WAFER. Chap. XII.

An. 1688.

Ils doivent la vie à une nuée de sauterelles.

Nous avions déja parcouru quatre cents cinquante lieues en ſuivant la même hauteur ſans rencontrer de terre: l'équipage commença à ſe mutiner, & à demander qu'on changeât de cours, ce qui ſeroit certainement arrivé ſi le Capitaine Davis & M. Knot n'euſſent gagné après de fortes inſtances de continuer encore deux jours celui qu'on ſuivoit, promettant de faire tout ce qu'on déſireroit, ſi après ce temps on n'arrivoit pas à quelque terre. Le lendemain, le vent étant très foible, il nous vint une

WAFER. Chap. XII. An. 1688.

bouffée de l'Oueſt qui nous amena des ſauterelles & d'autres inſectes : ſigne aſſuré du voiſinage de la terre. Cet événement fut un effet de la Providence : s'il n'étoit pas arrivé, les hommes auroient inſiſté pour changer de cours, étant perſuadés par leur ignorance que nous étions toujours dans la mer du Sud, & alors nous aurions immanquablement péri.

Cochons qui diſparoiſſent à leurs yeux.

Nous allâmes directement du côté que cette bouffée étoit venue, nous trouvâmes bien-tôt la terre un peu au nord de la riviere de la Plata, & nous débarquâmes auſſi-tôt pour chercher des proviſions. Nos gens découvrant un troupeau de cochons ſur une pointe de terre, prirent leurs fuſils & leurs coutelats, & pendant que quelques-uns garderent le paſſage qui conduiſoit aux hauteurs, pour couper ces animaux dans leur retraite, les autres s'avancerent ſur eux. Les cochons ſe retirerent vers la mer, & s'arrêterent ſur le rivage en les regardant fixement, comme s'ils euſſent été dans l'admiration de voir les hommes & les armes. Les matelots furent bien trompés dans leur attente; quand ils s'avancerent vers ces pré-

tendus cochons, le coutelas à la main pour les tuer, tout le troupeau ſauta dans la mer, & diſparut à leurs yeux.

WAFER. Chap. XII. An. 1688.

En effet ces animaux étoient amphibies, de ceux qu'on appelle Cochons de mer, dont la chair tient un peu de celle du porc, avec quelque goût de poiſſon, ce que nous reconnûmes quelque temps après, lorſque nous eûmes le bonheur d'en tuer deux que nous apportâmes à bord. Ils ſont noirs, de la forme des ſangliers, avec des ſoies courtes & dures, & des eſpeces de pieds qui leur ſervent de nageoires. Le pays des environs eſt inhabité, quoique fertile, bien arroſé, & abondant en gros troupeaux, en daims & en autruches.

Deſcription de l'autruche.

L'Autruche eſt un oiſeau qu'on dit qui porte ſes œufs dans le ſable, où ils ſont échaufés par le ſoleil, & d'où les petits ſortent d'eux-mêmes. Cet animal eſt très ſtupide, & ſuit le premier qu'il rencontre : nous en mangeâmes beaucoup de jeunes, mais les vieux ont la chair coriace, & parviennent à une groſſeur étonnante. On dit que l'autruche vit de fer, mais c'eſt ſans aucun fondement : elle en

WAFER. Chap. XII. An. 1688.

avalle comme nos volailles avallent de petits cailloux, non pour s'en nourrir, mais pour faciliter la digestion : aussi avallent-elles tout ce qu'elles rencontrent, comme de vieux cloux & des couteaux rouillés.

Wafer arrive à l'Philadelphie.

Nous nous remîmes en mer, nous suivîmes la côte du Bresil, & nous arrivâmes aux isles Caribes, où nous trouvâmes M. Edwin Carter, dans une barque des Barbades. Il nous apprit que le Roi Jacques avoit publié une proclamation pour accorder le pardon à tous les Boucanniers: je montai sur son vaisseau, & nous fîmes voile à la riviere de la War dans la Pensylvanie, d'où nous dirigeâmes notre cours à la ville de Philadelphie, & nous y arrivâmes au mois de Mai 1688.

Son retour en Angleterre.

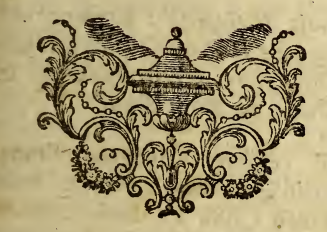
Après y être demeuré quelque temps, je descendis dans la crique d'Apokunnumy, avec le Capitaine Davis & Jean Higginson, qui avoit été laissé ainsi que moi dans l'Isthme. Nous fîmes transporter nos caisses & nos autres effets sur des voitures pour passer une petite langue de terre, qui nous conduisit à la riviere Bohemia, par laquelle nous descendîmes

dîmes à la grande baye de Chisapeek, d'où nous passâmes à la pointe de Consolation & à la riviere de Jacques dans la Virginie. J'espérois y fixer mon séjour, mais le temps de mon repos n'étoit pas encore arrivé ; car après y être demeuré trois ans, je fus obligé d'en sortir par quelques événements, & de revenir en Angleterre où j'arrivai en l'année 1690.

WAFER. Chap. XII.

An. 1688.

Fin des Voyages de Wafer.





VOYAGE
AUTOUR DU MONDE
ET DÉCOUVERTES
Du Docteur FRANÇOIS GEMELLI.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de Gemelli : Il part pour son voyage : Il aborde à l'Isle de Malte : Description de cette Isle & des Chevaliers de Saint-Jean.

GEMELLI. Chap. I.

Quel étoit Gemelli.

LE célébre Voyageur François Gémelli étoit Napolitain, & Docteur en Droit Civil. Le dérangement de sa santé & des chagrins domestiques le déterminerent à suivre les mouvements de la curiosité qui formoit son caractere dominant, & il fit le tour du globe avec autant de courage que de persévérance. Sa probité égale à sa résolution lui a fait don-

ner la deſcription de tout ce qu'il a vu, avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Par un peu trop de confiance, il a quelquefois ajouté foi aux hiſtoires ridicules qui lui ont été rapportées par des prêtres ou des miſſionnaires ignorants ou crédules ; mais dans tout ce qu'il a vu par lui-même, il le raconte avec autant de candeur que de préciſion.

GEMELLI. Chap. I.

En peu de mots, le Journal de Gemelli eſt univerſellement eſtimé comme un des plus authentiques & des plus intéreſſants que nous ayons, tant par la variété des objets, que par leur importance. Il eſt d'autant plus curieux que ce Voyageur a ſuivi une route totalement différente de tous les autres Navigateurs qui ont parcouru par mer la ſurface du globe terreſtre, en faiſant voile de la côte du Méxique aux iſles Philippines, au lieu que Gémelli a voyagé particuliérement par terre, & qu'après avoir viſité les Cours du Grand Seigneur, du Sophi de Perſe, du Grand Mogol & de l'Empereur de la Chine, il eſt revenu par les Indes occidentales, & s'eſt embarqué à Manille pour la ville d'Acapulco, voyage long

Idée générale de ſon voyage.

Gemelli. Chap. I.

& dangereux, qui n'avoit jamais été entrepris que par le vaiſſeau auquel on donne le nom de cette ville, & qui étoit preſque totalement inconnu aux Européens.

Il s'embarque à Naples.

An. 1693.

Gémelli ayant pris congé de ſes amis à Naples s'embarqua le Samedi 13 de Juin 1693 pour la Calabre. Après un cours de cinquante milles, il aborda à Amalfi, ville fondée en 829 par quelques familles Romaines qui alloient à Conſtantinople, & que le mauvais temps jetta ſur cette côte, dont la ſituation leur parut ſi agréable qu'ils y formerent auſſi-tôt un établiſſement. Quoiqu'il en ſoit de ſon origine, cette ville eſt fameuſe pour avoir donné le jour à Flavio Gioia, qui a introduit l'uſage de la bouſſole en Europe. La Cathédrale eſt viſitée par les dévots, qui vont y révérer le corps de l'Apôtre Saint André, apporté de Conſtantinople en cette ville.

Il arrive à Gioia.

Le lundi 15, la felouque continua ſon voyage, & après un cours de quarante milles, ils arriverent à Licoſa, autrefois nommé Leucoſia. Le lendemain ils firent trente-ſix milles, & paſſerent à Palinure. Le 17, ils

allerent à Scalea qui en eſt éloigné de quarante milles, & le 19, ils mouillerent à Paola où eſt né Saint François le Fondateur des Minimes. Le ſamedi ils arriverent à Pizzo, ville ſituée ſur un rocher, d'où la vue s'étend ſur les rives fertiles de a Calabre. Le lundi ils firent trente nilles & allerent coucher à Tropea, lont la ſituation eſt également agréa- ıle, & où la nobleſſe en corps a l'ad- niniſtration des affaires publiques. .e Mercredi, ils traverſerent la baye : arriverent à Gioia: Gémelli ſe rendit une petite ville éloignée d'un mille e la mer, où ſon frere étoit venu e Redicina. Il emmena dans ſa mai- on le Docteur, qui y raſſembla les rovisions néceſſaires pour ſon voya- e, & y fit ſon teſtament qu'il laiſſa icheté. Il amuſa ſes parents en leur ſant qu'il avoit ſeulement deſſein e viſiter les ſaints lieux pour reve- r enſuite, quoiqu'il eût réellement rmé le projet de continuer ſon voya- e juſqu'à la Chine.

Il ſe ſépara de ſon frere avec les ntiments de la plus tendre affection, rendit à Palma le 6 de Juillet,

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

& le lendemain s'embarqua pour Messine où il arriva le soir même.

Description de Messine.

La ville de Messine, anciennement nommée Zanclé, est située dans la partie orientale de la Sicile, sur le rivage de la mer; elle est embellie de plusieurs palais majestueux, bâtis uniformement, & le port, qui est excellent est défendu par le château Saint-Sauveur, par la citadelle, & par quelques autres bons forts. Il y a un Archevêque & une Académie; on en trouve les Eglises superbes, les bâtiments élégants, les rues larges, les femmes aimables & spirituelles, l'air tempéré, le terroir fertile, & la mer abondante en excellent poisson. La ville est très bien fournie non-seulement de ce qui peut contribuer aux commodités de la vie, mais encore à ce qui peut en faire les délices: le voisinage de la Calabre en même temps qu'il lui fournit cette abondance, lui procure aussi la vue la plus charmante par la fertilité des plaines dont la côte est bordée.

Le premier soin de Gemelli à son arrivée en cette ville fut de chercher les moyens de passer à Malte, dans une Tartane à bord de laquelle il fi

aussi-tôt embarquer ses équipages. Le lendemain pendant qu'il étoit occupé de quelques affaires de peu de durée, le bâtiment mit à la voile avec tout son bagage pour Ali, où le patron alloit charger du vin, ce qui obligea le Docteur à s'embarquer dans une felouque qui partoit pour Agouste.

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

Il se rend à Agouste.

Ils passerent avec un bon vent les fameux détroits de Messine, dont la vue étoit diversifiée de chaque côté par de beaux châteaux & de jolis villages : ils approcherent d'Ali, & virent à l'ancre la Tartane où Gemelli avoit mis ses valises ; mais le patron de la felouque l'ayant assuré que c'en étoit une autre, il s'en rapporta à la parole de cet homme. En continuant leur cours pour Agouste, ils passerent à Tauromina, ville Royale bâtie sur une colline, & virent les ruines de Catane qui avoit été détruite depuis peu par une furieuse éruption du mont Etna. Ils passerent aussi les villes de Lentini & de Carlolentini, & arriverent à Agouste, anciennement nommé Xiphona, où les Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem se retirerent après la perte de Rhodes,

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

avant de s'établir à Malte. Cette ville avoit aussi été détruite par le tremblement de terre; les infortunés habitants étoient obligés de vivre dans des cabanes, & le château, l'un des plus forts de toute la Sicile en avoit reçu un dommage irréparable. La ville est bâtie sur le penchant d'une colline & a un bon port défendu par plusieurs forts.

Il aborde à Bessaro.

Gemelli se mit dans un autre bâtiment, & le soir il fut à la vue de Syracuse, ville située très commodément, & défendue par un fort & par un château. Ils virent en cet endroit une chaloupe qui ramoit à eux, & se mirent sous les armes, dans la crainte qu'elle n'appartînt à des pyrates Turcs; mais leur appréhension se dissipa quand ils surent qu'elle étoit de Trapano. Le lendemain ils virent les ruines de Noto, qui avoit aussi été renversé par le dernier tremblement de terre : le soir ils jetterent l'ancre à Bessaro, où Gemelli se fournit de salines pour son voyage : ils parlerent à la Galiotte Maltoise & au Brigantin qui gardent le canal, mais on ne put leur dire aucunes nouvelles de la Tartane.

GEMELLI. Chap. I.

An. 1693.

Suite de son voyage jusqu'à Malte.

Le Samedi 15, le vent contraire les obligea de débarquer sur le rivage de Spaccafurno à cinquante-cinq milles de Syracuse, & le Dimanche, après avoir fait quarante milles, ils arriverent à Brazzetto, ville sur le rivage de Sainte-Croix, d'où le Docteur se rendit à Scoglietti, pour y chercher un bâtiment qui pût le transporter à Malte. Le lundi 13, il monta sur une petite barque pour passer le détroit qui n'est que de soixante milles de largeur : le lendemain, il y eut un calme, & les gens de la barque voyant la chaloupe d'une Tartane qui venoit sur eux, jugerent que c'étoit un Corsaire, & abandonnerent leur bâtiment pour tâcher de se sauver dans leur chaloupe. Les étrangers voyant qu'ils prenoient la fuite, cesserent de les poursuivre, les Siciliens les reconnurent pour des Maltois, revinrent à leur barque, & le soir il s'éleva un vent frais qui les conduisit le lendemain de grand matin dans le port de Malte.

Description de l'isle de Malte.

L'isle de Malte fut donnée aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem par l'Empereur Charles-Quint : elle a vingt-deux milles de longueur

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

de l'Eſt à l'Oueſt; en quelques endroits la largeur eſt d'environ douze milles, & tout le circuit eſt de ſoixante. La ville eſt ſituée à 35 dégrés 40 minutes de latitude ſeptentrionale ſous un climat excellent, avec un port très commode, dont l'entrée eſt défendue par le Château Saint-Elme, & par un grand nombre de fortifications, qui le rendent inacceſſible. La ville eſt ſur un roc très élevé, fortifiée naturellement par des précipices du côté de la mer, & par des ouvrages imprenables du côté de terre. Du même côté dans un eſpace de trois milles, elle eſt défendue par des forts particuliers & par des batteries, bien garnies de canon, outre ceux qui ſont montés ſur les murailles, qui forment une promenade très agréable, & même un chemin pour les caroſſes depuis le port juſqu'au Lazaret. Ce Lazaret a auſſi un port très ſûr & très commode, où les vaiſſeaux ſont à couvert ſous un rocher, mais on le réſerve uniquement pour les bâtiments qui viennent du Levant. La ville eſt très belle, quoique ſituée dans un terrein ſtérile & rempli de rochers; mais on a réuſſi par le ſe-

cours de l'art à en faire un séjour très agréable. La vue est charmante du côté de la mer, & l'inégalité du terrein contribue même à en augmenter la beauté : du Nord au Sud, elle est composée de huit longues rues droites & bien pavées, & elles sont coupées par deux autres qui vont du levant au couchant. Cette ville a trois portes, dont la plus fréquentée est celle qu'on appelle du Môle ; elle est accompagnée d'un fossé où l'on voit un beau verger de limoniers & d'orangers pour l'usage du Grand-maître. La seconde porte est celle qu'on appelle de terre, & la troisieme celle du Lazaret, d'où s'étendent deux fossés profonds & une double muraille contreminée qui se termine au port.

Outre la grande isle, qui a la forme d'une tortue ; il y en a une autre nommée Comona, de dix milles de circonférence & défendue par un fort. Une troisieme, nommée Gozo, la plus belle de toutes a aussi un fort, où commande un Chevalier de l'ordre.

Nombre des habitants.

Ces trois isles contiennent environ soixante mille personnes, en trente villes & villages : les habitants en

Gemelli. Chap. I. An. 1693.

général ſont fiers & guerriers, d'extraction moreſque. Les Chevaliers nés ſujets de Sa Majeſté Catholique ont le privilege d'être Gouverneurs des châteaux Saint-Elme & Saint-Ange, à l'excluſion de toute autre nation, & leur gouvernement dure deux ans.

Du Grand-Maître.

Gémelli logea dans le monaſtere des Religieux de Saint François, où il fut très bien traité, & le 19, il eut occaſion de voir le Grand-maître à l'Egliſe de Saint Jean. Il étoit aſſis à la droite de l'Autel ſur un trône de velours pourpre garni de franges d'or, placé au-dedans de la baluſtrade de l'Autel & renfermé entre des baluſtres de beau marbre. Vis-à-vis de lui étoient ſeize Chevaliers aſſis ſur des bancs couverts de drap écarlate garnis de dentelle d'argent, & il y en avoit deux autres derriere le Grand-maître. Sur le pavé de l'Egliſe, quatre dégrés au-deſſous de leur chef, les Grands-croix étoient ſur des bancs couverts de cuir, chacun avec un pupître devant ſoi, au nombre de trente-deux. De chaque côté & au milieu étoient aſſis dix anciens Chevaliers, & au-deſſous il y avoit des places pour tous les autres.

Le Grand-maître étoit habillé d'une robe de ſoie noire fort légere, avec un capuchon derriere : il portoit deſſous une eſpece de ſoutane courte où étoit la croix de l'ordre. Il ſe nommoit Adrien de Vignacour, François de nation ; il étoit de moyenne taille, avoit l'air vif & de bonne ſanté, quoiqu'il fût âgé de ſoixante & ſeize ans. On lui accorde ſix mille ducats pour ſa table, vingt mille de revenu comme Prince temporel, outre ce qu'il reçoit ſur les douannes & ſur les Commanderies vacantes, ce qui monte au total à ſoixante mille ducats.

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

Ses revenus.

Le Vendredi 7, la Tartane qui portoit le bagage de Gemelli arriva, & il fut délivré de la crainte qu'il avoit eue de terminer ſes voyages à Malte. Après le dîné, il alla viſiter le palais du Grand-maître. Les écuries, qui contiennent cinquante chevaux ou mulets, ſont des deux côtés de la porte qui regardent le levant, & un peu plus loin on trouve le jardin, qui conduit dans une autre cour où ſont à droite & à gauche les portes des appartements. Ceux de la gauche ſont deſtinés aux uſages par-

Son palais.

GEMELLI. Chap. I. An. 1693.

ticuliers, & ceux de la droite aux fonctions publiques. La salle d'audience est très grande, tapissée d'un magnifique damas cramoisi, & ornée d'un dais de la même étoffe avec des franges d'or. Dans cette salle & dans deux autres pieces, sont plusieurs tableaux qui représentent les exploits & les grandes actions de l'ordre. Tout le palais est entouré de balcons de fer d'un très bel ouvrage ; du côté du couchant est une grande place avec une magnifique fontaine au milieu : dans une autre place au midi est la cour de la Chancellerie, avec la Trésorerie pour les payements & les recettes qui se font tous les jours ; mais le trésor pour les affaires publiques est dans une petite tour du palais du Grand-maître.

Des femmes Maltoises.

Les femmes Maltoises portent un voile, comme les Moresques, avec un petit capot de carton pour défendre leur visage de l'ardeur du soleil. En général elles sont très agréables tant pour la figure que pour les manieres.

La monnoie courante est de cuivre, d'une valeur excessive, puisque six piéces y valent un sequin ou environ neuf livres de notre monnoie : un

ſaux-monnoyeur y feroit un profit immenſe.

Auberge & Hôpital de Malte.

On tient à Malte une table ou auberge pour les pauvres Chevaliers; mais elle eſt peu fréquentée à cauſe de ſa médiocrité : cependant elle eſt d'une très belle architecture, & a été encore embellie depuis peu par le Grand-maître Caraffa. Notre Voyageur ayant vu toutes les Egliſes, le Polveriſta, Palais qui appartient à l'Ordre, un autre nommé Camaritta où ſe retirent les Chevaliers dévots qui veulent vivre en communauté au moyen d'une penſion annuelle, & qui ſe dévouent aux exercices de piété, termina ſa promenade a l'hôpital, où les malades ſont ſervis en vaiſſelle d'argent par les Chevaliers en perſonne. Le Dimanche 19, il vit les Grands-croix aſſiſter à la Meſſe ſolemnelle, qui fut célébrée avec grande pompe. Après le ſervice, il vit dîner le Grand-maître dont la table étoit placée dans la grande ſalle près le dais, ſous lequel on avoit mis ſa chaiſe de velours cramoiſi. Il y en avoit quatre autres de cuir au bas de la table, où étoient aſſis le neveu du Grand-maître, le Grand Prieur de

GEMELLI. Chap. I.

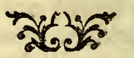
An. 1693.

Hongrie, le Grand-croix Cavarettas de Trapani, & le Grand Sénéchal Caraffe.

Dîné du Grand-Maître.

Le Grand-maître fût servi à part dans des plats de vermeil, & les viandes furent coupées par trois Chevaliers couverts. Il but à la santé de tous les Chevaliers, qui étoient en grand nombre autour de la table, & fut servi avec autant de dignité & de magnificence que le peut être tout autre Prince de l'Europe.

Cet Ordre célébre faisoit d'abord sa résidence dans la vieille ville, d'où il passa au château Saint-Ange, & y souffrit un terrible siége en l'année 1565, qu'il fut attaqué par toute la flotte Ottomane. Depuis, l'Ordre a fait choix du lieu où il réside actuellement, qu'on a préféré à cause de la commodité des pierres de taille qui y sont très belles, & qui ont servi à construire une ville magnifique.



CHAPITRE II.

VOYAGE DE GEMELLI en Egypte.

LEs Marchands de Marseille ayant envoyé une Tartane, pour don- ner avis aux vaisseaux François qui toient à Alexandrie, dans l'isle de Chipre & à Tripoli de Sourie, qu'ils ouvoient se mettre en mer, parce u'il y avoit trois vaisseaux de guerre e leur nation qui croisoient dans la Méditerranée, afin de protéger le ommerce contre les Corsaires Hol- ındois; cette Tartane relâcha dans e port de Malte. Gémelli monta à ord de ce bâtiment, après s'être ıuni de toutes les provisions néces- ires, & il fit marché à douze écus our passer à Alexandrie. Ils mirent la voile le Mardi 21, & cotoyerent côte de Candie le Samedi & le Dimanche; mais le Patron de la Tar- ıne, homme entêté & sans expé- ence, passa le port d'environ cin- uante milles. Voyant qu'il lui étoit

Gemelli s'embarque pour Alexan- drie.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

impoſſible de retourner en arriere avec le vent contraire, il fut obligé après beaucoup de peines de jetter l'ancre à dix-huit milles au-delà d'Alexandrie, ſous un petit château nommé Bichier, muni de canon & d'une garniſon de deux cents Turcs. Il eſt environné des huttes de quelques Arabes ſi pareſſeux & ſi indolents qu'ils préferent de vivre dans la plus grande miſere plutôt que de travailler, quoique la mer ſoit abondante en poiſſon, & que le terroir ſoit très fertile. Leur pauvreté, & l'abondance naturelle du pays rendent le fruit & le poiſſon à très bas prix; mais on ne trouve pas un ſeul morceau de viande dans les marchés.

Il arrive à Bichier.

Ils y arriverent le Mercredi, & quoiqu'il fût aſſés tard, le Patron partit pour Aléxandrie, avec des lettres adreſſées au Conſul François, l'Aga du château lui ayant donné un Janiſſaire pour lui ſervir de guide & d'eſcorte, en lui payant trois piéces de huit & une demie. Ils s'y rendirent avec un cheval & un âne, mais le lendemain quand ils furent de retour, le guide demanda le double de ce qui lui avoit été promis, ce qui occa-

ſionna une diſpute ; elle fut portée devant l'Aga par le Juif de la douanne, & le Turc ne manqua pas de la décider en faveur de ſon compatriote.

Notre Auteur, allarmé de cette extorſion, qui eſt très commune en Turquie, ne voulut pas haſarder de débarquer ſon bagage chez ces pyrates, & la Tartane ayant ordre de paſſer dans l'iſle de Chipre, il réſolut de faire tranſporter ſes effets à bord d'un autre bâtiment chargé pour Aléxandrie, où il ſavoit qu'il y avoit un Conſul Chrétien. Le vent contraire mit obſtacle à l'exécution de ſon deſſein : il fut forcé de mettre à terre ſes valiſes, & de ſe mettre lui-même au pouvoir du Juif qui tenoit la douanne. Cet homme le reçut très bien contre ſon attente, & il fut logé & nourri dans ſa maiſon pour la moitié d'une piéce de huit par jour.

Il arrive à Aléxandrie.

Le Samedi premier d'Août, Gémelli partit dans une germe ou barque pour Aléxandrie, où il arriva l'après-midi. Ses malles furent viſitées ; il paya les droits & fut logé à l'hoſpice de Sainte Catherine, qui appartient aux peres Franciſcains de la terre ſainte.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Description de cette ville.

Aléxandrie, nommée par les Turcs Scanderia, fut bâtie par Alexandre le Grand, trois cents vingt-deux ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Elle eſt ſituée ſur les bords de la Méditerranée, à 30 dégrés 58 minutes de latitude, dans un terroir ſablonneux. La vieille ville preſque totalement abandonnée, ſert ſeulement de réſervoir d'eau de pluye pour la nouvelle ville, qui s'étend le long du rivage, & dont la longueur eſt environ de deux milles. Elle eſt très mal peuplée, & le mauvais air l'auroit fait abandonner vraiſemblablement depuis long-temps, ſans la commodité du port, d'autant que cette ville par ſa ſituation eſt le centre du commerce de la Méditerranée & de l'Océan Indien; d'où les marchandiſes ſont tranſportées aiſément par la mer rouge, outre la facilité du tranſport par terre de toutes les productions de l'Egypte. Aléxandrie étoit autrefois une ville de très grande étendue; mais elle a été réduite à la médiocrité où elle eſt actuellement, parce qu'elle a paſſé entre les mains de différents maîtres, & qu'elle a ſouffert pluſieurs ſiéges très meur-

riers, particuliérement celui qui y fut mis par Antonin Caracalla, qui a remplit de sang & de carnage. On voit des marques de l'ancienne magnificence de cette ville par les restes de plusieurs obélisques, de quelques colomnes, & d'autres édifices publics, qui se sont conservés jusqu'à présent.

Gemelli est maltraité par la populace.

Gémelli, après avoir vu le Bazar ou marché qui est très mal fourni, & les fortifications qui sont médiocres & de peu de défense, s'approcha d'une Mosquée; mais il fut aussi-tôt attaqué par les enfants des Mores, armés de pierres & de couteaux, qui tomberent sur lui avec fureur. Pour s'en garantir, il leur jetta quelques piéces d'argent; mais la populace venant en plus grand nombre, il se sauva le plus vîte qu'il lui fut possible à la maison du Consul de France, après avoir perdu sa perruque. Rien n'est plus dangereux pour les étrangers que de vouloir satisfaire leur curiosité dans les pays soumis au gouvernement des Turcs, sans être accompagnés d'un Janissaire, qui leur sert en même temps de guide & de protecteur.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Colomne de Pompée.

Le Docteur, avec l'avis du Consul, loua un de ces soldats pour sa sureté, & alla voir la colomne de Pompée, qui est sur un terrein élevé, hors des murs de la ville. Cette colomne est de marbre rouge, d'une seule piéce, excepté le chapiteau, le pié-d'estal & la base sur lesquels on a gravé des hiéroglyphes Egyptiens. Elle a cent palmes de hauteur : la circonférence du fût est de vingt-cinq, & celle de la base du pié-d'estal de quatre-vingt-cinq *. Il alla voir ensuite deux autres monuments près du port, qu'on appelle les Pyramides de Cléopâtre, dont une est actuellement démolie. Elles sont d'un marbre mêlé, couvertes de tous côtés de hiéroglyphes, paroissent avoir trente pieds de circonférence à la base, & environ cinquante pieds de hauteur.

On le fait passer pour François.

Marc-Antoine Tambourin, Consul François pressant fortement Gémelli de venir loger dans sa maison, il quitta le monastere des Cordeliers, & se trouva très bien de ce changement de demeure. Il vécut splendidement chez le Consul avec plusieurs

* Le palme romain, mesure dont l'Auteur se sert fréquemment, est de huit pouces trois lignes & demie.

narchands Européens, & y fût par- Gemelli. Chap. II.
iculiérement régalé d'une espece
'oiseau qu'il trouva délicieux, & qui An. 1693.
essemble beaucoup au Becfigue d'Ita-
e. Tous les François le traiterent
vec la plus grande politesse; quand
s furent que le Docteur voyageoit
our satisfaire sa curiosité, & pour
ire part au Public de tout ce qu'il
emarqueroit d'intéressant. Ils le firent
asser pour François chez les Turcs,
fin qu'il y pût jouir d'un privilege
articulier à cette nation, dont les
ujets ne payent que trois pour cent
e leurs effets à la douanne, au lieu
ue ceux des autres nations sont taxés
vingt pour cent.

Il prend l'habit du pays.

Ils lui conseillerent aussi de prendre
habillement du pays, pour éviter
n voyageant les insultes des Arabes,
articuliérement des Bédouins, qui
onduisent leurs troupeaux & trans-
ortent leurs tentes où ils le jugent
propos pour la commodité des pâ-
urages.

Après avoir donc changé d'habit,
Gémelli s'embarqua le Vendredi 7
'Août sur une petite Saïque pour
ichier, avec un Capigi, qui étoit
ortier du Bacha du Caire. Cet hom-

GEMELLI. Chap. II.

An. 1693.

me lui dit par l'entremiſe d'un Juif, qui lui ſervit d'interprete, qu'il l'accompagneroit volontiers, lui procureroit tous les avantages qui ſeroient en ſon pouvoir; & même lui fourniroit de l'argent s'il en avoit beſoin. Ce diſcours étoit un compliment à la Turque ſans aucune ſincérité: cependant le Docteur en marqua beaucoup de reconnoiſſance, parce qu'il jugea que ce Muſulman le protégeroit contre les inſultes & les pyrateries des Arabes, les plus grands ſcélérats qu'il y ait ſur terre. Ils arriverent en trois heures à Bichier; mais il n'y avoit pas d'hôtellerie en cet endroit, & ils furent obligés de coucher dans la petite germe ou barque que le Capigi avoit louée pour une piéce de huit.

Il ſe met en route pour le Caire.

Le lendemain, ils continuerent leur route pour le Caire, mais ils n'avoient encore fait que quatre milles quand le vent commença à fraîchir; le Turc fut ſaiſi de conſternation, & inſiſta pour retourner à Bichier, malgré les remontrances du Bey ou Patron, qui l'aſſuroit qu'il n'y avoit aucun danger. Les Turcs & les Arabes en général craignent la navigation de l'embouchure

l'embouchure du Nil, qu'ils appellent Bogasi, & même il est passé en proverbe que qui ne craint pas Bogasi, n'a pas de crainte de Dieu.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

En conséquence de cette crainte si malfondée, ils résolurent de faire le voyage partie par terre, & partie par eau : le Capigi força le Patron de lui rendre l'argent qu'il avoit reçu, & il en loua un autre pour les conduire jusqu'au village d'Ethco. Dans la traversée qui est d'environ quinze milles depuis Bichier, la barque fut bien près de périr, & elle perdit son mât à l'entrée de la baye de Media, formée par une espece de golphe qui entre vingt milles dans les terres. Ceux qui voyagent par terre traversent cette baye dans une petite barque, & les Turcs leur font payer un droit par tête, mais Gémelli fut exempté de cette exaction par l'autorité du Capigi.

Il arrive à Rosette.

D'Ethco, ils firent quinze milles sur des ânes, par un terrein rempli de sables, qui ne produit que des palmiers; mais les habitants les employent à un grand nombre d'usages. Ils font des paniers avec les feuilles, des cages & des treillis avec les bran-

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

ches : le bois leur fournit des poutres pour leurs maiſons, & le fruit leur ſert de nourriture. Quand nos Voyageurs arriverent à Roſette, le Capigi conduiſit Gémelli en grand cérémonial à la maiſon du Vice-conſul François, & le lendemain il vint avec un interpréte demander le payement des grands ſervices qu'il lui avoit rendus en route. Le Docteur trouva la demande exhorbitante, & fit quelque difficulté de l'accorder, mais le Turc jura par Alla en careſſant ſa barbe, qu'il ne diminueroit rien de ce qui lui étoit dû, & Gemelli fut obligé d'y conſentir. Le Vice-conſul lui dit auſſi que l'uſage de ces ſortes de gens étoit de piller les Francs ſous les plus légers prétextes, & que les Chrétiens opprimés n'avoient aucun moyen de ſe faire rendre juſtice.

Deſcription de Roſette.

Roſette, que les Turcs appellent Rachet, étoit anciennement le ſéjour favori de Cléopatre : elle eſt ſituée ſur la plus belle branche du Nil, qui eſt auſſi la plus commode pour le tranſport des marchandiſes de la Méditerranée à Aléxandrie. Cette ville eſt à cinq milles de la mer, bien défendue par un fort château bâti à

l'embouchure de la riviere. Cependant elle ressemble plus à un village qu'à une ville, puisqu'elle est entiérement ouverte, sans murs, ni fossés. Elle a environ six milles de circonférence, & près de quatre-vingt mille habitants, cinq fois autant qu'Aléxandrie en contient. Elle est environnée d'assés beaux vergers, & de plantations de Cassiers. Le Bazar est bien éclairé, en bon air, & couvert de vignes qui produisent des raisins délicieux en grande abondance.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Gemelli ayant payé au Vice-consul ce qui lui étoit dû pour son séjour, & ayant fait les provisions nécessaires, s'embarqua avec un valet le lundi 10, pour le grand Caire à bord d'une grande barque à trois mâts, qu'on nomme Measchi. Il y trouva un Cordelier Allemand & plus de cent passagers; mais les personnes de considération étoient dans une espece de cabane séparée, pour une bagatelle qu'ils payoient de plus.

Il s'embarque sur le Nil.

Le vent leur étoit très favorable, & ils voguerent légerement en suivant le rivage, bordé d'un grand nombre de maisons agréables & de

Description de ce fleuve.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

campagnes fertiles, particuliérement dans l'isle que forment les deux bras du Nil, entre Rosette & Damiette, qui est regardée comme le terroir le plus abondant de toute l'Egypte. Ce merveilleux fleuve, nommé en langage Abyssin Abanchi, ou pere des rivieres, vient dit-on de deux lacs dans le royaume de Goyama, assujetti à l'Empereur d'Abyssinie. Il traverse cet empire, ainsi que l'Ethiopie & plusieurs autres pays, parcourt l'Egypte qu'il fertilise & vient se perdre dans la Méditerranée.

Le bras sur lequel ils voyageoient a de largeur environ un quart de mille d'Italie, & il coule si lentement, qu'avec deux voiles ils faisoient sept ou huit milles par heure contre le courant, dans un pays rempli de prairies charmantes, & de villages très peuplés. La nourriture des Turcs consistoit en pain mal cuit, en ail, en oignons, & en lait caillé aigri. Quoique la volaille soit très commune dans ce pays, elle étoit entierement bannie de leurs tables, & un peu de mouton bouilli faisoit leur mets le plus délicieux dans les occasions extraordinaires. Le Capigi

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

vivoit avec cette ſobrieté, mais un Janiſſaire qui l'accompagnoit, ayant remarqué une bouteille de vin qui appartenoit au Docteur, lui en demanda ſi fréquemment, qu'elle fût bien-tôt réduite à une très petite quantité. L'alteré Muſulman l'auroit épuiſée, ſi Gemelli n'eût ordonné à ſon valet de la remplir d'eau, ce qui affoiblit tellement ce qui y reſtoit de vin, que le Turc n'en voulut plus boire, & la rejetta avec des marques de dégoût.

Nourriture des Turcs.

Après qu'ils eurent fait ſoixante milles, le vent leur manqua: neuf des hommes deſcendirent à terre, & hâlerent la barque. Ils paſſerent ainſi Scilmo, fameux pour les bleds qu'on y embarque, Albici, Nahari, & pluſieurs autres petits villages & diverſes Iſles formées par la riviere. On y laboure la terre avec des bœufs & des buffles, dont les Arabes mangent la chair, quoique le mouton ſoit leur nourriture la plus agréable, auſſi ceux de ce pays ſont remarquables pour la groſſeur, pour être très gras, & pour la beauté de leur queue, qui peſe ſouvent pluſieurs livres. Au lieu de pain les Mahomé-

GEMEELI. Chap. II. An. 1693.

tans mangent quelquefois une eſpece de grain, qui a le goût des châtaignes, & qu'ils mêlent avec de la veſſe deſſéchée. A droite de la riviere, Gemelli remarqua beaucoup d'arbres ſemblables aux mûriers blancs, qui produiſent un fruit à peu près comme les neffles, & dont le goût eſt très doux : on le nomme giummi ou figues de Pharaon. Pour le rendre meilleur, les Arabes le battent avant qu'il ſoit mûr, ce qui en fait ſortir un jus, qui le rendroit mal ſain, s'il y demeuroit.

Gemelli arrive à Bulac.

Ils s'arrêterent au village de Terrana, où le Patron voulut célébrer la grande fête, que les Turcs appellent Agiram-Bairam. Pendant qu'ils y étoient occupés, Gemelli ſe promena dans la place, & remarqua un grand monceau de la terre nommée natron, tirée d'une montagne voiſine, pour être tranſportée en différentes parties de la Chrétienté, où l'on s'en ſert à enlever les tâches, & à blanchir les draps. Le mercredi 12 ils continuerent leur voyage, virent continuellement des villages à droite & à gauche, paſſerent devant une grande ville, nommée Ménouf, éloi-

gnée de six milles de la riviere, & le soir ils arriverent à Bulac, qui est l'endroit où s'arrêtent toutes les barques qui viennent de la haute Egypte, d'Aléxandrie ou de Rosette. Gemelli. Chap. II. An. 1693.

Débordement du Nil. Le lendemain, Gemelli étant descendu à terre vit tout le pays couvert par les eaux de la riviere, ce qui ressembloit à une mer. Le 17 d'Août le fleuve étant monté à sa plus grande hauteur, le Bacha fit annoncer la solemnité par un crieur public, & se mit en marche avec une grande suite, pour la cérémonie de couper la chaussée d'un petit bras du Nil, nommé Xalie, afin que les eaux se pussent répandre sur les terres des environs du nouveau Caire. Cette cérémonie est le sujet d'une grande joie parmi les Arabes, qui tirent un bon ou mauvais présage pour leurs moissons sur l'élevation des eaux au Niloscope, mesure fixée dans une Isle près le vieux Caire. Cette inondation annuelle engraisse tellement le terroir, que les fermiers sont souvent obligés d'y mêler du sable; & s'ils n'étoient pas aussi paresseux, ils pourroient aisément recueillir deux moissons.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693. Il arrive au Caire.

De Bulac, le Docteur & ſon valet, montés ſur des ânes, ſe rendirent au grand Caire, où il logea dans la maiſon des Cordeliers, & trouva que le peuple célébroit la fête du Bairam, qui avoit été faite le jour précédent dans les villages. Un grand nombre de Muſulmans ſe rendoient aux cimétieres avec des lumieres, pour viſiter les tombeaux de leurs amis décédés : ils offroient dans les places publiques des bœufs, des chevreaux coupés, des moutons & des oiſeaux en ſacrifice à leur Prophête : le peuple les mangeoit enſuite, & la multitude s'amuſoit à regarder huit enfants qui tournoient dans une roue.

Des Coptes.

Gemelli ayant dîné avec les religieux, partit pour le vieux Caire, accompagné d'un de ces Moines, & logea également dans leur maiſon. Le même jour il viſita l'Egliſe Grécque, bâtie au dedans du fort, où il vit le bras de Saint George. Le château eſt une obſcure priſon, & l'Egliſe un médiocre édifice, qu'on dit qui a appartenu aux Coptes, ou anciens habitants du pays. Les reſtes miſérables de cette nation ſont éta-

blis dans un diſtrict particulier près du vieux Caire, où ils ont cinq Egliſes & un Patriarche. Ils y menent une vie très auſtére & très malheureuſe, ne vivant que de pain & d'eau, d'herbages & de légumes.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Le vieux Caire ſitué ſur la rive droite du bras du Nil, eſt preſque entierement dépeuplé, & les ruines, qui en ſont très étendues, ne préſentent qu'un triſte aſpect. Les greniers de Joſeph, qui ont environ un mille de tour, ſont renfermés par une muraille, & partagés en quatorze grandes places, qui ſervent de magaſins à bled. Elles ſont toutes découvertes, parce qu'il ne pleut jamais, ou au moins très rarement en Egypte. On y montre l'endroit où fut trouvé Moïſe dans une corbeille flotante ſur les eaux du Nil, près le palais des Rois, où il y a préſentement une Moſquée avec des jardins & des maiſons aſſés agréables: l'Iſle où l'on meſure l'accroiſſement du Nil eſt dans le voiſinage. On voit toujours ſur ce fleuve un grand nombre de barques chargées de bled excellent, qu'on apporte du royaume de Seyd, & qui appartient à un Prin-

Deſcription du vieux Caire.

Gemelli. Chap. II. An. 1693.

ce Arabe, tributaire du grand Seigneur. Sur le bord oppofé eft la ville de Ciza, fameufe pour les beaux édifices que les Princes Mamelucs y avoient conftruits. Dans les villages circonvoifins, les Arabes font éclore des œufs avec des fours artificiels, en les retournant fouvent pendant les quatorze jours que dure cette opération.

Maifon de la Sainte Vierge.

Gemelli, fous la conduite de quelques Pères Cordeliers, alla voir la maifon, où l'on dit que la Sainte Vierge demeura fept ans avec l'enfant Jefus, lorfque Saint Jofeph prit la fuite avec elle, pour éviter la cruauté d'Hérode. Elle eft enfermée dans une Eglife des Coptes, qui montrent une chambre dans le mur, où la Sainte Vierge repofoit avec l'enfant; une table de pierre fur laquelle ils mangeoient, avec une groffe piéce de bois & un clou, qu'ils affurent être des reftes de l'Arche de Noë. On dit la Meffe fur l'Autel de l'Eglife, & l'on y fait la lecture de l'Evangile en ancien Egyptien, dont ces Moines n'entendent pas un feul mot: il y a près de cet Autel des fonts en forme de puits, où l'on baptife les

garçons quarante jours après leur naiſſance, & les filles après quatre-vingt jours; on circoncit enſuite les enfants de l'un & de l'autre ſexe.

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Gemelli est insulté par les Turcs.

Gemelli revenant de cette promenade vit les ruines du vieux Caire, qui ſont très étendues, & remarqua particuliérement les aqueducs qui conduiſent l'eau du Nil dans le château du Bacha ſur de grandes arches, l'eſpace de trois milles. Il rencontra en chemin une partie de la ſuite du Bacha, qui venoit de ſouhaiter les bonnes fêtes à quelques-uns des principaux du vieux Caire. Ils étoient précédés par quatre tambours, & par deux dervis avec leurs bonnets en pain de ſucre; mais ce qui méritoit le plus d'attention, étoit un Santon, eſpece de Moine demi-nud, avec un bonnet tout déchiré, & un habillement en lambeaux, entouré d'une ſi grande multitude de gens, qui venoient lui marquer leur vénération, que le Docteur ne pût paſſer. Cette populace paroiſſoit tranſportée d'un tel entouſiaſme pour ſon prétendu Saint, qu'un des Pères qui accompagnoient Gemelli fut inſulté, moqué, & même battu, & que le

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

Docteur lui-même fut en danger, & ne dût son salut qu'à un Chrétien Maronite, qui empêcha un Arabe de le frapper avec un long bâton.

Réjouissances du Baïram.

Pendant cette fête des Turcs, on voit un grand nombre de chefs Arabes se promener dans les rues sur des chevaux joliment caparaçonnés: mais ils sont obligés de mettre pied à terre quand ils rencontrent quelque Officier de justice. Les Janissaires font l'exercice en plusieurs endroits, par forme de parade, & un grand nombre de vagabonds, avec des bouteilles d'eau rose, en jettent sur les passants, pour en avoir quelques petites piéces d'argent. Ce qui surprit particuliérement notre Auteur, fut la vue de huit femmes masquées, qui passerent en faisant des cris horribles, comme si elles eussent été possédées; mais cette cérémonie n'étoit autre chose qu'une invitation à des nôces.

Description du Caire.

Le Caire, autrement nommé Memphis, situé près les bords du Nil, étoit autrefois une ville très florissante, qui avoit ses Califes & ses Sultans: mais elle a beaucoup décliné de son ancienne splendeur depuis plus

de deux siécles, qu'elle est sous la domination des Turcs, qui y envoient un Bacha pour Gouverneur, avec toute l'autorité d'un Viceroi. Outre l'oppression sous laquelle gémit cette ville avec des Gouverneurs aussi despotiques, elle a souffert des pertes immenses par la peste, qui a enlevé une grande multitude d'habitants: cependant les Missionnaires & les Marchands Européens soutinrent à Gemelli qu'elle en contenoit encore cinq millions. Notre Auteur regarda toujours ce compte comme très exagéré, particuliérement après qu'il eût fait en deux heures & demie le tour de toute la ville, accompagné d'un Janissaire, & monté sur un âne, d'où il jugea que ce circuit peut être d'environ dix mille, d'autant que les ânes d'Egypte vont un très grand pas. Il est vrai qu'il y a beaucoup de rues, que les maisons sont très peuplées, & que Bulach, le vieux Caire & les fauxbourgs n'étoient point compris dans cette enceinte. Les maisons sont bâties sans aucun goût, avec des murs de terre, & de briques mal cuites: mais la ville peut être regardée comme un magasin des plus pré-

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

cieuſes marchandiſes, qui y ſont apportées par les Perſans. On les trouve principalement près le canal d'Ali, & il y a auſſi une telle quantité de proviſions de toute eſpece, qu'un homme peut y acheter pour ſix ſols tout ce qui lui eſt néceſſaire pour un repas. Lorſqu'un Muſulman de quelque conſidération meurt, on tue des vaches, des moutons & des brebis pour en diſtribuer la chair aux pauvres: les Turcs font auſſi la charité aux oiſeaux du Ciel; on voit tous les jours du bled qu'on met ſur une tour pour nourrir ces animaux, & cette proviſion leur eſt laiſſée par le teſtament de quelque dévot Muſulman.

Château du Caire.

Gemelli étant invité par M. Maillet, Conſul de France, de demeurer dans ſa maiſon, accepta cette offre gracieuſe. Le ſamedi 16, accompagné de deux Pères François, d'un Interpréte Juif & d'un Janiſſaire, il alla voir le château, qui paroît comme une petite ville de trois ou quatre milles de circonférence : mais les tours tomboient en ruine, les murs étoient détruits en pluſieurs endroits, & les fortifications ſi peu propres à ſe défendre contre les méthodes mo-

dernes d'attaques, qu'il feroit bientôt réduit par un fiége régulier. Il entra dans la falle du Divan, qui a au fommet une grande coupole; vit tout ce qui méritoit fon attention, excepté la tour où l'on conferve le tréfor, & l'appartement du jeune Aga des Janiffaires, où il n'eft pas permis d'entrer. En payant un fequin, il obtint du Bacha la permiffion de voir le puits de Jofeph, qui eft d'une profondeur étonnante, & tout taillé dans le roc. L'eau eft d'abord élevée du fond par une roue que font tourner des bœufs, & qui la conduit dans une cîterne faite pour la recevoir, environ à cent quarante pieds au-deffous de la furface de la terre. De cette cîterne elle eft conduite par une pareille machine à l'embouchure du puits, dans des vafes de terre. Pour y defcendre on a taillé dans le roc de larges dégrés, avec un mur de fix pouces d'épaiffeur du côté du puits.

En revenant ils rencontrerent une bierre couverte d'un drap mortuaire verd, foutenu aux quatre coins par des Prêtres Mahométans, qui portoient des bannieres de la même cou-

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

leur : ce drap étoit destiné pour le tombeau d'un de leurs Santons, ou saints personnages, & on le portoit en procession pour exciter la charité du peuple.

Palais d'Ibrahim.

Ils allerent ensuite voir le palais d'Ibrahim Beg, qui commandoit alors en Candie, mais ils ne purent entrer dans tous les appartements. Ils furent très bien reçus par son Intendant qui les régala de caffé, de sorbet & de tabac dans une gallerie, où il y avoit un sofa couvert de nates, & de très beaux tapis. Il y souffloit un air très agréable dans un pays chaud, & la vue s'étendoit sur un jardin planté de vignes, de cyprés, de palmiers & d'orangers. Les chambres étoient spacieuses, peintes & dorées à la maniere du pays, & ils virent un grand nombre de daims & de chévres sauvages qui paissoient dans une cour très étendue.

Palais de l'Amiral.

De ce palais ils passerent à celui de l'Amiral, qui est aussi Surintendant de la Caravane de la Meque, composée d'environ soixante mille pélerins. Cette place rapporte cent mille écus, d'autant que le Grand Seigneur lui accorde mille sequins

par jour, tant que dure le voyage. Son palais leur parut plus magnifique que celui d'Ibrahim ; mais comme l'Amiral étoit absent, ils ne purent entrer dans les appartements.

Entrée de l'Aga Hamet.

Le lendemain Gemelli alla quatre lieues à l'Orient du Caire, pour y voir un obélisque placé en un endroit qu'on appelle le jardin du Baume. Il y a une fontaine, auprès de laquelle on dit que la Sainte Vierge se reposa, lorsqu'elle vint en Egypte avec l'enfant Jesus, sous le couvert d'un grand arbre qu'on a long-temps respecté par dévotion. Cet obélisque qui est du petit nombre des monuments restants de l'ancienne Hiérapolis, paroît avoir cinquante-huit pieds de haut, & les côtés en sont couverts de hiéroglyphes. En revenant de cette promenade, ils virent l'entrée de l'Aga Hamet, qui apportoit au Bacha, de la part du Grand Seigneur, un présent de bottes, de selles, & d'espece de culottes, ce qui est ordinairement pour marquer que ce Bacha sera bien-tôt rappellé de son Gouvernement. Cet envoyé fut d'abord reçu dans un jardin hors de la ville par le Chiaga ou Lieute-

GEMELLI. nant du Bacha, qui lui fournit tout
Chap. II. ce qui étoit néceſſaire pour ſon en-
An. 1693. trée publique. Il étoit précédé de
tambours, de trompettes, & de deux
cents ſoldats bien montés, ſuivis de
deux hommes, dont uñ portoit le
ciméterre, & l'autre un baſſin cou-
vert d'un voile de ſoie, où étoient
les culottes & les bottines. Après
eux marchoient cent Janiſſaires à
pied, habillés de verd & de rouge,
avec de grands bonnets fort larges,
qui leur tomboient ſur le dos, &
qui étoient arrêtés ſur le front par
des plaques d'argent, très bien tra-
vaillées. L'Aga qui les ſuivoit accom-
pagné du Chiaga, portoit la lettre
de l'Empereur ſur ſa poitrine, & la
marche étoit terminée par deux trou-
pes de Cavalerie, dont les Officiers
avoient des maſſes garnies d'argent,
qu'ils portoient ſur l'épaule. Cette
cavalcade ſe rendit au château, où
le Bacha l'attendoit pour y recevoir
l'Aga.

Des Bazars. Le mardi 18, le Docteur monta
ſur un âne pour aller aux Bazars,
où ils trouva de riches boutiques. Il
y rencontra un homme d'environ
quarante ans, entiérement nud, avec

ne longue barbe, & entouré d'une
oule de peuple, qui le révéroit comme
n ſaint. Il étoit auſſi ſuivi d'un grand
ombre de femmes, qui avoient le
nalheur d'être ſtériles, & qui bai-
oient dévotement ce que le ſaint
uroit dû cacher.

Des Pyramides.

Le lendemain Gemelli ſe joignit à
ne compagnie de François, qui
voient fait la partie d'aller voir les
'yramides, & ils partirent pour Bou-
ıc, montés ſur douze bons ânes. Ils
prirent un batteau, parce que tou-
e la campagne étoit couverte des
aux du Nil, & avant midi ils arri-
erent à ces énormes maſſes de pier-
e, qui ſont à douze milles du Caire.
.e Docteur & quelques autres mon-
erent au ſommet de la premiere par
es dégrés, qui vers la baze ſont de
uatre pieds de haut & de trois de
arge, mais ils ſont plus aiſés vers le
ommet, d'où l'on découvre une
aſte étendue de pays, ou plutôt un
léſert de ſable. Après être deſcen-
lus avec aſſés de difficulté, ils alle-
ent à une autre qu'on appelle le tom-
eau de Pharaon, où l'on entre par
ın trou à moitié rempli de ſable.
Cette grande pyramide entourée de

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

deux cents huit dégrés de pierres étoit, dit-on, couverte anciennement de marbre. Elle a cinq cent vingt pieds de haut: chaque côté de largeur six cents quatre-ving deux pieds, & le sommet composé de douze grandes pierres plattes e un quarré, dont chaque côté a seiz pieds huit pouces. Il faut avoir l bras bien fort, pour qu'en tirant un fléche de ce sommet, elle tomb hors de la base. Quand ils furent en trés ils monterent seize dégrés, trou verent un chemin pavé qui descen doit en pente douce, dont la hauteu étoit de trois pieds, la largeur à pe près de même, & la longueur d soixante & seize pieds. A l'extrêmit de ce passage ils virent un espac d'environ dix pieds de large, d'o ils passerent par un chemin de mêm longueur, & qui monte en pent douce. Il se partage ensuite en deux dont un qui est uni a douze pas d largeur, & se termine à une cham bre; l'autre, large de six pieds qua tre pouces va en montant l'espace d cent soixante & deux pieds, jusqu'à une gallerie, qui conduit dans un piéce de trente-deux pieds de long

eize de large & dix - neuf de haut, vec un plafond de neuf grandes ierres. Dans cette chambre, qui eſt peu près au tiers de la hauteur de ı Pyramide, ils virent un tombeau uide de marbre blanc, rouge & oir, d'environ ſept pieds de long, rois pieds de large, & de plus de rois pieds de haut; c'eſt où l'on dit ue le corps de Pharaon fût ou de-oit être dépoſé.

Entre ces deux chemins eſt une ſpece de puits, où ſe fit deſcendre n homme, qui trouva à ſoixante c dix-ſept pieds de profondeur une uverture quarrée, laquelle le con-uiſit à une petite caverne, taillée ans la pierre tendre, à l'Oueſt de ı Pyramide. Cette caverne ſert d'en-rée à un paſſage oblique d'environ leux pieds de large, & de deux pieds c demi de haut, par où l'on deſcend cent vingt - trois pieds de profon-leur, juſqu'à un endroit où le paſ-age eſt bouché de ſable & de dé-ombres. On prétend que c'eſt l'en-rée d'un ſouterrain, qui conduit à a tête d'une ſtatue coloſſale qui étoit lans le voiſinage de cette pyramide, c dont on voit encore une partie

Gemelli. Chap II. An. 1693.

depuis les épaules jusqu'au somm
de la tête. La hauteur de la tête &
du col est de vingt-six pieds, & il
en a environ quinze depuis l'oreil
jusqu'au menton. La troisiéme pyra
mide n'a pas les mêmes proportion
que les deux autres, elle est fondé
sur le roc, & construite en entie
de pierres blanches : la largeur de
côtés est égale à l'élevation perpen
diculaire, & il n'y a pas plus d
deux cents pas de distance entre ce
deux pyramides.

Pyramides des Momies.

Le soir toute la compagnie se ren
dit aux pyramides des Momies, qu
sont environ à trois milles au Nor
des autres, & à la même distance d
Caire : ils passerent la nuit sous de
tentes qu'on y avoit apportées.

Il entrerent dans la premiere de
onze pyramides, qui est fort grande
par une ouverture du côté septen
trional, environ au quart de la hau
teur, mais non au milieu du côté o
baze horisontale : ils descendiren
par un chemin de trois pieds & dem
de large, de quatre pieds de haut
& de deux cents soixante & sep
pieds de long, qui les conduisit dan
une piéce voûtée d'environ vingt

ept pieds de long, & onze de large, l'où, par une communication de neuf pieds, ils pafferent dans une aure falle fort haute, où l'on trouve ne fenêtre quarrée du côté du Couhant, à plus de vingt-quatre pieds u plancher: de cette chambre on a par un paffage affés large & hoizontal, d'environ fix pieds de haut, x de treize pieds de long dans une utre piéce auffi voûtée, où le roc olide fert de plancher. Des onze pyamides, il y en a deux autres auffi randes que celle dont nous venons e donner la defcription; mais elles ont inacceffibles, parce qu'il n'y a as de dégrés extérieurs, par lefquels n puiffe monter. Les huit autres font lus petites, & d'un travail différent: uelques-unes font conftruites de ierres d'une fi prodigieufe granleur, qu'on a peine à concevoir ue des hommes aient pu les tirer les cariéres, & les conduire au lieu ù elles font placées.

Embaumements des anciens.

De quelques moyens dont on fe oit fervi, on convient généralement que ces énormes édifices, font des nonuments de l'orgueil des Rois, leftinés à dépofer les corps des Mo-

GEMELLI. Chap. II. An. 1693.

narques Egyptiens. Peut-être les ont-ils fait élever dans la prévention où ils étoient, que les ames ne quittoient point leur demeure, tant que les corps ne souffroient pas la corruption, croyance qui a aussi introduit chez ces peuples l'art & l'usage d'embaumer les morts. Cette opération se faisoit sur les personnes de distinction, en leur ouvrant le ventre avec une pierre aigue, nétoyant les entrailles avec du vin, ou des liqueurs spiritueuses, remplissant les intestins & les cavités de myrrhe, de casse, & d'autres poudres aromatiques. Ils mettoient le cadavre ainsi préparé dans le nitre pendant soixante & dix jours, après lesquels ils le lavoient de nouveau, & l'envéloppoient de bandes de toile, imbibées d'une espece de gomme qui résistoit à la putréfation. Ils plaçoient les corps ainsi embaumés dans des coffres de bois de mûrier noir, taillés grossiérement sur la hauteur, & la figure de la personne : on en trouve encore dans les caves où ils étoient déposés.

Outre les pyramides dont nous avons parlé, il y en a environ trente autres, dispersées dans le désert. Ge-

mell[i]

nelli & ſes compagnons ne voulu- GEMELLI. Chap. II. An. 1693.
ent pas en faire le voyage ; mais ils
éſolurent de voir les ſépulchres des
Iomies, que les avares Arabes ca-
hent ſoigneuſement, & ne décou-
rent aux Européens que pour des
ommes exhorbitantes.

Nos voyageurs ayant payé vingt Puits des Momies.
iéces de huit à ces barbares, ils
es conduiſirent à la bouche d'un
uits de quarante-deux pieds de pro-
ondeur. Ils y deſcendirent en met-
nt les pieds dans des trous de cha-
ue côté, creuſés dans le roc pour
et uſage : quand ils furent au fond
 ſe trouverent dans une piéce de
ngt pieds en quarré, où il y avoit
itour les tombeaux des perſonnes
ſtinguées, & les corps des valets
u eſclaves étoient épars ſur le plan-
ier. Ils y virent deux Momies or-
naires dans de fortes caiſſes de mû-
er, avec quelques petites figures
 craye, & une tête embaumée
ie le Docteur emporta. Les corps
nt quelquefois dans ces caiſſes, &
ielquefois dans des tombeaux de
erre, taillés ſuivant leur grandeur
 leur groſſeur : il y a ordinaire-
ent ſous leur langue une piéce

Gemelli. Chap. II.

An. 1693.

d'or, qui peut valoir deux pistoles; ce qui fait que les Arabes défigurent les Momies pour les avoir. On trouve souvent de petites Idoles à la tête, & des figures d'oiseaux aux pieds, avec des hieroglyphes sur les murailles, ce qui servoit peut-être d'épitaphes aux défunts.

Le Labyrinthe.

Après avoir examiné ces souterreins funébres, Gemelli & ses compagnons allerent voir le labyrinthe où l'on enterroit anciennement les oiseaux. Ils y descendirent par un étroit passage, qui les conduisit dans une piéce d'où ils entrerent en rampant par un trou, dans plusieurs allées ou espaces assés grands, pour qu'un homme y pût être debout. De chaque côté ils virent les urnes où l'on déposoit les corps des oiseaux, mais on n'y trouve à présent que de la poussiere. Ces espaces, qui sont pratiqués dans un terrein de pierre rempli de nitre, occupent plusieurs milles sous terre comme une ville & c'est ce qu'on nomme le labyrinthe.

Exercice des Cavaliers Turcs.

Le soir ils revinrent au Caire, & virent en chemin les soldats Turc qui faisoient l'exercice, au nombr

le quatre mille Cavaliers, qui couoient deux à deux à toutes brides, ettant leurs lances avec la plus grane adresse. Ali, qui étoit alors Baha, leur voyoit faire cet exercice ous les mercredis & les samedis, ur le balcon d'une personne de disinction, accompagné de plusieurs Beys & Princes, avec leurs esclaves & leurs suites, assés bien habillés. Il y avoit au Caire dix-huit Beys, dont es revenus montoient à cinq cents nille écus chacun, qu'ils dépensoient n chevaux & en livrées pour souenir la magnificence de l'Empire Ottoman.



CHAPITRE III.

GEMELLI continue son voyage à Jérusalem.

Gemelli part pour Jérusalem.

MALGRÉ les sollicitations du Consul de France, qui invita Gemelli à rester avec lui la fête de S. Louis, il prit congé de ce généreux hôte, & le vendredi 21 il partit pour Boulac. Il rencontra le convoi d'un Turc de considération, avec un grand turban sur la bierre, précédé de quelques Prêtres chantants, & suivi de quelques pleureuses montées sur des ânes. Gemelli s'embarqua sur le Nil pour Damiette, & en suivant la branche du fleuve, moins profonde que celle qui conduit à Rosette, il arriva le samedi matin par un pays très peu habité à la ville de Damiette, après avoir fait cent huit milles. Il alla loger chez un Maronite, Procureur de la maison religieuse qu'ils ont au Caire, auquel il fut recommandé par le Père Président, parce qu'il n'y avoit à Rosette ni Couvent, ni Comptoir, ni Consul François.

Description de Damiette.

Damiette, ſituée ſur les bords du Nil, à trente dégrés de latitude, eſt une ville petite & mal peuplée, parce que l'air y eſt très mal ſain. Elle a d'étendue environ un mille en tout ſens, & l'on y fait un grand commerce, à cauſe de la commodité du port. A une petite diſtance du côté de l'Eſt, ſur le ſommet du Mont Caſſius, eſt le tombeau de Pompée, qui a été reparé & orné par l'Empereur Adrien.

Exaction des Turcs.

Gemelli ayant appris qu'il y avoit à l'embouchure de la riviere un bâtiment chargé pour Jaffa, réſolut d'en profiter; fit promptement les proviſions néceſſaires pour le voyage, & ſe munit particuliérement de mulet ſec, qui eſt un poiſſon très bon, & à bon marché. Lorſqu'il paſſoit devant la douane, le Janiſſaire lui demanda un ſequin pour la permiſſion de s'embarquer; mais le Docteur ayant inſiſté ſur le privilége des François, il en fut quitte pour un quart d'écu, encore ne l'auroit-il pas payé ſi le Juif, qui ſervoit d'interpréte, n'eût refuſé de parler en ſa faveur, par la crainte de la baſtonade. Le bâtiment étoit à quatre milles plus bas,

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

& cet homme refuſa abſolument d'y accompagner Gemelli : il fut donc obligé de ſe mettre avec des bateliers, dont il ne pouvoit entendre le langage, & fut encore arrêté par un More de Hisba, qui le força de payer deux écus de Hollande avant de le laiſſer paſſer, malgré toutes ſes remontrances, & la ménace qu'il fit à ce More d'en écrire au Conſul, pour qu'il portât au Bacha ſes plaintes de cette exaction. Le fourbe Ethiopien perſiſta toujours dans ſa demande ; lui dit qu'il commençât par payer & qu'il écriroit enſuite tout ce qu'il voudroit, ce qui obligea Gemelli de lui donner ce qu'il exigeoit. Il ſemble que ce ſoit une partie de la religion de ces barbares de piller les étrangers ; car les mariniers exigerent plus que ce qu'ils ont coutume de prendre pour le paſſage, & le Raïz ou Patron du bâtiment, voyant que le Docteur marquoit une grande joie d'y arriver, ne voulut pas ſouffrir qu'il entrât dans ſa barque, avant d'être convenu qu'il payeroit le double du prix ordinaire. Tout homme qui voyage dans ce pays doit mettre la patience au nombre des

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

rincipales provisions qui lui sont né-
essaires.

Ils mirent à la voile avec un vent avorable le soir du Dimanche 23, otoyerent un terrein sabloneux & ésert, & après un cours de cent nilles ils arriverent au port de Jaffa a nuit du lundi. Gemelli paya un se- quin & demi pour lui & pour son alet au Raïz, & alla loger chez un nterpréte Juif, où descendent tous es Chrétiens qui vont à la Terre Sainte. Jaffa ou Joppé est le port de a Palestine, situé à 32 dégrés de lati- ude, & les gens du pays disent que cette ville a été bâtie avant le déluge par Japhet fils de Noë. C'est le port où l'on débarqua les matériaux pour e Temple de Salomon: l'endroit où les anciens ont supposé qu'Andromè- de fut exposée au monstre marin, & le lieu où Saint Pierre ressuscita Ta- bithe. Pendant le séjour que Gemelli fit à Jaffa, pour y attendre la cara- vane de Rama, il s'éleva un violent orage, qui détruisit presque tous les vaisseaux dans le port; la barque dans laquelle il étoit venu fut du nombre, mais tous les hommes se sauverent à la nage.

Il arrive à Jaffa.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Il arrive à Rama.

Le mercredi 26, il monta ſur un âne, ſe mit en marche avec une petite caravane de trente chameaux, fit environ dix milles dans un pays uni, en partie labouré, & en partie planté d'oliviers. A la pointe du jour il arriva à Rama, où il fut reçu par le ſupérieur des Cordeliers de Jéruſalem, qui fit part de ſon arrivée au Père Gardien, pour qu'il lui accordât la permiſſion de ſe rendre dans cette ville.

Rama remarquable par la ſépulture de Rachel, & par le maſſacre des Innocents, eſt une petite ville ouverte, habitée par des Arabes, des Juifs & des Chrétiens. La campagne des environs produit en abondance du bled, de la vigne, des figues & des melons. A trois milles de diſtance eſt un endroit nommé Leda, où Saint George eût la tête tranchée, c'eſt préſentement une Egliſe deſſervie par les Grecs. Dans le voiſinage eſt une moſquée, autrefois Egliſe Chrétienne, bâtie par ſainte Héléne, & ſous le maître Autel, elle fit enterrer les corps de quarante Martyrs qu'elle avoit fait apporter d'Arménie. On y voit auſſi la maiſon

de Nicodême, qui descendit Jesus-Christ de la Croix.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Voyage de Rama à Jérusalem.

Le vendredi 28, la permission du Père Gardien de Jérusalem étant arrivée, Gemelli paya quatorze ducats à titre de caffare ou de tribut au douannier, qui lui fournit des chevaux : le lendemain il partit de Rama, accompagné de quelques Pères, & du Cadi, ou Juge qui retournoit à Jérusalem. Ils firent douze milles dans la plaine, & quatorze sur les montagnes à l'ombre des Oliviers ; passerent par le village du bon larron, virent celui de Jérémie, & à peu de distance on leur fit remarquer le lieu où nacquit saint Jean-Baptiste. Ils passerent un pont, entrerent dans une vallée, fameuse par le combat de David & de Goliath, & virent sur une colline voisine le château d'Emaüs, où les deux disciples reconnurent Notre-Seigneur après sa résurrection.

Il arrive dans cette ville.

Quand ils arriverent à Jérusalem, les Pères avertirent Gemelli d'entrer par la porte de Damas, afin que les Turcs le vissent, & reçussent le tribut ; mais n'ayant trouvé personne à cette porte, il se rendit directe-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

ment au Monastere de Saint Sauveur. Le Gardien craignant quelque avanie, l'engagea à retourner, & à faire savoir son arrivée aux Turcs, qui enrégistrerent aussi-tôt son nom. Il fut ensuite reçu très gracieusement au Monastere, qui est petit, mais assés bien bâti: le Service y est célébré par cinquante dévots religieux.

Description de Jerusalem.

Quelque étendue, & quelque magnificence que Jérusalem ait eue autrefois, cette ville est à présent renfermée dans une circonférence de trois milles, & le nombre des habitants ne monte pas à vingt milles. Elle est située entre le mont de Calvaire & celui des Olives, a six portes, & est environnée de simples murs, & de tourelles, sans bastions, sans canons, & même sans fossés pour les défendre, excepté du côté de l'Ouest, où il y en a un de fort peu de profondeur. Assés près est un château bâti par les Pisans, sur les ruines de la tour de David; il commande aux murs, & l'on y entretient une petite garnison, avec quelques piéces de canon démontées.

Description des lieux saints.

Les habitants n'ont d'autre eau que celle qu'ils amassent dans des ci-

erries, excepté celle de la ſource nommée *fons ſignatus*, qui eſt toute employée pour le palais du Cadi, en ſorte qu'à Jéruſalem l'eau eſt auſſi chére que le pain, & même celle qu'on y boit eſt purgative. La ville & le pays des environs eſt gouverné par un Sangiac, ſubordonné au Bacha de Damas. Gemelli alla viſiter les ſaints lieux, accompagné d'un Pére chargé de cet emploi. Il monta ſur le Calvaire par un nombre de degrés ; entra dans une petite Egliſe, bâtie, diſent les Grecs, à la place où Abraham voulut ſacrifier ſon fils Iſaac, & ſur la même hauteur vit un endroit voûté & obſcur, qu'on appelle la priſon de ſaint Pierre. Dans une autre Egliſe Grecque, on lui fit voir le lieu où nacquirent ſaint Jean Evangeliſte, & ſaint Jacques ; & derriere on lui montra les appartements où demeuroient les Chevaliers du ſaint ſépulchre. Ils paſſerent enſuite ſous une arcade qu'on appelle la porte de fer, par laquelle ſaint Pierre fut conduit par l'Ange qui le délivra de priſon.

Plus loin ils trouverent l'Egliſe de ſaint Marc, où l'on dit que les Apô-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

tres ont baptifé dans des fonts de pierre qu'on y voit encore; c'eft à préfent une petite Eglife qui appartient aux Syriens. La maifon de faint Thomas eft actuellement une mofquée, & celles de Cléophas, de Jacques & de Salomé, font inacceffibles, parce qu'elles font habitées par des femmes Turques. De-là ils pafferent à l'Eglife de Saint Jacques, où il y a un bon Monaftere habité par cinquante religieux Arméniens. Cette Eglife a été bâtie par les Efpagnols en l'honneur de faint Jacques, dans le lieu où il fut décapité: on fait voir l'endroit où il fouffrit le martyre fous une petite arcade dans la troifiéme Chapelle à gauche de la porte; & dans la premiere on révére le corps de faint Macaire, Evêque de Jérufalem. Dans une ifle à gauche on voit trois pierres marquetées, & l'on dit que Moïfe brifa les tables de la Loi fur la plus grande: la feconde a été tirée du Jourdain, près de l'endroit où Jefus-Chrift fut baptifé par faint Jean; & la troifiéme a été apportée du mont Thabor, où il fut transfiguré. Tous les pélérins qui vont vifiter les faints lieux, font logés com-

modément par ces Pères Grecs, & ils leur fournissent des écuries pour leurs chevaux. Hors de la ville, près la porte de la montagne de Sion est le cimétiere de tous les Catholiques, & dans le même canton on montre les restes d'un ancien mur de la maison où mourut la sainte Vierge.

Eglise des Saints Apôtres.

En payant un sequin, le Docteur eût la permission d'entrer dans l'Eglise des Saints Apôtres, qui est présentement une mosquée de Mahométans. Elle consiste en une grande nef seulement, suivant l'usage du pays, soutenue par deux pilliers, & du côté de l'Ouest est la tour ou minaret d'où le Santon appelle les Turcs à la priére. En descendant quelques dégrés, on entre dans une Eglise souterraine, où l'on dit que Jesus-Christ fit la Pâque avec ses disciples; où il leur apparut après sa résurrection; où le Saint Esprit descendit en langues de feu sur les Apôtres; où Saint Mathias fut élu à la place de Judas; où saint Etienne fut fait Diacre; où les Apôtres se cachetent pendant la persécution d'Agrippa; enfin où ils tinrent le Concile, dans lequel il fut décidé que la Circoncision n'é-

GEMELLI. Chap. I.I An. 1693.

toit pas néceſſaire. On y conſerve le pilier où Jeſus-Chriſt fut attaché dans la flagellation, & l'on y voit le ſépulchre de David, qui a ſeize palmes de long, ainſi que l'endroit où fut enterré le Roi Manaſſès. L'Egliſe a été bâtie par ſainte Héléne, & réparée depuis par Sanche, Reine de Naples & de Sicile.

Suite des ſaints lieux.

Sur le Mont Sion, remarquable par les ruines du palais de David, qu'on y voit encore, eſt une autre petite Egliſe très jolie, deſſervie par les Arméniens, ſur le terrein où étoit autrefois la maiſon du grand Prêtre Caïphe, ſous le porche de laquelle ſe chauffoit ſaint Pierre quand il renia le Seigneur. On leur montra dans le mur de cette Egliſe l'endroit où le coq chanta, & la voûte ſous laquelle Jeſus-Chriſt fut mis & fouetté la premiere fois. Sur l'Autel eſt attachée la pierre du ſaint ſépulchre, que les Arméniens ont dérobée aux Catholiques pendant la guerre de Candie. C'eſt le lieu où Judas vendit ſon Maître, & où il jetta l'argent avant de s'aller pendre de déſeſpoir. Derriere le jardin du Monaſtere de ſaint Jacques eſt la maiſon d'Anne, où Jeſus-

Christ fut attaché à un olivier, dont on voit encore les branches dans le porche d'une Eglise bâtie près de ce terrein, & qui est en la possession des Arméniens. A la distance de cent pas, hors de la porte sterquilinia, par laquelle Jesus fut conduit chez Anne, on montre une grotte ou cave ruinée, où Pierre pleura amérement son péché. Dans la partie basse de la ville, sous les arches du Temple, est un superbe édifice où étoit autrefois l'Eglise de la Présentation, avec un couvent de filles : présentement il y a une mosquée & une école de jeunes Turques qui y reçoivent l'éducation, & sont élevées par de vieilles femmes, jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'être mariées. Le bazar ou marché, conduit à la porte nommée speciosa, par où passa Jesus-Christ quand il alla au Temple, & disputa avec les Docteurs. La sainte Vierge suivit le même chemin lorsqu'elle présenta l'enfant Jesus à Simeon ; c'est aussi où saint Pierre guérit le paralitique. Près de cette porte commencent les longues & magnifiques arcades qui conduisent au Temple de

GEMELLI. Chap. III. An. 1697.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Salomon; mais aucun Chrétien ne peut en obtenir l'entrée.

Hôpital Sainte Héléne.

Le lundi dernier jour d'août, Gemelli visita l'hôpital sainte Héléne, qui est un grand bâtiment construit pour les Chrétiens qui alloient en pélerinage. Il est composé de plusieurs longues galleries où l'on voit encore les restes des chaudieres qui servoient à préparer la nourriture des pauvres. Les Turcs en font le même usage, & en certains jours ils y distribuent des aumônes, même aux Chrétiens. Près de la porte saint Etienne, on fit voir à Gemelli la piscine de Bethsaïde, qui est un bassin de pierre de cent pas de long, de soixante de large, & de quarante de profondeur. Dans la partie la plus élevée de la même rue, on lui montra la maison du Pharisien, où Marie Magdeleine oignit les pieds du Seigneur, & près du même endroit la maison de Sainte Anne, où nacquit la Vierge Marie. Les Chrétiens y ont bâti une Eglise & une Chapelle; mais elles sont présentement entre les mains des Mahométans.

Sépulture de la sainte Vierge.

Au-delà du torrent de Cédron,

ui paſſe dans la ville, eſt l'Egliſe où
t enterrée la ſainte Vierge. En de-
endant quarante-ſept marches, on
ontra au Docteur deux Autels à
oite, aux endroits où furent inhu-
és ſainte Anne & Saint Joachim,
à gauche le lieu où l'on enterra
int Joſeph. Au fond de l'Egliſe près
puits, eſt l'Autel où les Prêtres
optes officient; à la droite les Ja-
bites célébrent le Service Divin:
gauche les Georgiens diſent la Meſ-
: le grand Autel en dehors appar-
ent aux Arméniens, & il y en a
ux autres peu éloignés, qui ſont
ur l'uſage des Syriens & des Grecs.
u dedans d'une Chapelle très petite
t un Autel à l'endroit où fut enter-
e la ſainte Vierge, & cet endroit
partient aux Pères Catholiques.
droite de l'Egliſe eſt la cave où
tre Sauveur ſua ſang & eau; elle a
é augmentée & ornée par les Chré-
ens, qui y ont donné plus de jour,
ont fait une nouvelle porte, & ont
rmé l'ouverture par laquelle Jeſus-
hriſt vint du jardin de Gethſémani.
n voit encore dans ce jardin huit
iviers, qui viennent de ceux qu'il
avoit dans le temps où le Seigneur

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

y fit sa priére. Ce jardin produit d'excellentes figues, quoique le terroir n'en soit guéres meilleur que s'il étoit de pur roc: il a été donné aux Pères Catholiques par un Anglois, qui l'a acheté des Turcs pour leur en faire présent.

Voye douloureuse.

En revenant à la Ville, Gemelli passa par la voie douloureuse que suivit le Seigneur, en portant sa Croix. Il entra dans la maison de Pilate, & vit l'endroit voûté où Jesus-Christ fut flagellé la seconde fois: au-dessus est le Prétoire, où il reçut la sentence de mort; c'est présentement une écurie. Gemelli monta ensuite au sommet de la maison, d'où il vit en entier le Temple de Salomon, qui a souffert tant de vicissitudes. Il fut d'abord pillé par Sésac, Roi d'Egypte, & rétabli par Josias: ensuite il fut détruit par Sédécias: on le rebâtit, & il fut encore pillé par Antiochus, fils de Seleucus; rétabli de nouveau, mais non dans son ancienne splendeur; & enfin détruit par Titus, fils de Vespasien. L'Empereur Adrien a fait bâtir depuis un Temple de Jupiter sur les ruines, & depuis ce temps il a éprou-

é tant de changements, qu'il eſt to- GEMELLI.
ılement différent de ſon ancienne Chap. III.
ructure. Tout ce que le Docteur put An. 1693.
emarquer, fut un grand quarré d'en-
iron un mille de tour, avec douze
ortes, environné de pluſieurs peti-
es Chapelles, qui étoient la demeu-
e des Prêtres; il vit auſſi le Palais du
Cadi, où habitoit le Patriarche. On
oit pluſieurs arbres au milieu d'une
lace qui conduit à une cour inté-
ieure de forme ronde, laquelle peut
voir un quart de mille de circonfé-
ence: elle eſt entourée de murs,
vec de très belles portes, & des pil-
ers de marbre. Au milieu de cet eſ-
ace eſt le Temple de forme octo-
one, avec quatre portes, diamétra-
ement oppoſées les unes aux autres:
l eſt bâti en dehors de fortes bri-
ques, & ſe termine par une très belle
coupole, couverte de plomb. Du
côté de l'Orient, joignant au Tem-
ple, eſt une gallerie ouverte, ſou-
enue par de petits piliers, où l'on
conſerve une pierre qu'on y a ap-
portée du mont des Olives, & l'on
prétend que Notre-Seigneur étoit ſur
cette pierre quand il s'éleva dans le
Ciel.

GEMELLI. Chap. III.

An. 1693.

Maisons d'Hérode & de Pilate.

Vis-à-vis la maiſon de Pilate eſt celle où demeuroit Hérode ; quoiqu'elle ait été rebâtie pluſieurs fois, on y voit encore une petite ſalle, où Jeſus-Chriſt fut examiné par ce Prince. Dans une place voiſine eſt une vieille arcade, qui ſoutient le balcon, où Pilate expoſa Jeſus-Chriſt à la vue du peuple, en lui diſant : « Voilà l'homme. » à quelque diſtance de cette arcade eſt l'endroit où il tomba ſous le poids de ſa Croix, & où la Sainte Vierge s'évanouit : on y a bâti une Egliſe qu'on appelle de l'Evanouiſſement. Dans la même rue de douleur eſt la petite maiſon de Lazare, & celle qu'on appelle le palais du mauvais Riche, élevé ſur des arcades, avec un paſſage au deſſous. Cette derniere eſt habitée par le Gouverneur ; le Bacha demeure dans celle de Pilate ; & la maiſon d'Hérode étoit occupée du temps de Gemelli par un Turc, nommé Mouſtapha. On montre près de cet endroit la maiſon de ſainte Véronique, qui, ſuivant une ancienne tradition, jetta un mouchoir pour eſſuyer le viſage du Seigneur, dont la figure demeura empreinte ſur la toile. On trouve un

eu plus loin la porte de justice, qui GEMELLI. Chap. III. An. 1693.
st présentement murée, & par laquelle passa Jesus-Christ, portant sa Croix. On voit encore le pilier de marbre où la Sentence de mort fut attachée, suivant l'usage du pays. A quelque distance est une petite tour de pierre, nommée Antoniène, où Saladin se fortifia quand il prit Jérusalem; & dans le même canton sont les ruines du palais habité par Godefroi de Bouillon.

Le lundi matin, le Pere Gardien, nommé Jean-Baptiste d'Astine fit la cérémonie de laver les pieds à sept pélerins, du nombre desquels étoit Gemelli, qui fut aussi très bien traité dans quelques légeres indispositions. Ces bons Religieux s'exercent tous les jours aux actes d'humilité Chrétienne, & lavent même les plats du refectoire.

Montagne de Sion.

La derniere promenade de Gemelli fut par la porte de Bethléem, pour monter la montagne de Sion: il vit la vallée du mauvais Conseil, où Caïphe & ses partisans déciderent qu'il falloit que Jesus-Christ fût mis à mort. On donne le même nom à un petit village d'Arabes, sur le som-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

met d'une montagne qui regarde la vallée. A l'extrêmité sont plusieurs tombeaux de Juifs, & au pied de la montagne on lui montra le champ sacré, qui fut acheté des trente piéces d'argent pour y enterrer les Pélérins qui mouroient à Jérusalem ; il a trente pieds en quarré, & est coupé dans le roc. Au dessus il y a quelques ouvertures par où les Arméniens descendent leurs morts : au dessous est une cave où se cacherent huit des Apôtres pendant qu'on crucifioit le Sauveur : dans cette même cave est un puits profond, où le Grand-Prêtre Néhémias cacha le feu sacré, quand les Juifs furent emmenés captifs à Babylone. On y voit aussi l'endroit où le Prophete Isaïe fut scié en deux, & un mûrier blanc à la place où étoit le cedre qui s'ouvrit pour cacher le Prophete. Dans le voisinage on trouve la piscine de Siloé, qui est un bassin artificiel de quarante palmes de long, de seize de large, & de vingt de profondeur. Il est rempli d'assez mauvaise eau, qui vient d'une fontaine, où l'on dit que la Sainte Vierge lavoit les linges de l'Enfant-Jesus.

Gemelli fut conduit par la vallée e Josaphat, & vit à la droite le alais d'Eté de Siloë, où Salomon voit ses concubines, & sur le haut e la montagne le palais de la fille e Pharaon. Au pied de la montagne ır laquelle Judas se pendit est le metiere des Juifs, qui payent n sequin par jour aux Turcs pour voir la permission d'y enterrer leurs orts. Un peu plus loin Gemelli vit sépulchre de Zacharie fils de Baıchie, taillé d'une seule piéce dans roc. A côté est la cave où l'on dit ue se cacha S. Jacques quand Jesus-hrist fut crucifié, & qu'il fit serment e ne point en sortir que le Seigneur e fût ressuscité. Dans le même enroit est le tombeau d'Absalon, & ceıi du Roi Josaphat.

GEMELLI. Chap. III. An. 1698.

Vallée de Josaphat.

Le Dimanche 2 de Septembre, Gemelli accompagné des peres & d'un nterpréte, monta sur un des chevaux es Procureurs, & se mit en route our Béthanie. Il vit sur le chemin endroit où Jesus-Christ maudit le iguier, & un grand mur restant de a maison de Simon le Lépreux. Audessus de la ville de Béthanie sont aussi les restes d'un gros mur qui fai-

Béthanie.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

ſoit partie du château de Lazare ; au-deſſous eſt une deſcente de vingt-hui dégrés qui conduit à ſon ſépulchre taillé dans le roc vif; il y a un peti autel, où les prêtres diſent la meſſe Un peu plus loin ſont les fondement des maiſons qui étoient habitées par Marthe & Marie, avec une citerne de pierre qui contient de mauvaiſe eau. A une petite diſtance eſt une pierre brute ſur laquelle s'aſſit le Seigneur quand il s'entretint avec Marthe au ſujet de la mort du Lazare & ſur le chemin de la montagne des Oliviers, on fait remarquer une petite butte ſur laquelle on dit que Jeſus-Chriſt monta pour ſe mettre ſur l'âne quand il entra dans Jéruſalem le Dimanche des Palmes.

Montagne des Oliviers

L'endroit de la montagne d'où Notre Seigneur s'éleva dans le Ciel eſt renfermé dans une Chapelle ronde, dont la clef eſt entre les mains d'un Santon Mahometan ; un peu plus loin, dans une grande cour eſt la pierre ſur laquelle les Apôtres s'aſſirent ; on la nomme *Viri Galilæi.* Au pied de la montagne, on remarque un pillier, près duquel l'Ange apparut à la Sainte Vierge, & lui donna

onna une palme en préſage de ſa
ıort, & près de cet endroit eſt la
ıve où Sainte Pélagie fit pénitence
: mourut. Vis-à-vis eſt le lieu où
éſus-Chriſt compoſa l'Oraiſon Do-
inicale, où il pleura ſur la ville de
éruſalem, & où il prêcha à ſes
ſciples ſur le jugement. Un peu
us loin ſont les ſépuchres des Pro-
ıetes qui s'ouvrirent à la mort du
ıuveur. On y voit auſſi douze ca-
ernes taillées dans le roc, & l'on
t que c'eſt où les Apôtres compo-
rent le ſymbole qui porte leur nom.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Riviere du Jourdain.

Aucun Pélerin n'oſe aller viſiter
riviere du Jourdain par la crainte
s Arabes, excepté dans le temps
Pâques, où les Chrétiens ſont
compagnés d'une forte garde de
ldats. Auſſi Gemelli ſe contenta de
ir ce fleuve du haut de la mon-
gne des Oliviers, d'où l'on a éga-
ıent la vue de la mer morte, qui
tend à ſoixante milles de longueur
à ſeize de largeur. On lui fit en-
re remarquer la montagne de la
arantaine, où Jeſus-Chriſt paſſa
arante jours ſans manger.

Tombeaux des Rois.

Hors la porte de Damas, le Doc-
r viſita une Moſquée gardée par

GEMELLI. Chap. III. An. 1653.

un Dervis, où il y a une caverne de cent cinquante pas de tour, taillée dans le roc. On dit que c'eſt l'endroit où ſe retira le Prophete Jérémie quand il compoſa ſes lamentations. A un mille & demi de cette Moſquée, on voit les tombeaux des trois Rois, d'un très bel ouvrage, auſſi taillés dans le roc. Gemelli entra par une petite ouverture dans une aſſés belle piéce de quinze pieds quarrés, avec pluſieurs petites portes aux côtés: la premiere à gauche conduit dans une grande chambre autour de laquelle ſont ſix autres portes, qui donnent entrée à autant de tombeaux. La ſeconde porte de la premiere piéce donne paſſage dans une autre chambre où ſont ſept ſépulchres, & dans chacun il y a deux ou trois tombeaux, dont l'un eſt garni de marbre. La troiſiéme porte mene auſſi à une chambre, où l'on trouve neuf petits paſſages qui conduiſent à autant de ſépulchres: on y remarque particuliérement un ſuperbe tombeau de marbre, où il y a un arc & un vaſe gravés du côté de la tête. La quatriéme porte donne entrée par un paſſage difficile à un troiſiéme ſépul-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

hre Royal qui eſt preſque entiére-
ıent détruit : toutes ces portes &
ɩurs gonds ſont également taillés
ans le roc vif, ſans en être tota-
ment ſéparés.

Voyage à Béthleem.

Gemelli accompagné de trois Pe-
es & de deux interpretes, partit à
ıeval le jeudi 3 pour Béthléem ;
rès des murs de Jéruſalem, il vit
s bains de Berſabée, renfermés de
ıutes murailles : ils ont cent pieds
longueur, quarante de large &
ente de profondeur, tellement ſitués
ı'on pouvoit les voir aiſément du
ılais de David, qui étoit ſur la hau-
ur. A quelques milles de Jéruſalem,
s Peres firent remarquer à notre
oyageur l'endroit où la Vierge
arie s'arrêta avec l'Enfant Jeſus
ıand elle vint le préſenter au tem-
e : la tour où mourut S. Simon :
citerne près de laquelle les trois
ages revirent l'Etoile : les murs de
maiſon où demeuroit le Prophete
ıbacuc lorſque l'Ange le tranſporta
Babylone pour y porter de la nour-
ure à Daniel dans la foſſe aux lions :
ndroit où Elie ſe retira après avoir
ıitté Jézabel, & où les Grecs ont
ti un monaſtere en mémoire de

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

cet événement ; une partie des murs de la tour où s'arrêta Jacob en revenant de Mésopotamie : enfin les restes du sépulchre de Rachel.

Description de Bethléem.

Après une marche de six milles, ils arriverent à Béthléem, qui est une ville très peu peuplée, quoique située sur un coteau agréable, & quoique l'air y soit excellent. La grande Église est une des plus belles de tout l'Orient : elle est composée de cinq grandes nefs, formée par quatre colomnades de très beau marbre, également bien pavée, & d'une hauteur majestueuse. Le monastere jouit d'un grand jardin, & du logement convenable pour douze Religieux. Il y a une autre petite Eglise pavée de marbre & dédiée à Sainte Catherine, outre l'Eglise & le monastere des peres Grecs, & celui des Arméniens, d'où il y a un passage dans la grande Eglise pour se rendre à la sainte Crêche, & au lieu où Jesus-Christ nâquit : on y descend du chœur par deux escaliers opposés.

Lieu de la Nativité.

Le lieu de la nativité est au fond de la cave, & on l'a couvert d'une grande table de marbre qui sert d'autel : la crêche est portée sur trois

piliers. Un peu plus bas ſont deux
autres petits piliers, entre leſquels on
voit une auge de marbre aſſés gran-
de pour y pouvoir mettre un enfant,
& vis-à-vis eſt la pierre ſur laquelle
s'aſſit la Sainte Vierge avec ſon fils
entre ſes bras, quand il fut adoré
des Mages. Cette petite caverne qui
eſt préſentement toute noire, a été
taillée irréguliérement dans le roc :
on l'a un peu élargie du côté de
l'oueſt, & on a pavé le plancher de
marbre.

De l'Egliſe Sainte Catherine, on
deſcend par un eſcalier obſcur de
vingt-quatre dégrés dans une cave
où furent enterrés pluſieurs des Inno-
cents maſſacrés par Hérode : on a
élevé un autel en leur honneur.
A gauche eſt une chapelle, où l'on
dit que ſe retira S. Joſeph dans le
temps de la naiſſance du Sauveur.
Dans le même rocher on trouve les
tombeaux de S. Euſebe, de S. Jérôme,
de Sainte Paule, & de ſa fille Euſta-
chia : on y voit auſſi une autre ca-
verne ou chambre qu'on appelle
l'Oratoire de S. Jérôme, où il tra-
duiſit la Bible ; & des arcades ſou-
tenues par quelques piliers où le

GEMELLI Chap. III.

An. 1693.

même Saint inſtruiſoit ſes diſciples : les Arméniens en ont fait une écurie.

Cave des Bergers.

Environ à un demi mille de Bethléem eſt le village & la cave des Bergers, où l'on deſcend par quatorze dégrés. Au-dedans eſt un autel; & à côté une arcade, ſous laquelle étoit autrefois une Egliſe que le temps a détruite. On voit dans ce village une citerne miraculeuſe, dont on dit que l'eau s'éleva juſqu'au bord quand la Sainte Vierge y voulut boire. Au-dedans de la ville eſt la cave où elle ſe retira lors de la fuite en Egypte : on voit dans le voiſinage les reſtes d'un hôpital bâti par Sainte Paule, qui y fonda auſſi un monaſtere, dont on diſtingue encore les ruines à un mille de la cave des Bergers. A deux milles de Bethléem ſur le ſommet d'une hauteur eſt la maiſon de campagne de Salomon où il y a une fontaine très abondante : un peu plus bas on voit la clôture de ſon jardin, qui eſt préſentement un champ en friche. Environ à deux milles de cette maiſon, on trouve trois grands réſervoirs ſitués l'un au-deſſus de l'autre de façon que ce qui eſt de trop dans le ſupérieur tombe dans l'in-

érieur. Le premier a deux cents pieds le long & quatre-vingt-dix de arge : le second & le troisieme sont in peu plus grands, & tous ont dix-iuit pieds de profondeur. Ils ne re-oivent plus que les eaux de pluye, arce que le conduit est ruiné par equel ils étoient anciennement rem-plis de la fontaine nommée *Fons ignatus*, qui est plus haute que ces éservoirs, sur la route d'Hebron. Cette fontaine a trois sources, dont es eaux réunies sont conduites par in acqueduc au temple de Salomon, & au palais du Cadi. Autour de cette auteur on trouve encore quelques eaux piliers, & des morceaux de Mosaïque, d'où l'on peut juger qu'il avoit un palais magnifique.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Champ de Sennacherib.

Près de la fontaine est une Eglise lédiée à S. George, avec un mo-astere habité par quatre Caloyers ou prêtres Grecs très pauvres, & ependant respectés des Turcs mêmes, arce qu'ils y conservent la chaîne lont ce Saint fut lié, & qu'on prétend qu'elle guérit surement de la folie quand on l'applique sur le col, ce qui éussit également pour les Arabes & pour les Turcs, comme pour les Chré-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

tiens. A la diſtance d'un mille de Bethléem, les conducteurs de Gemelli lui firent remarquer ce qu'on appelle le champ de Sennacherib, parce que ce fut dit-on dans cette plaine qu'il eut cent quatre-vingt-cinq milles hommes de tués en une nuit par un Ange, quand il alloit aſſiéger Jéruſalem. Il y a cependant lieu de croire que ce n'eſt pas en cet endroit que s'opéra le miracle, puiſque celui qu'on fit voir à Gemelli n'auroit pas contenu le tiers de ce nombre d'hommes.

Maiſon de Sainte Eliſabeth.

Revenant à Jéruſalem, Gemelli vit la fontaine où Philippe baptiſa l'Eunuque Ethiopien, & ſur une montagne voiſine la maiſon de campagne où ce Saint nâquit. Deux milles au-delà de cette montagne eſt le déſert où Saint Jean-Baptiſte ſe retira pour éviter la cruauté d'Hérode : on y voit encore l'Aubepine qui lui fourniſſoit de la nourriture, une fontaine de bonne eau d'où il tiroit ſa boiſſon, & la cave où il couchoit ſur la pierre dure. Le lieu digne de remarque que le Docteur vit enſuite fut la maiſon de Zacharie, où la Sainte Vierge viſita Eliſabeth. Il y avoit anciennement un couvent de filles, & dans

la cave on trouve une citerne d'eau très fraîche, mais malſaine. Il paſſa enſuite au monaſtere de Saint Jean, & viſita le lieu de la nativité du Saint précurſeur, où l'on deſcend par dix dégrés. Au ſommet d'une hauteur qui regarde le déſert ſur la même route, on voit une maiſon qui eſt le lieu de la naiſſance & de la ſépulture des Maccabées : il reſte encore ſept arcades de leurs tombeaux, & la même montagne eſt fameuſe par celui de Samuel, ſur le terrein duquel on a bâti une Egliſe.

Dans la vallée voiſine eſt le monaſtere de la ſainte Croix, où demeurent treize Religieux Grecs, ſur le terrein où l'on dit que fut coupé le bois de la Croix ; dans le grand autel eſt un trou à l'endroit où étoit l'arbre. Près de Jéruſalem eſt le palais nommé Gihon, où Salomon fut couronné ; mais il n'en reſte preſque d'autres veſtiges qu'un grand réſervoir de cinquante pieds de long deſtiné à mettre du poiſſon.

Champ de Gabaon.

Les Arabes rendoient les chemins très dangereux, & Gemelli ſe contenta de voir de loin l'endroit où Jeſus-Chriſt rencontra les deux diſ-

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

ciples Luc & Cléophas : le village de Béleazar, où Absalon tua son frere Ammon pour avoir violé sa sœur : la maison de Cléophas, où Jesus-Christ se fit reconnoître dans la fraction du pain : le champ de Gabaon où Josué défit cinq Rois pendant que le soleil s'arrêta, jusqu'à ce qu'il eût remporté une victoire complette : la fontaine & le sépulchre de Samuel : les tombeaux de quelques Juifs : ceux de sainte Hélene & de la Reine de Saba : les cellules de S. Jean Chrysostome, de S. Jean Damascene & de S. Basile : la grote où l'on trouva quarante Martyrs : l'Oratoire de l'Abbé Arsene : la fontaine de S. Sabas, & la caverne d'Engaddi, où David coupa un morceau de l'habit de Saül.

Gemelli entre au saint sépulchre.

Le Samedi 5, Gemelli paya quinze piastres pour l'entrée du saint sépulchre, taxe imposée par les Turcs sur tous les pélerins Chrétiens qui arrivent à Jérusalem. Il fut reçu dans ce saint lieu par le Pere Gardien, & par les autres Religieux qui y demeurent. Il y entra en procession avec les Peres du monastere supérieur, suivant l'usage, & fut obligé d'y passer

la nuit, parce que les Turcs en fermerent la porte, & en emporterent les clefs : le lendemain il reçut la communion dans le ſaint ſépulchre.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Deſcription de ce ſaint lieu.

Dans la cour, devant la porte de l'Egliſe, on trouve cinq chapelles, connues ſous les noms de Sainte Marie de Golgotha, S. George, S. Jean-Baptiſte, Sainte Marie Madelaine, S. Michel & S. Ange : elles ſont en la poſſeſſion des Grecs, des Arméniens & des Coptes qui y font leur demeure. L'Egliſe du ſaint ſépulchre eſt très ancienne & très ſombre, ſans autre jour que celui qui vient de la coupole fermée d'un grillage de fer, qui n'empêche pas l'entrée de la pluye & du vent. Cette Egliſe eſt ronde, décorée de quatorze piliers de marbre, & de ſix anciens pilaſtres qui ſoutiennent les arcades, au-deſſus deſquels ſont pluſieurs appartements obſcurs à l'uſage des Grecs & des Franciſcains. Les Grecs ont auſſi une très belle Egliſe à droite de la porte du ſaint ſépulchre : elle eſt ornée de belles peintures, & d'une coupole très bien faite, avec un chœur magnifique & un autel accompagné d'une chaire ſuperbe pour leur Patriarche,

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

L'Eglise des Franciscains joignant aussi le saint sépulchre est petite, mais ornée décemment : on y voit deux piéces de marbre près desquelles le Seigneur apparut à sa Mere après sa résurrection, ainsi que le pilier auquel il fut attaché pour être flagellé, & qu'on a entouré d'une grille de fer. Dans la grande Eglise, une descente de quatre dégrés conduit à l'endroit où il apparut en habit de Jardinier à Marie Madelaine. Un peu plus loin est une autre descente de trois marches, qui conduit à la prison où il fut renfermé pendant qu'on préparoit la croix : c'est présentement une chapelle voûtée très obscure, soutenue par de petits piliers, qui la partagent en trois aîles. A gauche, on voit encore deux trous où l'on dit que tomba le Seigneur, & derriere l'Eglise des Grecs est la chapelle de S. Longin, médiocrement ornée. Auprès on en trouve une autre desservie par les Arméniens, dans l'endroit où les soldats partagerent les habits de Jesus-Christ. Du même côté est une descente de trente dégrés, qui conduit à la chapelle de Sainte Hélene; à gauche est celle du bon

Laron aussi possédée par les Arméniens : de l'autre côté, il y en a une occupée par les Grecs, dans laquelle près des dégrés qui montent au Calvaire, on voit la colomne nommée du Reproche : elle est de marbre de diverses couleurs, de trois palmes de hauteur & de six de circonférence. Onze marches taillées dans le roc conduisent au lieu où sainte Hélene trouva la croix : c'est une chapelle obscure, mais élevée, qui appartient aux Catholiques.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Montagne du Calvaire.

Derriere l'Eglise des Grecs est un escalier de dix-huit dégrés qui conduit à la montagne du Calvaire, où l'on voit quatre arcades : sous la premiere est un trou dans lequel on dit que la croix fut placée ; dans la seconde est une piéce de marbre qui couvre celui où étoit la Sainte Vierge pendant qu'on élevoit la croix, l'une & l'autre sont en la possession des Religieux Grecs. A gauche est la place où Jesus-Christ fut attaché à la croix, & l'on y a élevé deux autels. Sous la quatrieme arcade, on remarque cinq pierres, qui servent à reconnoître le lieu où il fut dépouillé. Cette arcade, ainsi que la chapelle

GEMELLI. Chap. III

An. 1693.

de Notre-Dame, qui a une porte pour y entrer du dehors, appartiennent aux Catholiques Romains. C'est l'endroit où étoient la Sainte Vierge & S. Jean quand Jesus-Christ dit de la croix » Femme, voilà votre » Fils, &c.

Chapelle d'Adam.

En descendant du mont du Calvaire, sur lequel les Grecs font leur demeure, le Docteur vit un endroit qu'on nomme la Chapelle d'Adam, parce que suivant une ancienne tradition, on y trouva la tête de notre premier Pere. A l'un des côtés de la porte est le sépulchre de Baudouin, & à l'autre celui de Godefroi, les deux freres de la maison de Bouillon, avec un troisiéme où l'on dit que Melchisedech est enterré.

Vis-à-vis de la grande porte est la pierre sur laquelle Jesus-Christ fut embaumé : elle est de marbre blanc, d'environ huit palmes de longueur & quatre de largeur, entourée d'une balustrade de fer. Au-dessous on voit l'endroit d'où les amis de Jesus-Christ le virent mettre dans le sépulchre. Tous ces lieux sacrés sont éclairés par des lampes, & nous les avons rapportés dans le même ordre que les

élerins les visitent en procession avec es Religieux. An. 1693.

Au milieu de l'Eglise est la chapelle du saint sépulchre d'environ vingt-quatre palmes de tour, avec une petite coupole, soutenue par douze petites colomnes. A la lumiere de dix-sept petites lampes, qui y brûlent continuellement, on voit la pierre que l'Ange ôta de l'entrée du sépulchre; mais elle est présentement à moitié enfoncée en terre. Une ouverture étroite donne passage dans le sépulchre même, qui est de huit palmes en quarré: il contient le tombeau de la même grandeur, & couvert d'une table de marbre pour servir d'autel. Malgré trois ouvertures qu'on a faites au sommet pour donner passage à la fumée, cet endroit est d'une chaleur excessive, parce qu'il y a toujours quarante-sept lampes allumées. Le tombeau, ainsi que l'Oratoire qui le renferme, sont tapissés de soie en dedans & en dehors. Joignant le derriere de l'Oratoire est la chapelle des Coptes & celle des Syriens, & du côté opposé on trouve un passage taillé dans le roc, qui conduit au tombeau de Nicodeme

Chapelle du saint sépulchre.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

& de Joseph d'Arimathie. Quan
Gemelli eut vu tous ces endroits
il s'avança par des dégrés à la cha
pelle où il vit dire la Messe suivan
le rit des Arméniens. Le prêtre port
une chape avec un collier, à pe
près comme les Théatins, & un lon
bonnet sur la tête. Il entra avec u
petit calice couvert d'un voile, pen
dant que les assistants sonnoient d
petites sonnettes d'argent, parce qu
toutes autres cloches leur sont dé-
fendues; mais pour en tenir lieu, il
ont de longues piéces de bois, su
lesquelles ils frappent avec des mail-
lets aussi de bois.

Argenterie du saint sépulchre.

Le Pere Gardien favorisa Gemell
de la vue de l'argenterie donnée a
saint sépulchre par plusieurs Rois &
par différents Princes : on ne la mon-
tre pas au commun des Pélerins,
mais on la tient enterrée pour la dé-
rober à la vue des avides Turcs;
aussi le Sacristain avoit peine à se
déterminer à la faire voir. Elle con-
siste en une lampe qui pese enviror
six cents marcs donnée par Philippe
III. Roi d'Espagne, une croix, un
calice, & de superbes ornements
donnés par Louis XIV. D'autres or-

nements garnis d'or, de perles & de pierres précieuses, donnés par Philippe II, Roi d'Espagne, & par d'autres Princes Chrétiens : Un Calice envoyé par Catherine, Reine d'Angleterre avec six chandeliers : quatre pots à fleur & une croix d'argent, donnée par la ville de Messine, en mémoire de la lettre qu'on suppose que la Sainte Vierge a écrite aux habitants de cette ville. On ne fait usage de ces superbes ornements que dans les fêtes les plus solemnelles.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Les Grecs firent voir aussi à Gemelli leur *sancta sanctorum*, où il révéra quelques précieuses reliques, telles que le bras de sainte Marie Madelaine, un morceau de la vraie Croix, & une partie du crâne de saint Jean-Baptiste. Il y vit plusieurs boëtes, des encensoirs, & d'autres vases d'argent, dont ils se servent dans leurs cérémonies, une Croix de bois d'un travail merveilleux, & sur laquelle on a gravé des figures si petites, qu'on ne peut les distinguer sans le secours d'un microscope ; enfin quelques peintures très belles, faites par des Candiots & des Moscovites.

Sancta Sanctorum des Grecs.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Un Santon Mahometan demeur en ce ſaint lieu, pour recevoir l'ar gent qu'on donne pour le faire ou vrir. Le lundi Gemelli lui ayant don né ce qu'il exigea pour le laiſſer ſor tir, ſe rendit à ſaint Sauveur, où i vit la belle lampe envoyée par l Commiſſaire de Naples, eſtimée qua torze mille écus, & une copie d ſaint Suaire, ou portrait de Jeſus Chriſt, imprimé ſur le mouchoir avec lequel ſainte Véronique lui eſ ſuya, dit-on, le viſage : cette copi a été envoyée par le Duc de Savoye

Les Grecs s'étoient emparés de puis un grand nombre d'années, d ces lieux ſacrés; mais après de lon gues conteſtations au Divan de Conſ tantinople, ils ont été rendus au Cordeliers, par le crédit particulié rement du Marquis de Chateauneuf Ambaſſadeur de France à la Porte Par reconnoiſſance ces Pères, dan la table ou indication des Meſſe qu'ils doivent dire pour leurs bien faicteurs, ont mis le nom de ce Sei gneur immédiatement après les tête couronnées.

Gemelli ſe prépare à partir.

Auſſi-tôt qu'un pélerin a ſatisfai ſa dévotion, ou ſa curioſité, il n

peut être trop diligent à partir, pour se mettre à couvert de l'insolence & des véxations des Turcs, contre lesquels il n'y a d'autre reméde que la patience. Par cette raison Gemelli résolut de quitter Jérusalem sans délai: & le mardi 8, jour de la nativité de la sainte Vierge, il entendit la Messe dans le lieu même de la naissance de la Mère de Dieu, au-dessus duquel les Turcs ont une mosquée, aussi ne souffrent-ils pas que les Chrétiens y entrent en aucun autre jour, & même ils leur font acheter ce privilége par une somme d'argent considérable.

Gemelli prit congé du Révérend Père Gardien, & du Procureur Général, qui lui firent présent de chocolat, & de quelques précieuses reliques: ils firent dire deux Messes pour que son voyage fût heureux, & il sortit à cheval par la porte de Bethléem, sans autre escorte que son muletier, qu'on appelle dans le pays muccaro. Cet homme s'étant arrêté à cueillir des figues, qui sont en grande abondance sur les hauteurs voisines, le Docteur fut en danger d'être volé par deux paysans, qui le

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

voyant couvert d'un habillemen rouge, le prirent pour un marchanc chargé de beaucoup d'argent, & lu ordonnerent par ſigne de les ſuivre mais le muccaro arriva avant qu'il euſſent eu le temps d'éxécuter leu projet, les aſſura qu'il n'avoit poin d'argent, & réuſſit à leur perſuade de le laiſſer paſſer. Il fut enſuite pill au village du bon laron par un Ara-be, Receveur des droits, qui n voyant rien de conſidérable ſur l perſonne de Gemelli, extorqua d lui une promeſſe de payer une piaſ-tre à Rama, autrement il l'auroit em-mené priſonnier dans la montagne Il ſe rendit au lieu indiqué pour re-cevoir cet argent qu'il prétendoit lui être dû, & que le muccaro fut obli-gé de débourſer, parce qu'il avoi entrepris de conduire le Docteur, franc de toutes charges, à Jaffa pour vingt-huit piaſtres.

Miſere des Arabes.

Dans ce pays miſérable, les Re-ceveurs des impôts pillent tous les étrangers, & le reſte des Arabes ſuit leur exemple. Ils ſont trop pareſſeux pour gagner leur vie de leur travail, & quand même ils cultiveroient la terre, ils ne pourroient pas jouir des

uits de leurs peines. Leur vie eſt des lus miſérables, couchant ſur la ter- nue, & ſe nourriſſant d'un peu de ain groſſier, ſans autres ſortes de rovifions, à moins qu'ils n'aient le onheur de piller quelques pélerins ancs. Ils ſont auſſi continuellement n guerre les uns contre les autres, ant partagés en deux factions, qui diſtinguent par les noms de la baere blanche, & la baniere rouge: s diſputes occaſionnent de fréquens eſcarmouches, où il y en a tou- urs pluſieurs de tués & de bleſſés.

Son retour à Rama.

Gemelli ayant pris un mauvais ha- llement du muccaro, pour ne plus tirer l'attention des Arabes, arriva mercrédi à Rama, & le lendemain fit une viſite à quelques Chrétiens oſcovites de diſtinction. Il alla voir nſuite les ſaints lieux des environs Rama, & le ſamedi il vit une ca- lcade d'Arabes, accompagnée de ıtes qui conduiſoient deux enfants our être circoncis, cérémonie qui termine par un feſtin, compoſé de uſieurs plats de pilau, qui n'eſt au- chofe que du riz bouilli avec du urre & du mouton, ou des pigeon- aux.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Le Dimanche il partit avec une caravane d'Arabes pour Jaffa, où il arriva le ſoir même, après avoir dé-penſé environ ſoixante & dix écus Napolitains, dans ſon pélerinage à Jéruſalem. Les pauvres pélerins qui ne peuvent aller, faute d'argent, aux ſaints lieux, gagnent à Jaffa toutes les indulgences de la terre ſainte, & ils reviennent de ce port en Europe.

Il va à Nazareth.

Le lundi 14, Gemelli s'embarqua avec un bon vent, & le lendemain il arriva à l'ancienne ville de Ptolé-maïde, préſentement nommée saint Jean d'Acre, qui eſt preſque entiére-ment ruinée & ſans habitants. Il alla loger au Monaſtere des religieux de ſaint François, où il fut muni de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſe ren-dre à Nazareth, qui en eſt éloigné de vingt-cinq milles. Il fit ſes dévotions à l'endroit où l'Ange ſalua la ſainte Vierge, & fut très bien reçu par les Cordeliers. Le vendredi il retourna à ſaint Jean d'Acre, parce que les Arabes rendoient les chemins trop dangereux pour qu'il oſât ſe rendre en Galilée. Il monta ſur une barque qui le conduiſit à Jaffa, prit place dans une ſaique qui alloit à Damiet-

, & s'y embarqua le jeudi 24, dans GEMELLI. Chap. III. An. 1693.
résolution de retourner à Alexan-
rie, où il avoit laissé son bagage.
Quand il fut arrivé au Bogasi, ou
mbouchure du Nil, il loua une bar-
ue pour Damiette, & quoiqu'il fit
on possible pour éviter le More
Hizba, les Janissaires lui extorque-
ent une demi piastre avant de lui
ermettre de passer. Il logea dans la
aison d'un Chrétien Maronite, qui
oit le Procureur des religieux de
rusalem; mais il ne put jouir d'au-
in repos, tant à cause d'une multi-
de d'insectes nocturnes très incom-
odes, que parce qu'il fut troublé
ir les hurlements d'une femme Mo-
sque, en travail d'enfant dans la
ambre voisine de la sienne.

Le matin il se plaignit inutilement
l'Ethiopien Selim, au Douannier
n associé pour le voyage du Nil,
il fut ensuite deux jours sans vi-
es, parce qu'il ne se trouva pas de
if pour tuer quelque chévre, quel-
ie poule, ou quelque autre volail-
, suivant la superstition Mahome-
ne.

Le vendredi 2 d'Octobre il arriva Son retour à Alexandrie.
Boulac, & y trouvant une barque

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

prête à partir pour Rosette, il prit cette occasion de descendre le Nil, qui inondoit alors tout le pays. Il arriva le Dimanche matin, & le lendemain il s'embarqua pour Aléxandrie, qu'il gagna avant la nuit. On lui dit qu'il y avoit à Bichier quelques bâtiments chargés pour Constantinople : on lui donna une lettre de recommendation pour l'Aga de cette place, il s'assura du passage, & prit congé de l'Egypte, après y avoir été exposé à un nombre infini d'insultes & d'extorsions de la part des Turcs & des Arabes, qui non-seulement pillent, mais encore tournent en ridicule les Chrétiens qui les font subsister par leur argent. Les Européens y sont encore sujets à un autre inconvenient ; ces peuples ignorants croient que tous les francs sont Médecins, & ils les arrêtent continuellement, pour qu'ils leur prescrivent des ordonnances dans leurs maladies.

Habitants de l'Egypte.

L'Egypte est présentement habitée par des Coptes, des Maures, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Juifs & des Mahometans, dont la religion domine dans le pays. Les Coptes

es ainsi nommés de Copt, fils de Missrain, Roi d'Egypte, étoient anciennement Idolâtres, mais ils furent convertis à la religion Chrétienne, par les prédications de l'Evangeliste Saint Marc. Ils persisterent dans la foi Catholique jusqu'au temps de leur Patriarche Dioscore, dont ils adopterent les erreurs, dans lesquelles ils sont toujours demeurés depuis. Anciennement le nombre de ces Coptes qui payoient tribut, montoit à six cents mille; à présent ils sont réduits à quinze mille, par la cruauté des Gouverneurs Payens, qui les ont fait massacrer par milliers à cause de leur religion, & par l'oppression des Turcs qui gouvernent despotiquement l'Egypte.

GEMELLI. Chap. III. An. 1693.

Portrait des Egyptiens.

Si ce peuple a été autrefois fameux par sa politesse, sa science & son habileté dans les arts, il n'est pas moins connu aujourd'hui par sa barbarie, sa stupidité & son ignorance. Les Egyptiens modernes sont féroces, cruels, paresseux, avares & trompeurs: ils haïssent les Chrétiens par esprit de fanatisme. L'habillement des gens aisés entre les Arabes, différe très-peu de celui des Turcs; mais les

GEMELLI.
Chap. III.
An. 1693.

gens du commun portent des espe-ces de sacs, qu'ils appellent cabans, par dessus leurs chemises, & un mau-vais morceau de toile ou de soie au-tour de leur tête au lieu de turban Les visages des femmes sont cou-verts de masques, également de toile ou de soie, & elles portent de lon-gues piéces de drap sur leurs autre habillements. Les femmes de distinc-tion sont élevées à une hauteur éton-nante sur des mules ou sandales d bois. Elles sont en général petites & brunes, & font consister particulié-rement la beauté à avoir les yeu étincellants,

Fertilité du pays.

Leur Eté est de trois mois plu avancé que le notre: leurs figues & leurs raisins sont mûrs au commen-cement de Juin: tous les fruits con-nus en Europe y viennent dans l plus grande perfection, à cause d la richesse du terroir, particulière-ment les poires, les grenades, le pommes & les dattes, qui sont u fruit particulier à l'Afrique. On trouve des becfigues délicieuses, & des tourterelles en si grand nombre & si privées, qu'elles courent dan les rues & autour des maisons con

me les pigeons: mais le climat est mal sain à cause de la grande chaleur & de l'humidité.

CHAPITRE IV.

OYAGE de l'Auteur à Rhodes, à Stanchio, à Chio & à Smyrne.

Gemelli s'embarque pour Rhodes.

LE samedi 10 d'Octobre, Gemelli remit ses lettres de recommenation à l'Aga de Bichier, qui parla n sa faveur au Raïz ou Patron d'un âtiment, sur lequel il s'embarqua our Rhodes; mais le vent étant ès fort & contraire, ce Pilote Turc etourna à Aléxandrie, & le lendeain remit à la voile avec un bon ent. Ils n'avoient pas encore fait uarante milles quand les frayeurs ı Raïz se renouvellerent, quoique temps ne parut donner lieu de aindre aucun danger, & il rentra ıns le port de Bichier. Cependant ette précaution les garentit d'une fueuse tempête, accompagnée d'une ande abondance de pluie, ce qui it voir l'erreur de ceux qui croient

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

que jamais il n'en tombe en Egypte.

La tempête étant appaisée, & le vent étant devenu favorable, le Patron se remit en mer; le samedi 24 avant midi ils arriverent dans le port de Rhodes, après avoir fait cinq cents milles en quarante-sept heures.

Description de Rhodes.

Cette ville, autrefois l'une des plus florissantes de l'Asie, est située à la latitude de 36 dégrés. Elle fut donnée par Emmanuel, Empereur de Constantinople, aux Chevaliers Hospitaliers de saint Jean de Jérusalem après qu'ils eurent été chassés de la terre sainte. En 1444 ils s'y défendirent vaillamment contre le Sultan d'Egypte; & en 1480 ils soutinrent un siége de trois mois, entrepris par Mahomet II: mais en 1522 l'isle fut prise par Soliman II, après que les Chevaliers eurent fait la défense la plus opiniâtre, sous les ordres de leur Grand-Maître de l'isle Adam.

La ville située dans la partie Orientale de l'isle, s'étend dans la plaine & sur une hauteur; elle a environ trois milles de tour. Les rues en sont larges, droites & bien pavées; au milieu de la plus grande est un beau chemin de grandes piéces de marbre

blanc, d'une extrêmité à l'autre. On y voit encore les maisons des Chevaliers, & le palais du Grand-Maître : les Turcs n'ont rien ôté de ce qui faisoit la magnificence des bâtiments, & même ils ont laissé les armes des Chevaliers sur l'artillerie. Les édifices sont construits en pierres dures, & les marchés bien fournis, à un prix médiocre, de tout ce qui est nécessaire à la vie. La place est très forte, habitée par des Turcs & des Juifs : mais les Chrétiens Grecs, quoique plus nombreux vivent dans les fauxbourgs & dans la campagne voisine, qui est très bien cultivée, & présente un coup d'œil très agréable de jardins & de vignoble. Quand les Mahometans vont faire leurs priéres le vendredi à midi, les Chrétiens & les Juifs sont obligés de sortir de la ville, & s'ils ne s'en retiroient en grande diligence, ils seroient punis sévérement par les Musulmans.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Le palais du Grand-Maître a été changé en une prison des criminels d'Etat, & dans le temps où y passa Gemelli, il y avoit deux Chans de Tartarie, déposés par le Sultan. L'Eglise de saint Jean, qui joint ce pa- Du Colosse.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

lais, eſt préſentement une moſquée. La ville a pluſieurs ports très commodes, tous bien défendus par des châteaux, & par d'autres fortifications. Dans un de ces ports étoit le fameux Coloſſe d'airain, haut de ſoixante & dix coudées : un homme ne pouvoit en embraſſer le pouce, chaque doigt étoit auſſi gros que la plus forte des anciennes ſtatues, & l'eſpace entre les deux jambes étoit ſi large, qu'il pouvoit y paſſer de grands vaiſſeaux. Il portoit à la main un vaſe ou lampe, où l'on entretenoit un grand feu qui brûloit continuellement durant la nuit, pour ſervir de fanal aux vaiſſeaux. Après avoir été cinquante-cinq ans ſur pied, il fut renverſé par un tremblement de terre, & les Rhodiens furent détournés de le relever par les menaces de l'Oracle. Il demeura pluſieurs ſiécles dans le même état, fut mis en piéces en 654, & en 1136 il fut totalement détruit par un chef de Saraſins, qui ſe rendit maître de l'iſle, & en vendit le métal à un Juif. Celuici le fit conduire dans l'Aſie mineure, d'où il employa neuf cents chameaux pour le tranſporter en Egypte.

L'iſle de Rhodes, anciennement nommée Oſiuſa, Aſteria & Æthrea, a cent quarante milles d'Italie de largeur : le climat en eſt tempéré & agréable, le terroir produit beaucoup de fruit & de vin, mais il ne fournit pas une quantité ſuffiſante de bled. On tire en abondance celui dont on a beſoin de la Natolie, qui n'eſt qu'à vingt milles de la partie ſeptentrionale de l'iſle. Pluſieurs villes autrefois renommées, telle que Filerno Lyndo, où nacquit le fameux ſtatuaire Chares qui fit le Coloſſe, & pluſieurs autres villes, ne ſont plus que de miſérables villages, habités par de malheureux Grecs, Juifs & Mahometans.

Climat & qualité du terrein.

Les femmes de Rhodes, qui en général ſont belles, couvrent preſque tout leur viſage avec deux mouchoirs, dont un leur deſcend ſur le nez, & l'autre prend au-deſſus de la bouche. Les Turcs font une grande eſtime de leur beauté, & le Raïz du bâtiment où avoit paſſé Gemelli, paroiſſoit en être fortement frappé, car quoique le vent fût très bon, il ſe paſſa pluſieurs jours avant qu'on pût lui perſuader de quitter les em-

Beauté des femmes de ce pays.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

braſſements de ſa femme, qui étoit native de cette iſle. Enfin on réuſſit à l'engager à mettre à la voile le ſamedi 31 d'Octobre : mais il n'avoit pas fait plus de deux milles, qu'il rentra dans le port, guidé par l'amour ou par la crainte. Il eſt vrai que le vent devint très fort; mais en général tous les mariniers Turcs ſont fort timides ſur tous les événements de la mer.

Gemelli eſt pris pour un eſpion.

Le mercredi 4, une femme Turque voyant le Docteur ſe promener dans les rues, l'invita par ſigne à entrer dans ſa maiſon, mais il ne crut pas devoir répondre à cette honnêteté, & le lendemain il apprit par un Sicilien, que les Mahometans le ſoupçonnoient d'être un eſpion. S'il avoit répondu à l'invitation, il eſt vraiſemblable qu'on l'auroit fait eſclave, malheur arrivé l'année précédente à quatre François, qui venoient de Napoli de Romanie. Le diſcours du Sicilien lui cauſa beaucoup d'inquiétude, d'autant qu'il avoit oublié ou négligé de prendre un paſſeport du Conſul François. Le Vendredi, jour de la priére, il manqua auſſi à faire attention au ſignal

rdinaire, & il fut obligé de se ca-her, ce qui le mettoit en grand isque pour sa liberté; car s'il eut té découvert dans l'endroit où il e retira, il auroit certainement été rrêté comme espion.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Il s'embarque pour Smyrne.

Il fut tellement allarmé des risques u'il couroit, qu'il chercha prompte-ient un autre bâtiment pour sortir 'un endroit aussi dangereux; enfin fut reçu comme passager sur une 'artane Françoise qui alloit à Smyrne, x il y monta avec quatre marchands 'rançois, sept Turcs & l'Aga de eyde qui avoit quitté le bâtiment le sa nation à cause de l'ignorance lu Pilote. Ces barbares, si insolents ur leurs propres vaisseaux, parois-oient alors très souples, & évitoient nême de faire leurs prieres en public our ne pas être exposés aux raille-ies des Chrétiens.

Dans leur traversée, ils virent les fles de Scimo, de Piscopi, de Cal-ce, & de Nissaro, habitées par des Grecs, & qui donnoient retraite aux yrates. Le Vendredi 13, ils arrive-ent à Stanchio, éloigné de cent rente milles de Rhodes, ayant tou-ours suivi la côte de la Natolie.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Description de Stanchio.

L'isle de Stanchio, nommée Cos par les anciens est longue & séparée de la Natolie du côté du levant par un détroit de six milles. Elle est fameuse pour avoir donné le jour à Hippocrates, pere de la médecine, & à Appelles, prince des anciens peintres.

La ville, située sur un coteau près du rivage de la mer, est assés mal fortifiée, & n'a point de port; ensorte que les vaisseaux sont obligés de demeurer dans une rade ouverte. Les maisons en général sont basses & construites en pierre: au couchant sont de grands fauxbourgs habités par les Juifs & par les Grecs, que les Turcs tiennent dans une cruelle oppression. Les campagnes voisines sont agréablement coupées de jardins & de vignobles qui produisent d'excellent vin: mais ce qu'on y voit de plus curieux est un sycomore entre la porte du château & le marché. Cet arbre a une telle étendue que quatre mille hommes peuvent être à couvert sous les branches, soutenues par trente-six piliers. On y voit deux fontaines avec des bancs pour la commodité de ceux qui vont y prendre l'air.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Le ſamedi 14, la Tartane remit
à la voile avec un foible vent : le
lendemain ils paſſerent Lyiro, Saint
Jean de Parno, Naccaria, Liforni,
ainſi que l'iſle de Samos, ancienne-
ment conſacrée à Junon, & fameuſe
pour avoir été le lieu de la naiſſance
de Pytagore. Ils virent auſſi un grand
nombre d'iſles répandues dans l'Ar-
chipelague, & le vent leur étant de-
venu contraire, ils furent obligés de
ſe mettre à l'abri ſous le roc d'Arti-
vo : il n'eſt fréquenté que par des
bergers qui y conduiſent leurs trou-
peaux, & ſont dans une crainte con-
tinuelle des pyrates. Le patron de la
Tartane prit à bord une grande quan-
tité de bois, laiſſé par trois bâti-
ments partis immédiatement avant
ſon arrivée : le lendemain les mate-
lots cherchant à pêcher quelques co-
quillages ſur le bord de la mer,
trouverent une truffe qu'ils donne-
rent à l'Aga, & cet homme la mit
auſſi-tôt au feu pour la faire rôtir.
Cet Aga étoit d'une ignorance exceſ-
ſive, paroiſſoit comme un ſauvage,
& portoit une longue barbe treſſée
aſſés reſſemblante à celle d'une ché-
vre.

Ignorance d'un Aga Turc.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Le Mardi 17, ils mirent à la voile avant le jour, passerent le détroit qui est entre Soma & Forni, & après un cours de cent trente milles, ils arriverent le soir à Chio, où le Docteur descendit, & alla loger chez les Franciscains.

Description de Chio.

Cette isle, anciennement nommée Syros, est appellée par les Turcs Salziza-Dau, ou isle du Mastic. Elle a quatre-vingt milles de tour; s'étend au Nord du côté de Mytilene, à l'Est vers la Natolie, dont elle est séparée par un canal large de trois lieues, nommé le détroit de Capo Bianco, & au Sud elle est voisine de l'isle Naccaria. Le terroir est très fertile vers le rivage de la mer; mais plus avant dans les terres il est stérile, plein de rochers, & ne produit que des pâturages pour les chévres. Le nombre des habitants qui vivent dans la capitale & dans quatre-vingt villages, monte à cent mille personnes, dont les quatre cinquiémes sont Grecs, & les autres Turcs, Juifs ou Catholiques. Leur richesse consiste en lait, en beurre, en vin & en soie, dont ils retirent tous les ans environ cent vingt mille écus.

La ville de Chio, ſituée au trente-huitiéme dégré de latitude, beaucoup plus longue que large, eſt ſur le bord de la mer, entourée de bonnes murailles, & de fortifications aſſés médiocres. Le port eſt grand, mais peu ſûr, parce que le fond eſt ſi mou que les ancres ne peuvent y tenir. Il y a un fanal au milieu, avec les cinq galeres de l'iſle, commandées par autant de Beys, à chacun deſquels le Grand-Seigneur donne douze mille écus par an pour les entretenir & les conſerver. On dit que la ville contient quarante mille habitants, dont la plus grande partie ſont Chrétiens, tant Grecs que Latins, qui ont leurs prêtres & leurs Evêques, mais les Turcs & les Juifs ſont obligés de demeurer dans le château. Les maiſons ſont de pierre, avec les toîts en pyramide couverts de tuiles : les rues ſont étroites, pavées de cailloux, & les Bazars ſont bien fournis de toutes les denrées néceſſaires à la vie, qu'on y vend à un prix médiocre à cauſe du voiſinage de la Natolie. Les femmes Chrétiennes y portent des jupes pliſſées par derriere comme un ſurplis : les veuves mettent un voile

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

rouge, mais les autres femmes en portent de blancs. Leurs bonnets ſont garnis d'une frange pendante du côté gauche, & dans tous les temps de l'année elles y joignent différentes fleurs, ce qui leur donne un air de gaieté très agréable. Elles ſont en général belles, vives & familieres : les filles ſont très libres avec les étrangers, & les femmes de tout rang, ont la poitrine découverte ſans aucune réſerve.

Hiſtoire d'un Rénégat.

Le Maſtic de cette iſle, eſt le meilleur qu'il y ait dans le monde : on le conſerve tout pour le ſerail du Grand Seigneur, où les femmes en mâchent continuellement pour ſe blanchir les dents & ſe rendre l'haleine douce. La campagne produit un peu de coton, dont le travail fournit à la ſubſiſtance des pauvres habitants. Gemelli vit dans la maiſon du Conſul François un jeune Vénitien renegat, qui avoit été Auguſtin, & qui s'étoit fait Mahometan pour éviter le chatiment dont il étoit menacé par ſon ſupérieur, à cauſe de quelques fautes qu'il avoit commiſes; mais il ſe repentit bien-tôt de ſon apoſtaſie, & preſſoit le Conſul de

lui procurer les moyens de repasser en pays Chrétien. Peut-être eut-il ensuite l'ambition de gagner la couronne du martyre comme il arriva à un frere Lay, nommé Jaques, natif de Calabre. Le supérieur d'Eriza, petit monastere dans les montagnes de Syrie, le fit mettre en prison pour quelques fautes; il réussit à s'échaper, passa à Seyde, embrassa la religion de Mahomet, & fut circoncis; mais deux mois après son apostasie, il se repentit de son crime; eut recours au supérieur des Capucins François qui étoient en cette ville; abjura le Mahométisme, & reçut l'absolution. Le lendemain, Vendredi, qui est le jour de fête chez les Turcs, il se rendit au Bazar, où il y avoit beaucoup de monde; tira une croix de son sein; foula aux pieds son turban & sa veste verte, commença à prêcher avec la plus grande véhémence contre la religion Musulmane, qu'il traita d'imposture damnable, disant qu'elle conduisoit une multitude d'ames à des peines éternelles. Quelques Turcs, qui entendoient un peu la langue Italienne, voyant ce qui se passoit, l'entraînerent devant le Ba-

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

cha, qui, inſtruit de ſa hardieſſe, lui demanda s'il avoit perdu l'eſprit, & promit même de lui pardonner, pourvû qu'il déclarât que ce qu'il avoit dit étoit dans un accès de frénéſie. Le frere Jacques perſiſta dans ſon zele & dans ſes déclamations contre Mahomet, déſirant avec ardeur de mourir pour la foi Chrétienne. Il eut la tête tranchée à la porte du ſérail; ſon corps fut acheté cinquante piaſtres par les François qui le couvrirent de chaux vive, pour qu'il fût conſumé: mais ſa ſépulture ayant été ouverte trois mois après, on le trouva auſſi entier & auſſi frais que le jour de ſa mort, ce qui fut regardé comme un miracle; & depuis tous les Chrétiens de l'Orient en ont célébré la fête.

Arbres de maſtic.

Le Dimanche 22, Gemelli alla ſe promener dans la ville, conduit par le fils du Conſul, & par quelques autres François. Il y vit un couvent de filles Grecques, qui ne paroiſſoit nullement le lieu de la demeure de vierges conſacrées à Dieu; non-ſeulement les Religieuſes avoient la liberté de ſortir, mais elles recevoient même des hommes dans leurs chambres. Le

endemain, il alla voir les arbres le Mastic, que les Turcs nomment sakes : Ces arbres sont menus, & les branches après avoir gagné la terre prennent racine & repoussent de nouveau. On fait des incisions en différents endroits du tronc, d'où la gomme distille depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juin. Elle tombe sur la terre, qu'on a soin le bien nétoyer pour la recevoir. Le Docteur se rendit au bord de la mer, pour voir un rocher, sous lequel on a taillé quelques siéges, & l'on prétend que c'est le lieu de l'école d'Homere. Cette isle produit d'excellente térébenthine, & une grande quantité de perdrix si privées qu'elles vont manger toute la journée dans les champs comme la volaille, & reviennent le soir à la maison du fermier, qui les rappelle avec un sifflet. GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

Gemelli avoit dessein de passer de Chio directement à Constantinople, mais il en fut détourné par le patron d'une Tartane Françoise, qui lui fit observer que s'il montoit sur un bâtiment Turc ou Grec sans passeport, il couroit risque d'être fait esclave Gemelli arrive à Smyrne.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

dans quelqu'une des isles de l'Archipelague, où il n'y avoit pas de Consul Européen pour le protéger ; au lieu qu'il pourroit avoir un passeport à Smyrne, & qu'il continueroit ensuite son voyage avec plus de sureté. Convaincu par ces raisons, il se rembarqua dans la Tartane le Mardi 24 ; le vent étant favorable, ils laisserent bien-tôt la terre de Couchimel à droite, & passerent entre le continent & l'isle de Spalmatore, habitée par des Grecs & des Turcs. Le lendemain, ils passerent le Cap Carabornom, laissant Metelin à gauche, entrerent le soir dans le Golphe de Smyrne, & le Jeudi, ils jetterent l'ancre près du fort, qui a une bonne garnison, & vingt & une piéces de canon dont les batteries sont à fleur d'eau. Le lendemain matin, ils entrerent plus avant dans le port, descendirent à terre, & Gemelli fut très bien reçu à la maison du Consul de France. Le Docteur loua pour lui & son valet une maison particuliere du prix de trois quarts de piastre par jour ; mais il en coute moins à loger dans un Khan public, où pour quelque chose de plus qu'une piastre

e Hollande, on a un appartement endant un mois.

Description de cette ville.

La ville de Smyrne, située à trente-huit degrés de latitude sur la côte, t très ancienne, & célebre en ce i'on prétend qu'elle étoit la patrie Homere. Elle a environ quatre mils de tour, & est bâtie partie dans plaine, partie sur le penchant une montagne. Toutes les maisons sont médiocres excepté les Khans, ui se présentent avec magnificence. ependant les rues sont larges, & ute la ville est comme un Bazar, 1 marché continuel, abondant nonulement en toutes sortes de prosions nécessaires, mais encore en eaucoup d'autres qui ne sont que our l'agrément, puisqu'on apporte ans cette ville de toutes sortes de archandises d'Europe & d'Asie. Les rovisions y sont plus cheres que ans les autres parties de l'Empire es Turcs, à cause du grand concours étrangers, qui monte jusqu'à cinq ille personnes, tant Turcs que Juifs, recs, Arméniens & marchands Européens.

Du château de Smyrne.

Dans le port qui est très grand, n voit toujours plusieurs centaines

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

de vaisseaux de différentes nations mais les quatre galeres appartenan à la Place sont retirées dans un autre port intérieur, défendu par u mauvais fort, avec une foible garnison. Dans la partie supérieure d la ville, on voit les restes d'un ancien château, qu'on dit avoir ét bâti par l'Impératrice sainte Hélene en forme d'amphiteatre. Il a enviro un mille de circonférence, avec si Tours qui commandent la ville, mai celles de la partie opposée sont entiérement ruinées : au-dedans de l porte est une statue de l'Impératrice & un tombeau de marbre gravé d caracteres Turcs, & près du mêm endroit étoit une ancienne Eglis qu'on a changée en Mosquée, & qu est présentement en ruine. La terr est couverte de fûts de colomnes d marbre, & l'on descend sous de voûtes souteraines, que soutiennen vingt-quatre gros piliers : elles son très bien pavées & servoient anciennement de citernes pour l'usage du château. Dans la place quarrée au milieu de cette forteresse, on dit que Saint Polycarpe, qui étoit né à Smyrne, fut exposé aux lions affa-

iés. Sur la même hauteur qui com-nande la ville, on voit les ruines l'un ancien édifice, où l'on dit que e tenoit le Conseil des Grecs, lors-que Smyrne étoit la Métropole de 'Asie mineure.

Abondance dans ce pays.

Les Consuls de France, d'Angle-erre & de Hollande y vivent dans ne grande splendeur, soutenue par es profits immenses que produit le ommerce de cette place. Pour la eligion, il y a une maison de Jé-uites, une de Capucins François, ntretenues par Sa Majesté très Chré-ienne, & une de Recollets Véni-iens qui y vivent dans une grande nisére. Les Grecs y ont aussi plu-ieurs Couvents & les Juifs quelques ynagogues. Dans le voisinage, on rouve du gibier en abondance tel que des sangliers, des cerfs, des ga-elles, des perdrix, des francolins, les canards, & plusieurs autres sor-es d'oiseaux, que les étrangers peu-vent tuer sans qu'on leur en fasse ucun crime. Les Francs jouissent à Smyrne d'une grande liberté : ils peu-vent s'habiller comme il leur plaît, & prendre toutes sortes d'amusements par eau & par terre sans être gênés.

GEMELLI. Chap. IV. An. 1693.

La mer abonde en poisson excellent & la terre en fruits délicieux, particu liérement en grenades, qui sont beau coup au-dessus de celles d'Italie. Le pays produit aussi de la scammonée de l'opium & des noix de Galle.

Tous ces avantages sont balancés par la malignité de l'air, qui dans les mois d'Eté occasionne des fiévres pestilentielles, & par les tremble- ments de terre, qui manquent rare- ment de se faire sentir tous les ans, & d'enterrer un grand nombre d'ha- bitants sous les ruines de leurs pro- pres maisons.

Gemelli obtint un passe-port comme François.

Gemelli ayant vu à Smyrne tout ce qu'il y avoit de remarquable, fit vi- siter son bagage à la douanne, où il fut traité avec beaucoup de poli- tesse, & alla ensuite voir le Consul Anglois dont il espéroit obtenir un passeport, étant sujet de l'Espagne, alors alliée de l'Angleterre; mais il en fut reçu avec une hauteur insu- portable, & refusé brusquement. Il ne trouva pas plus de politesse chez le Consul Hollandois, & il s'adressa enfin à celui de France, qui lui don- na très poliment un passeport pour Constantinople. Le lendemain en al-

nt au Khan pour parler à ſon in-
erpréte Juif, il fut arrêté par un valet
u Caragi-Bacha ou chef des Rece-
eurs, qui le mena devant ſon maî-
re, comme étant un Juif Portugais.
Gemelli ſoutint qu'il étoit François,
nais le Turc ne voulut pas le met-
re en liberté qu'il n'eût donné des
ages, que le Conſul de France l'o-
ligea bien-tôt de rendre. Deux jours
près cette avanture, il fut viſité
ar ſon compagnon de voyage l'Aga
e Seyde qu'il regala de chocolat :
nais cette liqueur fit un tel effet ſur
e brutal Muſulman qu'il commença
tomber dans une eſpece d'ivreſſe.
l jura auſſi-tôt qu'il tireroit ven-
eance de Gemelli qui lui avoit don-
é diſoit-il une liqueur pour le rendre
ou. Si cet accident eût continué,
e Docteur auroit reçu la punition,
our ſe ſervir de ſes propres termes,
l'avoir donné du chocolat à un âne,
qui étoit cependant le petit-fils du
ameux Vizir Cuprogli, & qui ſe
lattoit de l'eſpérance d'être élevé à
a dignité de ſon grand-pere.



CHAPITRE V.

Gemelli continue son voyage à Andrinople : Description de Ténédos, de Mytilène ou Metelin, & de la ville de Gallipoli.

Gemelli se rend à Mytilene.

LE Vendredi 11 de Décembre, Gemelli s'embarqua à bord d'un vaisseau Turc, de ceux qu'on appelle Chiamber : étant convenu d'un prix pour le passage & pour avoir une cabane séparée. Après avoir fait quatre-vingt milles, ils arriverent le lendemain à Mytilène ou Mételin, anciennement nommée Lesbos, Homerte & Macaria : c'est une isle de trois cents soixante milles de tour, fameuse pour avoir donné naissance à Pittacus, à Sapho & à Arion. La cathédrale est au nord-est sur un rocher, qui s'avance dans la mer, où il forme deux ports, défendus par un château & par un fort. Les maisons sont basses, & habitées par des Turcs & des Grecs : Mahomet II s'en rendit maître en 1464. Il y a un très bon

bon Bazar : le terroir eſt fertile, & produit d'excellents vins, ainſi que toutes ſortes de fruits & de végétaux en abondance.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

Ruines de Troye.

Le lundi 14, ils partirent de Mytilène, que les Turcs nomment Médelin, & après avoir paſſé le détroit de Baba, ils jetterent l'ancre devant le château de Molova, éloigné de vingt milles de Mytilène, parce que les Turcs n'oſent dormir en mer par la crainte des pyrates. Le lendemain, ils paſſerent entre l'iſle de Ténédos, que les Turcs nomment Boſciada, & le continent de la Natolie. Le vent tomba après un cours de cinquante milles, & Gemelli deſcendit à terre pour voir les ruines de la ville de Troye. Sur cette côte, il vit pluſieurs colomnes de marbre blanc tant debout que couchées : il marcha environ un mille dans les terres, & trouva un grand nombre d'édifices ruinés de pierres vives, entre leſquels il remarqua une tour quarrée dont le toit étoit en rond, & qui paroiſſoit être les reſtes d'un ancien temple. Il n'eut pas le temps d'aller plus loin ; mais le Raïs lui dit que tout le pays pendant une journée de

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

chemin eſt couvert de ruines & de morceaux de beaux marbres : les Turcs ont donné à cet endroit le nom de vieux Conſtantinople, & l'Auteur Anglois que nous traduiſons obſerve que ces ruines ſont celles de Troas bâtie par Aléxandre-le-Grand, à quelque diſtance de l'endroit où étoit ſituée l'ancienne Troye.

Il arrive à Ténédos.

Le vent ayant fraîchi, ils gagnerent l'iſle de Ténédos, dont le milieu eſt en plaines, & les côtes couvertes de montagnes, qui produiſent d'excellent vin muſcat. Cette iſle, anciennement nommée Leucophris & Lyrneſſos, a cinquante milles de tour: elle contient pluſieurs villages, & la principale ville, ſituée au pied d'une montagne à l'angle oriental de l'iſle, eſt vis-à-vis des Dardanelles, dont elle eſt éloignée de dix-huit milles. Elle étoit autrefois fameuſe par ſon temple dédié à Neptune : à préſent les bâtiments en ſont bas, habités par des Turcs & des Grecs, & commandés par un château ſitué ſur la pointe d'un rocher : il ſert auſſi à défendre le port qui eſt grand & très commode.

Il arrive à Gallipoli.

Le jeudi 17, le Raïs leva l'ancre;

& le vent étant tombé, ses gens furent obligés de remorquer le Chiamber entre les Dardanelles, qui sont deux forts situés sur les côtés opposés du détroit de l'Hellespont; mais comme ce détroit a au moins douze milles de large en cet endroit, ils ne pourroient servir que très peu à empêcher le passage des vaisseaux. Le lendemain avant midi, la barque fit voile entre les deux autres forts, nommés par les anciens Sertos & Abydos : ils sont situés à l'endroit le plus étroit du canal, qui n'a que deux milles entre ces châteaux, ce qui les rend très propres à empêcher efficacement le passage des bâtiments. Ils sont l'un & l'autre très forts, & celui qui est du côté de la Romélie a un canon d'un si gros calibre qu'un homme se peut asseoir dans le corps de la piéce. Ce détroit de trois cents milles de longueur, conduit dans la mer noire : en quelques endroits, il n'a que trois milles de large; en d'autres il en a dix, & même jusqu'à trente. Ils passerent devant Maïdos, ville sur la côte de la Romélie, abondante en excellents vins : cotoyerent les ruines de Skief-

GEMELLI.
Chap. V.

An. 1693.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

tamboul, ancienne ville, dont les Turcs étoient maîtres avant d'avoir pris Conſtantinople, & au coucher du ſoleil ils arriverent à Gallipoli. Gemelli y fut très bien reçu par le Vice-conſul François, quoique cet homme fût Juif, & il le traita très bien dans ſa maiſon. Gallipoli, que les Turcs nomment Gebole, eſt une ville de Romélie, d'environ trois milles de tour, & qui a été anciennement très conſidérable : mais par la pareſſe des Turcs, les moſquées, les arſenaux & les fortifications tombent en ruine. Il y a environ ſix mille habitants, Juifs, Grecs & Turcs, & cette place eſt aſſez commerçante, parce qu'elle ſe trouve ſur le chemin de Conſtantinople à Andrinople. Elle eſt gouvernée par un Bacha qui a ſous ſes ordres un Aga, un Cadi, & pluſieurs autres Officiers. On y trouve en abondance du bled, du vin & des fruits : le pays fournit du gibier de toute eſpece, & les Bazars ſont garnis de toutes ſortes de marchandiſes.

Il part pour Andrinople.

Le Vice-conſul François & ſon fils chercherent les moyens de procurer à Gemelli une route ſure pour ſe

rendre à Andrinople ; notre Voyageur leur ayant fait entendre qu'il étoit chargé de lettres importantes des marchands de Marseille pour l'Ambassadeur de France à la Porte. Il ne se présentoit aucune caravane, & les chemins étoient devenus extrêmement dangereux à cause des Janissaires, qui revenoient de l'armée à leurs quartiers d'hiver en Natolie. Gemelli avoit donc très peu d'espérance de pouvoir continuer son voyage, quand il eut le bonheur d'apprendre qu'un carosse vuide retournoit à Andrinople : il y prit place pour lui & pour son valet en payant un sequin & demi, après que le Vice-consul l'eut assuré qu'il pouvoit donner toute sa confiance au cocher, qui étoit un Chrétien de Bulgarie, bien connu à Gallipoli. Le samedi étant un jour du Sabath des Juifs, & les Turcs jugeant au-dessous d'eux de se prêter à rien de servile, le Docteur & son valet, avec un Arménien qui alloit aussi à Andrinople, porterent tout le bagage au carosse : s'embarquerent, & firent vingt-huit milles dans une campagne unie & bien cultivée. Le soir ils logerent dans un

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

Khan ou Karavanſeras, qui n'étoit autre choſe qu'une grande écurie. Ces endroits ſont bâtis pour l'uſage des voyageurs, qui y ont le logement *gratis*; mais il faut qu'ils ſe fourniſſent de lits, de vivres & de feu: les Caravanſeras ſont ordinairement conſtruits par des dévots Turcs, qui croyent gagner le Paradis en pratiquant ces œuvres de charité. Gemelli fut aidé à étendre des nattes & à faire du feu par un Janiſſaire de bonne volonté, qui l'avoit ſuivi à pied; mais le même homme l'empêcha de dormir toute la nuit en fumant & en s'entretenant avec quelques Spahis que le hazard avoit conduits au même endroit.

Le lendemain, ils paſſerent par le village de Juligia Muſſurma, traverſerent quelques montagnes couvertes de bois, & après une journée de vingt-cinq milles, ils arriverent à la ville de Malgara, ſituée au pied d'une montagne. Elle contient environ cent mille habitants, Turcs, Grecs & Arméniens, ſous le gouvernement d'un Bacha, auquel trois cents villages ſont aſſujettis. Il y a ſept moſquées avec un riche Bazar fermé & orné

de six coupoles. Comme il n'y a point en Turquie d'autres auberges que les Caravanseras, Gemelli fut obligé de loger encore dans celui de cette ville, après une journée très fatigante, parce que le Bulgare avoit toujours fait aller ses chevaux au grand trot, & que les voyageurs ne pouvoient tenir autrement dans le caroſſe qu'aſſis ſur leurs jambes, croiſées à la façon des Turcs.

Il arrive à Andrinople.

Le ſoir ils arriverent au village de Caſunchiupri, dans le voiſinage duquel eſt un pont, ſoutenu par cent ſoixante & quatre arches de pierre. Le mardi 22, ils firent trente milles, rencontrerent en route pluſieurs compagnies de Janiſſaires, & le ſoir ils arriverent à Andrinople, ſituée ſous le quarante-troiſieme dégré de latitude.

Cette ville eſt dans un pays ſi agréable, que l'Empereur Turc Amurath y tranſporta ſa cour de Burſe, & ſon exemple fut ſuivi par quelques-uns de ſes ſucceſſeurs, ce qui augmenta conſidérablement le nombre des habitants d'Andrinople. Elle a ſept à huit milles de tour; mais elle ne contient aucunes beautés : les mai-

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

sons sont presque toutes bâties de terre & de bois, & les rues sont si sales qu'on est obligé pour y marcher en hiver de se servir de bottes, ensorte qu'elle ressemble plutôt à un grand village qu'à une ville. Les murailles sont ruinées, quoiqu'elle soit entourée de quelques petites rivieres, sur lesquelles on a construit des ponts de pierre. Elle est habitée par des Turcs, des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Valaques, & par d'autres nations: le nombre des habitants varie continuellement, parce que durant l'hiver, une grande quantité de soldats y reviennent de la campagne: mais on estime qu'il y a environ cent mille personnes. La ville, bâtie en partie dans une plaine, & en partie sur de petites collines, est garnie d'un grand nombre de boutiques: cependant les vivres y sont chers, parce qu'il faut y apporter de loin les moindres denrées. L'air y est très sain, & la campagne fort agréable en Eté, parce que la terre y est couverte d'une belle verdure, arrosée & rafraîchie par un grand nombre de jolis ruisseaux: en hiver le gibier y est en abondance. Il étoit très difficile alors

de trouver à y loger, parce que les soldats occupoient tous les bâtiments vuides, & Gemelli seroit demeuré dans les rues, sans un François qui lui fit avoir son logement dans la maison d'un de ses amis qui étoit allé à Constantinople.

Le Mercredi 23, le Docteur alla rendre ses respects à l'Ambassadeur de France, qui demeuroit au-delà du pont, & du village de Jenimaret près le sérail. Il fut très bien reçu de son Excellence qui lui promit sa protection, très nécessaire dans un pays où l'on exerce tant de cruauté, de vols & de rapines. Après le dîné, il visita la Bourse d'Ali-Bacha, qui a un demi mille de longueur: c'est une longue arcade avec six portes, qui contient trois cent soixante & cinq boutiques de chaque côté, bien fournies de toutes sortes de marchandises. Elles sont occupées par des Turcs, des Juifs, des Arméniens & des Grecs, dont chacun paye cinq piastres par mois aux héritiers du fondateur, outre une demie-piastre pour la mosquée d'Oucchefeli en vertu d'un don que lui en a fait le Grand Seigneur, à qui cette demie-piastre appartenoit.

Il est protégé par l'Ambassadeur de France.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

Mosquée de Sultan Selim.

Le Jeudi 24, Gemelli conduit par un Juif qu'il avoit loué, alla visiter la mosquée de Sultan Selim, située sur une hauteur au milieu de la ville. Il y a quatre portes pour entrer dans la premiere cour, & trois pour passer dans la seconde. Ce superbe édifice est orné de treize coupoles, & soutenu par seize belles colomnes de marbre, dont il y en a quatre vertes. Au milieu du cloître est une fontaine, aussi de marbre, où les Musulmans se lavent suivant leur usage, quand ils vont à la priere. La mosquée a cinq portes, dont deux qui conduisent à la Tribune du Grand Seigneur sont bouchées. La coupole du milieu est soutenue par huit grosses colomnes, couvertes de caracteres Arabes, ainsi que les douze arcades qui soutiennent le reste. Autour sont des galleries qui portent sur des piliers de marbre; le pavé est couvert de tapis, & sous les arcades on voit de grands cercles de fer avec une grande quantité de lampes. Au milieu de la mosquée est un grand échafaud quarré d'environ huit palmes d'élévation, & entouré d'une balustrade de bois; c'est d'où le Mullah prêche

au peuple, & il y a une fontaine auprès. A droite de la principale niche est la tribune du Grand Seigneur, élevée de même & entourée de jalousies : à gauche on voit une belle chaire de pierre, & vis-à-vis plusieurs petits siéges pour les Mullahs. Les coupoles, couvertes de plomb font le plus bel effet quand le soleil donne dessus : elles ont quatre tours élevées aux quatre angles, qui contribuent à donner un air majestueux à tout l'extérieur de l'édifice. Dans une de ces tours, il y a trois escaliers, qui conduisent à trois différents étages, & ils sont tellement disposés que trois personnes peuvent monter en même temps sans se rencontrer & sans se voir, quoique chaque escalier ait des ouvertures qui entrent dans la tour. Gemelli alla ensuite à la vieille mosquée qui mérite aussi d'être vue; elle est près du Bisisten, endroit couvert, soutenu par deux rangs de piliers au milieu, avec environ deux cents boutiques garnies d'étoffes d'or & d'argent, de cimeteres, de pistolets, de selles, de brides, d'éperons, & de riches équipages pour les cavaliers. Dans le

GEMELLI. Chap. V. An. 1694.

même quartier, on trouve auſſi les boutiques des Forgerons & des Orphévres ſous une longue rue couverte. A midi, pendant que le Docteur examinoit toutes ces curioſités, il fut ſurpris d'une muſique déſagréable à laquelle répondit une multitude de Turcs ſur un ton auſſi barbare, & il apprit que c'étoient des prieres pour le Grand Seigneur.

Palais du Grand Vizir.

Après le dîné, ſon Juif le conduiſit au palais du Grand Vizir, où il ne trouva rien de magnifique, ni qui méritât ſon attention. Ils entrerent d'abord dans une grande cour, où étoient les écuries : ils paſſerent dans une autre, ornée d'une fontaine au milieu, & y virent pluſieurs hommes à cheval qui attendoient le Miniſtre : il y avoit auſſi beaucoup de peuple aſſis, en attendant l'audience, ſur un long ſopha ou banc élevé ſur le devant de cette place.

Cortége qui accompagne une mariée.

En revenant, ils rencontrerent une nouvelle mariée qui alloit à la maiſon de ſon mari. Cinquante Turcs étoient à cheval deux-à-deux avec le marié à gauche, qui eſt la place d'honneur en Turquie. Après eux venoit la mariée dans un caroſſe cou-

vert, ſuivi de deux autres caroſſes pour ſervir de cortege. Ils trouverent enſuite l'Ambaſſadeur de France, monté ſur un cheval bai, accompagné de huit valets de pied en rouge, de deux Gentilshommes en bleu, & de quatre Janiſſaires à pied. Notre Auteur remarqua encore le même jour une des écoles des Turcs, devant laquelle étoient pluſieurs femmes, qui tenoient leurs enfants par la main. En dedans il vit beaucoup d'habillements pendus autour de l'école, & ſix perſonnes qui jouoient des inſtruments. Vers cette ſaiſon on donnoit cinq cents habits aux pauvres écoliers, dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans, aux frais du public; & le Docteur vit pluſieurs enfants qu'on habilla de neuf de la tête aux pieds en ſa préſence.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

Le vendredi, jour de Noel, Gemelli reçut la Communion dans l'Egliſe des Raguſiens, où la Meſſe fut célébrée par le Chapelain de l'Ambaſſadeur de France: il alla enſuite pour voir paſſer le Grand Seigneur, qui alloit à la Moſquée de Sultan Selim; mais avant qu'il y arrivât, Sa Hauteſſe y étoit entrée; ce qui

Caroſſe du Grand Seigneur.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

l'obligea d'attendre ſon retour, & il s'occupa à examiner les équipages du Sultan. Le caroſſe étoit de bois doré avec des jalouſies ouvertes de tous côtés, excepté par derriere, & couvert de beau drap rouge doublé de ſoie jaune, & orné de feuillages en or. Il y avoit de chaque côté ſeize pommes dorées; & comme la voiture étoit très haute, on y montoit par trois marches d'argent. Ce caroſſe étoit tiré par ſix chevaux blancs aſſez médiocres; le poſtillon étoit monté ſur le premier à gauche, & le cocher ſur le troiſieme du même côté. Au dedans il y avoit quelques matelas piqués pour aſſeoir deux perſonnes à la maniere des Turcs; mais il n'auroit pas été poſſible qu'il y en tînt davantage; & Gemelli aſſure que cet équipage n'étoit pas plus magnifique que celui d'un ſimple Gentilhomme d'Italie. Dans la cour de la moſquée étoient deux cents Janiſſaires, avec leurs hauts bonnets, qu'ils portent dans les occaſions ſolemnelles. Ils ſont de feutre blanc, terminés par deux pointes qui tombent ſur le dos, & retenus ſur le front avec une plaque d'argent doré très bien travaillée,

Il y avoit auſſi dix-huit Chiaoux à cheval, avec de petites plumes noires à leurs turbans, cinquante courtiſans magnifiquement habillés, & trente Baltagis à cheval, avec des bonnets en pyramides de couleur de canelle. Pluſieurs Boſtangis portoient des bonnets rouges ; & en général tous les gens de cette ſuite étoient diſtingués par la coeffure, ſans avoir rien d'uniforme dans le reſte de leur habillement. Le caroſſe étoit environné de douze Odabachis, ou Officiers de la chambre du Grand Seigneur, avec de petits bonnets blancs bordés d'or, & ornés de deux plumes de différentes couleurs. L'Aga des Janiſſaires portoit un bonnet de même, bordé d'or & d'argent ; mais ſans plumes. Outre toute cette ſuite, il y avoit encore quatorze Pages, que les Turcs nomment Ichioglans, habillés à la Romaine en ſoie brodée d'or, avec des veſtes deſſous garnies de franges d'or, & des culottes de ſatin cramoiſi. Ils étoient à pied, portoient des bonnets d'argent doré aſſez ſemblables, dit l'Auteur, à des pots-de-chambre, avec des plumes noires qui ſe tenoient droites par devant.

GEMELLI. Chap. V.

An. 1693.

Portrait du Sultan.

Lorſque la priere fut finie, Gemelli vit le Grand Seigneur Hamet II. qui ſortit de la Moſquée, & monta en caroſſe. Il étoit de petite taille, le teint brun, le corps gros & le viſage rond. Sa barbe noire commençoit à blanchir : il paroiſſoit avoir environ cinquante ans ; portoit un habillement blanc, & des plumes de héron ſur ſon turban garni de diamants. Le Sellettar, qui porte ſon épée, & qui lui chaſſe les mouches en été, monta avec lui dans le caroſſe, & s'aſſit du côté des chevaux. Le Sultan fut ſalué par les acclamations du peuple, accompagnées du concert déſagréable des inſtruments, dont on avoit joué pendant qu'il faiſoit ſa priere dans la Moſquée. La voiture paſſa par une file de Janiſſaires, qui étoient debout d'un air humble & reſpectueux la tête inclinée ſur la poitrine ; & elle fut ſuivie des Chiaoux, & des autres Officiers dans l'ordre que nous avons décrit.

Hamet prenoit plaiſir à jouer d'un inſtrument Turc ſemblable à une guitarre, qu'il accompagnoit de ſa voix, pour divertir la mélancholie qu'il avoit contractée pendant une priſon de quarante ans.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

Le samedi 26, Gemelli traversa les deux bras de la riviere Tungia sur deux ponts de pierre, & alla voir la grande Mosquée, nommée Gneni-Jenimaret. Elle est d'une grande magnificence, & dotée de revenus très considérables, qu'on emploie en usages charitables, comme pour l'instruction des enfants, & pour l'entretien des insensés & des pauvres, auxquels on distribue toutes les semaines mille huit cents livres de riz bouilli, avec une quantité proportionnée de viande de boucherie. Le même jour, Gemelli dîna avec l'Ambassadeur de France, un Gentilhomme de la même nation, nommé le Comte de Ferriol, & le Marquis de l'Orade, qui accompagnoient le Grand Vizir quand il faisoit la campagne, pour perfectionner la discipline militaire des Turcs, & pour diriger leurs opérations.

Grande mosquée.

Le lendemain, le Docteur alla voir le palais de Cara Mustapha, Grand Vizir, qui fut étranglé après le siege de Vienne, quoiqu'il eût épousé la propre sœur du Sultan : elle continua à demeurer dans le même palais, qui est inférieur à tous les

Danse des Dervis.

GEMELLI. Chap. V. An. 1693.

bâtiments un peu remarquables d'Italie. Il se rendit ensuite dans une place voûtée d'un quart de mille de longueur, garnie par les boutiques des cordonniers, qui en payent le loyer à la Mosquée du Sultan Selim, dont cette place est voisine. Il termina sa promenade en allant voir la danse des Dervis à la Mouradie, ou Monastere des Moines riches, situé sur une hauteur dans la ville. En chemin il vit un nombre de gens qui se battoient pour avoir les meilleurs morceaux d'un cheval, qui venoit d'expirer dans la rue. Quand il eut monté la hauteur, il ôta ses souliers, suivant l'usage du pays, & entra dans la Mosquée, qui est petite, mais très propre & bien ornée. Il visita les cellules, & quelques autres appartements, où il vit un grand nombre de gens, qui recevoient des plats de riz bouilli, avec un peu de viande & de pain; aumônes qu'on distribue tous les lundis & les jeudis. Après la priere de midi, le Supérieur, accompagné des Dervis ou Moines, passa dans une piece voisine de la Mosquée, où il y avoit au milieu un échaffaud quarré entouré de balus-

res. On en voyoit un autre plus éle-é de dix degrés près de la muraille, vec une espece de petit cabinet au out, où entrerent huit Dervis qui ouoient de la flûte & battoient du ambour, pour en accompagner un utre qui chantoit; & quand le chant ut fini, il y en eut un qui prêcha avec les gestes & un ton de voix égale-nent forcés. Au fond de la salle étoient leux chaires un peu élevées: le Supé-ieur étoit assis dans une, & l'autre toit occupée par un vieux homme habillé de rouge, aux pieds duquel e mit un autre vieillard en robe verte. Les autres Dervis, qui demeurerent ur l'échaffaud, ne portoient point l'habillement uniforme; mais ils avoient tous des bonnets de laine blanche de forme conique. Ceux du Supérieur & des deux vieillards étoient distingués par des bordures assez semblables au bas d'un turban, & ils portoient des serviettes au col.

Un des Dervis de l'échaffaud le plus élevé commença la cérémonie de tourner en rond, en chantant d'un ton lugubre: ensuite le Supérieur expliqua quelques versets d'un livre, qui furent lus par un autre assis

GEMELLI Chap. V. An. 1693.

à ses côtés, pendant que tous baissoient la tête, d'un air d'humilité & de dévotion. Cette explication finie, le Supérieur descendit de sa chaire, & s'assit les jambes croisées sur un tapis : le Dervis de l'échaffaud recommença le son lugubre, & recita quelques lignes d'un petit livre, avec un ton encore plus lamentable. Alors la musique des flûtes & des tambours s'étant fait entendre, le Supérieur & son Compagnon habillés de verd, commencerent une danse extravagante. Quand ils eurent fini leurs gestes ridicules, & que le Supérieur eut repris sa place, les huit Dervis passerent devant sa chaire, & lui firent une profonde révérence, qu'il leur rendit en se levant de son siege. Ils ôterent leurs habits de dessus; resterent avec une courte Jaquette & un jupon; passerent l'un après l'autre en revue devant lui; après avoir répété leurs révérences, ils commencerent à tourner les bras étendus, & un pied serré contre l'autre, réglant la vîtesse de ce pénible exercice, qui dura un quart d'heure sur les mouvements vifs ou lents de leur musique. Le premier tour cessa à un certain signal;

e Supérieur ſe leva, & ſalua profon-ément les danſeurs, qui lui rendi-ent ſa révérence, & recommence-ent à tourner ; ce qui dura autant ue la premiere fois, & fut ſuivi 'une troiſieme. Enfin, le Supérieur 'étant avancé avec ſon vieux Com-agnon, tourna de même ſur un pied vec autant de dextérité, pendant ue les inſtruments continuoient à ouer ; un des huit Dervis les accom-agnant de ſa voix ; & la danſe finit ar le proſternement ordinaire. Alors e vieux homme lut dans un livre, e Supérieur répéta mot-à-mot ; tou-e la congrégation répondit par un on d'acclamation propre à inſpirer 'effroi : les Dervis baiſerent la main u Supérieur, & ſe retirerent ; ce ui termina cette ridicule mommerie eligieuſe.

Un Turc veut s'emparer de la chambre de Gemelli.

Le Docteur revenant de cette trange cérémonie, trouva un pa-quet de hardes à la porte de ſon ap-artement : ſon hôteſſe lui dit qu'el-es appartenoient à un Turc qui ve-oit d'arriver de Conſtantinople, & lemandoit ſa chambre, menaçant l'en chaſſer Gemelli, qu'il traitoit le chien & d'infidele. M. Vancleve,

GEMELLI. Chap. V.

An. 1693.

qui lui avoit procuré ce logement avoit fait d'inutiles efforts pour prou ver au Musulman l'injustice de s demande ; & il lui avoit dit ferme ment que le Franc qui avoit loué l chambre, n'étoit pas un homme abandonner ses droits. Il ne put réus sir à lui faire entendre raison ; l Turc laissa son bagage à la porte, & alla chez le Cadi pour en obtenir u ordre de chasser Gemelli, qui cepen dant rentra dans son appartement bien résolu de s'y maintenir. Le Tur voyant que le Cadi ne se rendoit pa à ses sollicitations, revint frapper la porte : le Docteur refusa de la lu ouvrir ; & il fut obligé de prendr son logement sous une gallerie ou- verte, où il fut exposé aux injure de l'air, qui étoit excessivement froid la terre étant alors couverte de prè de deux pieds de neige.

Du Cham de Tartarie.

Le mercredi 30, Gemelli vit l Cham de Tartarie, qui alloit sur u cheval bai du Serail à son palais, en- viron à six mille d'Andrinople. Il étoi de moyenne taille, le teint brun l'air féroce, environ de l'âge de qua- tre-vingt ans. Son habillement étoi verd, ainsi que son carpas ou bonne

la Tartare, ſur lequel il y avoit deux plumes qui ſe croiſoient. Il étoit accompagné de vingt de ſes domeſtiques à cheval, & d'un grand nombre d'hommes que le Grand Vizir lui avoit envoyés par honneur. GEMELLI, Chap. V. An. 1693.

Le vendredi premier de Janvier 1694, le Docteur eut occaſion de voir le Grand Seigneur allant à la Moſquée. Il avoit un habillement de ſoie, d'un rouge pâle; ſon bonnet étoit garni d'un grand nombre de joyaux; il rendoit le ſalut à ſes ſujets en inclinant la tête; & deſcendit de caroſſe avant ſon Selletar ou Porte-épée. La cavalcade qui l'accompagnoit étoit diſpoſée différemment de celle que Gemelli avoit vue le vendredi précédent: les prieres durerent environ une heure; & quand le Sultan ſortit, il portoit au lieu de bonnet un Turban verd bordé de blanc: il avoit auſſi mis une veſte de ſoie jaune.

Gemelli voit encore le Grand Seigneur.

Ce que Tavernier rapporte, que le Grand Seigneur porte trois plumes à ſon turban, eſt ſans aucun fondement; de même que ce qu'il ajoute, que ce Prince en donne une au Grand Vizir, comme un gage du ſuprême

Erreur de Tavernier.

GEMELLI. Chap. V. An. 1694.

commandement quand ce Miniſtre entre en campagne, & ſe met à la tête de ſes troupes. En cette occaſion le Grand Vizir paſſe ſur un échaffaud élevé, où le Grand Seigneur eſt aſſis: il deſcend de cheval, ſe proſterne en terre, & on lui met ſur le dos une veſte ou habillement que lui donne Sa Hauteſſe, qui fait le même préſent à tous les Bachas qui vont à la guerre.

Le Samedi 2 de Janvier, Gemelli vit le premier Vizir qui alloit au ſérail. Il étoit précédé de trente Chiaoux, & de ſoixante Turcs diſtingués qui revenoient de leurs Gouvernements, & lui faiſoient la cour, pour obtenir des récompenſes. Il portoit un habillement rouge, étoit monté ſur un beau cheval noir, & ſuivi de ſoixante valets à pied. Le lendemain, le Docteur alla voir le palais du Moufti qui étoit ſorti en caroſſe, accompagné de douze perſonnes: ſon habillement étoit verd, & il portoit un gros turban de la même couleur; mais dans les cérémonies il paroît en robe blanche.

Deſcription du ſerail.

Par le ſecours de M. Granier, qui avoit des connoiſſances dans le ſérail, Gemelli

Gemelli eut la permiſſion de voir quelques parties de ce palais. Il entra d'abord dans deux écuries voiſines, & vit dans une cinquante chevaux pour les Pages : dans l'autre il y en avoit un pareil nombre très bien entretenus pour l'uſage du Sultan. Une piece adjacente étoit occupée par les ſelles, & les brides, les boucliers, les harnois, les plus riches équipages en or & en argent, ornés de rubis, d'émeraudes & de turquoiſes. Devant le palais eſt une place d'un mille de tour, au milieu de laquelle on voit une fontaine, & le piquet où l'on attache l'étendard de Mahomet, quand il arrive quelques mutineries, ou quelques ſoulevements.

Le ſérail, qui en langue Perſane ſignifie une maiſon royale, eſt bâti réguliérement près de la riviere Tungia. Il a environ deux milles de tour avec ſept portes, outre celles qui conduiſent aux jardins, leſquels ont pluſieurs milles de circonférence. Un Boſtangi le conduiſit par la porte la plus grande & la plus fréquentée, à une place de cent pas en quarré, dont le tour eſt couvert pour la commodité de ceux qui vont d'une porte

GEMELLI. Chap. V. An. 1694.

à une autre. Le Docteur entra dans la premiere & la seconde cuisine à droite, où il vit plusieurs Halvagis ou Cuisiniers, avec leurs bonnets blancs, qui préparoient les mets pour le Grand Seigneur, & pour sa Cour : dans la troisieme piece étoient les Confiseurs qui faisoient le sorbet, & les desserts en sucre. Vis-à-vis de la grande porte sont les appartements des Ichioglans ou Pages, composés de grandes salles, où ils font tous leurs exercices, avec un balcon au dessus pour les femmes. La troisieme porte conduit dans les appartements de l'Empereur, où il n'est pas permis d'entrer.

Achmet II. qui regnoit alors, connoissoit très peu le monde, à cause de la longueur de sa prison; mais il étoit fort adonné aux femmes. Il aimoit à rendre justice, à punir le vice, & à récompenser le mérite. Il avoit eu de la Sultane favorite deux fils jumaux, dont il ne survécut que celui qu'on appelloit Ibrahim; mais il avoit deux neveux vivants, fils de son frere Mahomet IV. qui étoient retenus en prison, suivant la politique barbare de la Maison Ottomane.

CHAPITRE VI.

Des Officiers de la Cour du Grand Seigneur.

Gemelli. Chap. VI.

An. 1694.

Des Eunuques du férail.

LES appartements des femmes sont gardés par des Eunuques noirs de la figure la plus difforme & de l'aspect le plus affreux, auxquels on a soin de retrancher totalement ce qui les rend hommes. Ils sont en grand nombre, vivent très réguliérement, & avec la subordination la plus soumise aux ordres d'un chef, nommé le Kislar-Agasi, ou Gardien des vierges, qui a la surintendance des appartements des femmes, & une si grande autorité, qu'il parle au Grand Seigneur quand il lui plaît; ce qui lui procure de grands trésors, par la part qu'il a dans les présents que les Bachas font aux Sultanes pour avoir leur protection. Il y a aussi un grand nombre d'Eunuques blancs, mutilés moins rigoureusement, qui prennent soin des appartements du Grand Seigneur, sous un chef, nom-

GEMELLI. Chap. VI. An. 1694.

mé Capi-Aga, qui eſt toujours près de la perſonne du Sultan : c'eſt lui qui introduit les Ambaſſadeurs ; & il acquiert auſſi de grandes richeſſes, parce que perſonne ne peut entrer dans les appartements ni en ſortir ſans ſa permiſſion. Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſérail du Grand Seigneur qu'on trouve de ces miſérables, il y en a un grand nombre de répandus dans toute la Turquie, pour garder les Harams des ſujets de l'Empire. Ils viennent particuliérement des Royaumes d'Aſſan, de Butan, de Pégu, d'Aracan, & de Golconde, dont les malheureux habitants font cette cruelle opération à leurs enfants pour les vendre. Comme il en meurt beaucoup dans la mutilation, ceux qui l'ont ſoufferte de la maniere la plus barbare, ſont vendus ſix cents écus piece, au lieu que les autres ne valent pas plus de cent écus. Les noirs viennent des côtes d'Afrique, & leur prix dépend de leur difformité ; leur état eſt ſi incommode, que pour ſatisfaire aux beſoins naturels ils ſont obligés de ſe ſervir d'une canule.

Le Capi Agaſi.

Le Grand Vizir lui-même ne peut

voir le Sultan sans être conduit par le Capi-Agasi, qui a le privilege particulier de porter le turban, & de monter à cheval dans l'intérieur du sérail : il accompagne le Grand Seigneur jusqu'à la porte de l'appartement des femmes ; & il lui est donné par jour dix sequins pour sa table. GEMELLI. Chap. VI. An. 1694.

Des autres Officiers du sérail.

Ceux qui ont le plus d'autorité après lui, sont les quatre Nozadabachis, ou Gouverneurs des quarante Pages de la chambre. Le premier, nommé le Sera-Agasi, est chargé du soin de tous les apartements du Grand Seigneur, & est le chef des Pages qui gardent le linge, & accompagnent le Sultan quand il voyage. Son Lieutenant, nommé le Seraiketodasi, est chargé du soin de faire changer deux fois l'année tous les tapis du sérail. Les autres sont le Haznadar-Bachi, qui porte la bourse particuliere de l'Empereur, & le Kilargi-Bachi, ou chef des Pages du Kilar chargé du sorbet, & des autres liqueurs destinées pour le Sultan. Les autres Officiers du sérail sont le Grand-Fauconnier, nommé Dogangi-Bachi; le Kokedar qui habille l'Empereur;

GEMELLI. Chap. VI. An. 1694.

le Kikabdar qui lui tient l'étrier quand il monte à cheval ; le Selettar, qui porte ſon cimeterre ; le Hommangi-Bachi chargé de ce qui concerne les bains ; le Chiamachi-Bachi, qui a ſous ſes ordres ceux qui lavent le linge ; & le Gerit-Bey, ou Commandant de ceux qui tirent de l'arc tous les vendredis dans la place devant le palais. Ceux qui occupent ces poſtes ſont tirés des Ichioglans, & ſont habillés comme il leur plaît ; mais les Boſtangis portent un long bonnet rouge qui leur tombe ſur le dos : quelques-uns ſont chargés des jardins du ſérail ; d'autres prennent ſoin des chevaux, & d'autres tiennent les rames dans les barques où monte l'Empereur, quand il fait quelque promenade ſur mer. Ils ſont tous Azamoglans, c'eſt-à-dire, enfants de tribut, ou jeunes Chrétiens pris eſclaves en guerre ; mais leur chef eſt très reſpecté des Bachas, qui achetent ſa protection par des préſents conſidérables, parce qu'il eſt ordinairement très bien venu du Sultan, eſt ſouvent auprès de ſa perſonne, & conduit ſa barque quand il monte en mer. Les Baltagis portent un long bonnet en pain

de sucre, couleur de canelle : ce sont eux qui coupent le bois, qui accompagnent le Grand Seigneur quand il est à cheval, & qui gardent les portes de la premiere & de la seconde cour du sérail. On connoît aussi les derniers par le nom de Capigis, & leur Chef ou Capi-gi-Bachi est chargé de faire exécuter les ordres du Sultan.

Ceux qui portent un bonnet blanc, terminé par une pointe aigue sont nommés Halvagis, & employés dans les cuisines, sous l'autorité du Kilar-gi-Bachi; mais chaque cuisine particuliere a son chef, nommé Aragi-Bachi, outre le Muchek-Emin ou pourvoyeur, qui fournit aussi les tables & les cuisines des Ambassadeurs sous les ordres du Grand Vizir. Le dernier Officier distingué est le Hasta-ler-Agasi, ou Directeur de l'infirmerie, qui examine tout ce qui entre ou sort du sérail, & prend garde qu'on n'y fasse entrer de vin.

Origine de ces Officiers.

Tous ces officiers & domestiques qui montent quelquefois à dix mille hommes, sont nés de parents Chrétiens, achetés ou réduits en esclavage par les Bachas des Provinces, qui les envoient en présent au Grand

GEMELLI. Chap. VI. An. 1694.

Seigneur. Les plus beaux & les mieux faits sont élevés dans le sérail, instruits dans la religion de Mahomet, & partagés en deux classes. Les plus forts nommés Azamoglans sont instruits à remplir les places de Baltagis, de Halvagis, & de Bostangis. Les plus inteligents sont mis au rang d'Ichioglans; & c'est d'eux qu'on tire des sujets pour les plus grandes places de l'Empire. Ils passent par quatre chambres, nommées Odas, où ils apprennent leurs exercices, sous l'inspection des Eunuques blancs, qui les battent cruellement pour les fautes les plus légeres, & les traitent en général avec la plus grande sévérité; ensorte qu'ils sont suffisamment exercés à la patience quand ils arrivent à la quatrieme chambre, d'où ils ne sortent que pour occuper de grandes places. Tous ces gens demeurent dans le sérail; mais ce qui en fait la partie la plus intéressante, sont cinq ou six cents filles d'une grande beauté, prises en guerre, achetées, ou envoyées en présent par les Bachas, pour servir aux plaisirs du Sultan.

Des Bachas.

Entre tous les Bachas, les quatre

principaux ſont, le Vizir-Aſem ou Grand Vizir, le Caimacan ou Gouverneur de Conſtantinople, le Bacha de la mer, & l'Aga des Janiſſaires. Ces Officiers ont une ſi grande autorité, que quelquefois ils dépoſent le Grand Seigneur; auſſi pour la plus légere offenſe l'Empereur leur fait ôter la vie. Les Vizirs ſont diſtingués en campagne par trois queues de cheval qui leur ſervent d'étendard; mais les autres Bachas, ainſi que les Beys n'en ont que deux. Quand le Grand Seigneur commande en perſonne, on en porte ſept devant lui, pour marquer ſa domination ſur ſept climats. On prétend que cet uſage vient d'une bataille, où l'étendard Turc fut perdu, que le Général coupa la queue d'un cheval, la fit attacher à une pique, & marcha aux ennemis, ſur leſquels il remporta une victoire complette.

Du Grand Vizir.

Le Grand Vizir eſt Général des armées, Garde du grand ſceau, Préſident du Divan, & premier Miniſtre. Le Caimacan, ou Gouverneur de Conſtantinople eſt ſon Lieutenant, & remplit ſes fonctions en ſon abſence. Le Bacha de la mer eſt Amiral

GEMELLI. Chap. VI. An. 1694.

de la flotte, & commande les Beys, ou Gouverneurs des Provinces maritimes, ainsi que les Capitaines des galleres du Grand Seigneur.

L'Aga des Janissaires.

L'Aga des Janissaires, nommé par les Turcs Vingeri-Agasi est le seul qui puisse approcher de la personne du Sultan sans avoir les mains croisées sur l'estomach : il commande le formidable corps des Janissaires, qui monte à cent mille hommes.

Les Beglier-Beys agissent en Souverains dans les Gouvernements généraux : ils ont sous eux les Sangiacs-Beys, ou Gouverneurs des Provinces particulieres.

Des Spahis.

Les Spahis & les Zahins composent des corps considérables de cavalerie, & ils subsistent des terres que leur accorde le Grand Seigneur. Les Chiaoux sont comme des messagers, qui accompagnent le Sultan à cheval, & sont envoyés pour exécuter ses ordres. L'Emirachur-Bachi est comme le premier huissier du sérail ; & il marche devant le Grand Seigneur quand il paroît en public. Le Caragi-Bachi est le chef des receveurs des taxes ; pour subvenir aux dépenses publiques, il fait payer cinq ducats

à chaque Chrétien, & à chaque Juif qui réside dans le Levant; les Arméniens payent moins, & les Francs sont totalement exempts.

Le Moufti est le Chef de la religion & des loix, dont il partage l'administration avec le Cadi, ou Chef de justice.

Les Cadileskers de Natolie & de Romanie sont les seuls juges des soldats: au dessous de ces juges dans les affaires civiles sont les Moullahs, ou juges des grandes villes, ainsi que les Cadis & les Naipis qui administrent la justice dans les petites villes & dans les villages.

Des Imans ou Prêtres.

On donne le nom d'Imans aux Prêtres qui servent dans les Mosquées: les Hogias sont ceux qui font la lecture de la loi: les Scheiskis sont les prédicateurs; & les Muzzins appellent le peuple à la priere du haut des Minarets. Les Dervis sont des especes de Moines, quoiqu'ils ne vivent pas dans des Monasteres, mais dans leurs maisons particulieres, avec leurs femmes & leurs enfants, où ils subsistent d'une paye que leur accorde le Sultan: cependant ils sont obligés

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

à certaines heures de se rendre dans le lieu où ils célebrent leur culte religieux.

CHAPITRE VII.

VOYAGE DE GEMELLI à Constantinople.

Gemelli se remet en route.

GEMELLI après avoir pris congé du Baron de Châteauneuf, Ambassadeur de France, loua des chevaux tant pour lui que pour son valet, à cinq ducats piece, & partit pour Constantinople, avec une petite caravane de quarante personnes. Le premier jour ils firent vingt milles dans des plaines couvertes de neiges, & allerent coucher au village de Hapsa: la seconde journée fut beaucoup plus fatigante & plus désagréable; ils furent presque gelés sur leurs chevaux avant de pouvoir atteindre leur gîte dans la ville de Bergasi, éloignée d'environ trente-cinq milles du lieu où ils avoient passé la nuit. Le troisieme jour, ils firent quinze milles jusqu'au village de Calestran:

le quatrieme, qui étoit un jeudi, les conduisit vingt milles plus loin à Chiorla: le vendredi, ils arriverent au bord d'un canal qui passe par le village de Sivirly, & logerent à Bourgados, après une marche de vingt-cinq milles. Le samedi, ayant fait quinze milles, ils passerent par Chech-Mangia, village sur le canal, où il forme un circuit d'environ huit milles de tour: on le traverse par quatre ponts de pierre; & cet endroit fournit une pêche abondante. On ferme l'entrée de ce circuit ou petit golphe, à l'exception d'un étroit passage, avec des palissades; & l'on y pêche le poisson dans une cabane de bois près de l'embouchure. Quand ils eurent fait encore huit milles, ils passerent sur un autre pont, aussi de pierre, où la pêche est aussi très abondante.

Il arrive à Galata.

Le Dimanche, après avoir fait dix milles, partie sur des hauteurs, partie dans un pays plat, le Docteur arriva à Constantinople, & fut obligé de coucher sur des planches dans la maison d'un Grec à Galata, parce que l'hôtellerie étoit pleine. Dans tout ce voyage, bien loin de trou-

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

ver la politeſſe & l'hoſpitalité, tant vantées par Tavernier, il paya chaque nuit deux carlins ; ce qui revient à près de vingt-quatre ſols, pour les planches ſur leſquelles il coucha en route; & il vécut du reſte comme dans les auberges ordinaires, n'ayant qu'à peine les commodités néceſſaires pour préparer ſa nourriture, & ne pouvant obtenir que des vivres très médiocres pour ſon argent. Gemelli, qui avoit été ſi mal nourri avant d'arriver à Conſtantinople ; quand il fut dans l'auberge, où il loua une chambre, mangea ſi prodigieuſement à la table d'hôte, qu'un François, ſe tournant vers un de ſes amis, ne put ſe retenir de dire : « cet homme mange comme un dia» ble. »

Deſcription de Conſtantinople.

Conſtantinople, métropole de l'Empire Ottoman, eſt nommée par les Turcs Stamboul, ou Stambol, parce que des payſans de Romelie, à qui on demandoit où ils alloient, répondirent Εἰς τὴν πόλιν, c'eſt-à-dire, à la ville. Elle eſt ſituée ſur le détroit de la mer noire, anciennement nommé le Boſphore de Thrace, à 42 dégrés de latitude. La forme en eſt

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

triangulaire, & deux côtés sont arrosés par la mer; ce qui forme le plus beau port de l'Europe. Elle est bâtie, comme l'ancienne Rome, sur sept collines; ce qui contribue à en augmenter la beauté, & la rend beaucoup plus saine : elle a environ quinze milles de tour, en y comprenant le sérail & les jardins qui en dépendent; & l'on prétend qu'elle contient un million d'habitants. Quoique les maisons en géneral soient basses & mal construites de terre & de bois, ce qui les rend très sujettes au feu, la ville est embellie de plusieurs belles mosquées, de palais, & d'édifices publics d'une grande magnificence : elle est aussi ornée de différentes fontaines très belles, & qui fournissent de fort bonne eau, qui vient de très loin sur de beaux acqueducs. Les Bazars ou marchés abondent en toutes sortes de marchandises, & de provisions de poisson, de viande, de gibier, de fruit & de pain; le tout excellent dans son espece, & à un prix raisonnable.

Des sérails.

Dans cette capitale, le Grand Seigneur a deux sérails, dont un qu'on appelle le vieux, sert à renfermer

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

les femmes de ſon prédéceſſeur, & l'autre eſt le lieu de la réſidence de l'Empereur actuel quand il habite Conſtantinople. Il eſt ſitué dans la partie orientale de la ville, arroſé de deux côtés par la mer, & entouré d'une ſimple muraille, avec de vieilles tours, où des Azamoglans montent la garde, & empêchent qui que ce ſoit d'en approcher. Sur le haut d'une de ces tours, le Sultan a fait bâtir un Belveder, d'où il a la plus belle vue du côté de l'Aſie. Les appartements ſont confus & mal diſtribués : les jardins ſont irréguliérement plantés de cyprès, & de quelques autres arbres : vers la mer, il y a quelques galleries ornées de marbre en dehors, & peintes & dorées en dedans, où le Grand Seigneur prend l'air quand il veut s'amuſer à voir pêcher. Sur la pointe oppoſée à Scutari, il y a quelques pieces de canon, dont les batteries ſont à fleur de terre pour la défenſe de cet endroit, où l'on voit toujours de jolies barques bien dorées & galamment décorées pour les plaiſirs du Sultan. Outre un grand nombre de petites portes qui ouvrent autour du

férail, il y en a trois principales du côté de Sainte-Sophie, qui donnent entrée à autant de cours. Dans la premiere sont les appartements des Azamoglans, & l'infirmerie des esclaves du férail. Le milieu de la seconde cour est planté de ciprès, & dans les aîles sont les cuisines du férail, les écuries, le Divan, ou Chambre du Conseil, le Hasna ou trésor, & les Odes ou logements des Ichioglans. Dans la troisieme cour, est une grande salle, où le Sultan donne audience aux Ambassadeurs : plus loin sont les Odalikes, ou appartements des filles esclaves destinées à l'amusement de l'Empereur : cet endroit est innaccessible à tout autre qu'à Sa Hautesse, & aux Eunuques chargés de garder ces filles, & de leur rendre les services dont elles ont besoin.

De Galata.

De l'autre côté du canal, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, est la ville de Galata, qu'on peut regarder comme un fauxbourg de Constantinople : les murs en ont deux milles de tour ; & la ville est aussi bâtie partie en plaine, & partie sur des hauteurs. Les bâtiments y sont commodes & élégants, avec un châ-

GEMELLI. Chap VII. An. 1694.

teau ſur une éminence, qui a ſervi aux Génois à ſe maintenir pendant huit ans dans cette ville. C'eſt où réſident la plus grande partie des Francs : ils y jouiſſent du libre exercice de leur religion ſous un Patriarche Catholique ; & le Service Divin y eſt célébré par les Jéſuites, les Capucins, les Dominicains, & les Récollets. Il réſide auſſi un grand nombre de Chrétiens Européens à Péra qui tient à Galata, ſous la protection immédiate des Ambaſſadeurs de l'Empire, de France, d'Angleterre, & de Hollande.

De l'Arſenal.

Aprés avoir viſité ces palais, Gémelli traverſa le canal, pour voir un Monaſtere de Dervis dans le village de Biſcitari ; & au retour, il vit un autre ſérail, bâti par le Sultan Mahomet ; mais qui tombe préſentement en ruines. Il ſe rendit enſuite à Fondocli, où l'on prend du poiſſon en grande quantité, & alla au village de Topana, où il vit la fonderie pour le canon, & l'Arſenal, à la porte duquel eſt une couleuvrine d'une grandeur prodigieuſe, & une autre piece qui a trois embouchures, par où elle décharge en même temps autant de boulets.

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

Il passa ensuite à Constantinople avec une interprête Juif, qui le conduisit à la Mosquée de Sainte-Sophie, dont les Turcs ont détruit une partie. Ils ont seulement conservé le dôme, qui étoit au milieu de l'ancienne Eglise, & dont le diametre est de cent trente pieds. Autour de la Mosquée sont deux rangs de galleries soutenues par un grand nombre de colomnes. La grande coupole porte sur des arcades qui soutiennent de grosses colomnes revêtues de marbre : les arcades & une partie du corps de la Mosquée sont en mosaïque, représentant diverses figures ; mais le pavé & la chaire sont de marbre. A droite de la niche est une belle tribune, où monte le Grand Seigneur par un escalier particulier. Dans cette Mosquée, les Turcs conservent une pierre, sur laquelle ils disent que la Sainte Vierge lavoit le linge de l'Enfant-Jesus. Ils y montrent aussi le tombeau de l'Empereur Constantin, éclairé d'un grand nombre de lampes.

De Sainte Sophie.

Le Docteur ayant gratifié l'Iman de dix paraas, il lui permit de monter dans la premiere gallerie, par

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

un grand escalier voûté & revêtu de marbre : il y trouva sept espaces semblables à des chapelles, & de chaque côté trois arcades qui laissoient un grand intervalle entre le mur & la gallerie. Chaque arcade est décorée en dedans de cinq colomnes de marbre verd, outre quatre autres plus grosses de marbre blanc, qui sont des deux côtés près de la muraille. Au dessus de la grande porte, qui fait la septieme arcade, sont quatre autres colomnes de marbre verd. Les voûtes de la gallerie sont en mosaïque ; mais les figures des Saints & des Anges ont été effacées par les Turcs, qui en ont rempli la place avec des inscriptions Arabes.

Deux longues voûtes conduisent à ce fameux Temple : à l'entrée de la premiere sont deux portes ; & il y en a quatre dans le milieu : la seconde est en mosaïque, avec quatre portes au front, & deux sur les côtés. Au dedans sont neuf autres portes, dont celle du milieu est de bronze, les deux collatérales sont ouvertes ; mais on tient les six autres fermées. Outre ces portes, il y en a encore quatre sur les côtés, deux derriere

la niche ou autel, opposées au grand sérail.

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

Aux angles sont quatre minarets; & devant la façade il y a un portique, où les femmes Mahometanes vont quelquefois faire leurs prieres. En général cet édifice est d'une telle construction, & avec des murs si épais, qu'il semble originairement avoir été destiné à faire une forteresse plutôt qu'un lieu de dévotion.

Outre les demeures des Imans, on voit du côté gauche, séparément de la Mosquée, les tombeaux de plusieurs Sultans & de leurs enfants, avec des coupoles couvertes de plomb, & peintes en dedans. Les murs en sont revêtus de marbre; le plancher est couvert de tapis; & chacun est illuminé par deux grands flambeaux.

De l'Hippodrôme.

Gemelli ayant examiné avec soin tout ce qu'il put voir à Sainte-Sophie, alla le lendemain à la Mosquée de Sultan Achmet dans l'Hippodrôme: elle est plus petite que la premiere; mais elle la surpasse en beauté & en magnificence. L'Hippodrôme, présentement nommé Atmeïdan, est une grande place où les

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

soldats font l'exercice : au milieu l'on voit un groupe de trois serpents entrelacés, d'un très beau travail que la Barbarie n'a pas encore détruits. Un peu plus bas, est un grand obélisque, presque entierement consumé par la vieillesse ; & de l'autre côté, on remarque une pyramide élevée sur quatre pilastres ronds de bronze, d'une palme de hauteur, avec un pied-d'estal, d'un seul bloc d'un marbre quarré couvert d'inscriptions en vers Grecs & Latins, dont on peut encore lire quelques restes : Voici ceux que Gemelli nous a transmis.

Difficilis quondam Dominis parere serenis

Jussus & extinctis palmam portare Tyrannis,

Omnia Theodosio cedunt, sobolique perenni.

La statue de l'Empereur Théodose est sur le haut de l'obélisque, qui peut avoir cinquante pieds d'élévation : il est couvert de hieroglyphes, preuve convaincante qu'il est l'ouvrage des Egyptiens.

Du marché des esclaves.

De l'Atmeïdan, le Docteur alla voir le Jassir-Bazar, ou marché des esclaves. C'est un endroit renfermé, avec des arbres au milieu, & des

galleries autour, ſous leſquelles ſont les eſclaves & ceux qui les vendent. Ils les tiennent par le coin d'une couverture : on fait une priere pour le Grand Seigneur; le crieur public dit à haute voix le prix de chacun : celui qui en veut acheter mâle ou femelle lui découvre le viſage, examine toutes les parties de ſon corps pour voir s'il n'a pas de défaut caché : enfin les hommes & les femmes ſe vendent dans ce marché comme les beſtiaux dans les pays plus civiliſés. GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

Gemelli ſe rendit enſuite au Bikiſtein, qui eſt un endroit couvert, rempli de riches boutiques, où l'on voit étalés avec profuſion des draps, des armes, & des équipages de cavaliers magnifiquemenr ornés de broderies & de joyaux. En retournant à Galata, il vit le Janiſarki ſur le bord du canal; il eſt formé de deux longues voûtes, ſous leſquelles ſont les boutiques des droguiſtes, & des marchands de toiles : c'eſt l'endroit où commence ordinairement la peſte, parce que l'air y eſt très humide & mal ſain. Le lendemain, il retourna à Conſtantinople, & vit la fameuſe Du Bikiſtein.

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

Mosquée de la Sultane favorite, mere de l'Empereur regnant, bâtiment aussi élégant que magnifique. Ensuite il passa à l'ancien quartier ou corps-de-garde des Janissaires, nommé Esquiodalar : il est renfermé de hautes murailles, & contient des logements pour plusieurs milliers de Janissaires & pour leurs Officiers. Au milieu est une grande cour, avec plusieurs fontaines : il y a encore un autre quartier, nommé Gnegni-Odar, ou nouvelle maison occupée par le même corps.

Notre voyageur, après avoir visité les Mosquées de Soliman & de Bajazet, traversa le canal pour aller à Scutari, village grand, ouvert & fort agréable, avec plusieurs Bazars, beaucoup de verdure & de fruits. Il vit ensuite la tour de Léandre, nommée par les Turcs Kiscoulasi, située au milieu du canal, sur un rocher uni, où l'on trouve une fontaine d'eau-fraîche. Il vit aussi dans la place d'Auret-Bazar la fameuse colomne élevée en l'honneur des Empereurs Arcadius & Honorius : elle est de plusieurs pieces sculptées en bas-reliefs, comme la colomne de Trajan à Rome

me ; & on l'a entourée de plusieurs liens de fer, pour en prévenir la destruction. Au dedans est un escalier qui monte jusqu'au sommet ; & l'on peut se promener autour du chapiteau : les Turcs ne voulurent pas permettre à Gemelli d'en prendre la hauteur ; mais autant qu'il en put juger cette colomne a cent quarante-sept pieds. Il alla voir l'acqueduc, nommé Chemer, élevé sur un grand nombre d'arcades de brique, & passa par le Vizir-Zan, qui est un grand bâtiment quarré rempli de boutiques, où l'on fait des toiles peintes. Dans le même canton, est une colomne de marbre rouge, haute de soixante palmes, élevée en 440 par Constantin, qui y avoit fait mettre sa statue; mais elle ne subsiste plus. Le pied-d'estal est environné d'un mur, & l'on y voit encore une inscription Grecque, qui marque le temps où la colomne a été érigée. Elle est entourée de huit cordons de pierre en spirale qui montent jusqu'au sommet ; & l'on y a mis des liens de fer, pour empêcher que le temps ne la détruise. Gemelli retourna à l'Atméïdan pour voir le palais bâti par

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

Ibrahim Bacha, gendre & favori du Sultan Soliman II. Il eſt bâti ſur un des côtés de l'Hippodrôme ; & l'on dit qu'il contient ſix cents appartements ; mais l'entrée en eſt interdite aux étrangers : c'eſt où le Grand Seigneur ſe rend pour voir les fêtes publiques à la circonciſion des Princes Ottomans.

Des ſept tours.

Le lendemain Gemelli fit le tour de la ville, & vit l'endroit qu'on appelle les ſept Tours, priſon d'Etat, où l'on tient auſſi les Otages, qui y ſont très bien traités, ainſi que les criminels que le Sultan ne veut pas faire mourir. C'eſt où le Grand Seigneur Ibrahim fut étranglé par les Janiſſaires révoltés en 1649, & Oſman y avoit ſubi le même ſort en 1622. Le bâtiment eſt un château quarré conſtruit par les Chrétiens, comme il eſt aiſé de le voir par les figures mutilées des Anges & des Saints, qui ſont encore viſibles ſur les bas reliefs des murailles. Le Docteur vit auſſi les ruines d'un autre bâtiment qu'on dit être le palais de Conſtantin près la porte d'Agri-Capſi : quelques années auparavant, un jeune homme y trouva un gros diamant qu'il donna pour

quatre ſols ; mais il fut eſtimé cent mille écus, & le Sultan s'en empara. L'Eſqui-Seraï eſt un palais où les femmes qui ont appartenu au dernier Sultan ſont gardées pour le reſte de leur vie, à moins que quelqu'une ne ſoit mariée à un Bacha. Le ſérail & les jardins qui en dépendent ſont renfermés par une haute muraille de deux milles de tour, & la porte en eſt gardée par des Janiſſaires & des Capigis.

Gemelli eſt pris pour un eſpion.

Gemelli revenant d'une célébre moſquée, nommée Cheſade-Giamiſi, bâtie par le fils du Sultan, fut pourſuivi par deux Janiſſaires, qui après avoir fouillé dans ſes poches, le conduiſirent comme un eſpion en préſence d'un Officier qui l'interrogea en langue Italienne. Voyant qu'il ne voyageoit que pour ſatisfaire ſa curioſité, il le renvoya comme étranger, lui dit de retourner à Galata & de ne jamais rentrer à Conſtantinople. Il étoit très dangereux pour notre Auteur de ſe promener comme il le faiſoit dans les rues de cette Capitale ſans avoir un Turc pour le conduire, particuliérement dans un temps où elle étoit gouver-

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

née par un Caïmacan brutal, ennemi déclaré des Chrétiens, qui avoit fait donner la bastonade à une Françoise, parce qu'elle portoit des pabouches jaunes, & avoit menacé de faire punir les domestiques des Ambassadeurs étrangers pour la faute la plus légere dans laquelle ils pourroient tomber. L'Ambassadeur de Hollande se plaisoit beaucoup à la chasse des Phaisans, & il y alloit souvent dans un endroit nommé Belgrade, éloigné de six milles de Constantinople; mais le brutal Musulman lui fit dire que s'il y alloit encore prendre ce divertissement, il le feroit pendre devant la porte sans aucune autre formalité.

Après cet avertissement, Gemelli retourna en diligence à Galata, & vit en route la maison & l'Eglise du patriarche Grec. Cette Eglise est petite, obscure, basse, & éclairée de quelques lampes d'argent. A gauche est la chaire du patriarche, élevée sur quatre marches, & à droite on fait voir un fragment de la colomne où notre Seigneur fut attaché.

Canal de Constantinople.

Le lendemain, le Docteur loua une barque pour se promener sur le

canal, d'où il jouit de la vue de Constantinople & des villes voisines. Il descendit à l'arsenal, où il y avoit un grand nombre de galleres, de galiottes & de brigantins sur le chantier, outre ceux qui étoient à l'eau, & vingt vaisseaux de ligne construits sur la mer noire. Le bassin est très beau, & l'on voit auprès la maison du Capitaine Bacha, bâtiment très élégant & très commode, presque entiérement environné par le canal. Les bords de ce canal sont ornés d'un grand nombre de maisons de campagne, entre lesquelles on distingue particuliérement le fameux palais & le jardin de Seraï-Badichra, entouré de belles allées de cyprès, & accompagné de divers ornements si éclatants qu'ils attirent & amusent agréablement les yeux des voyageurs.

Un Marquis obligé de se faire Cabaretier.

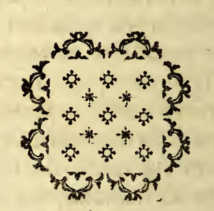
Peu de jours après, notre Auteur eut la satisfaction d'apprendre que le Caïmacan étoit dépouillé de son gouvernement, à cause de sa brutalité envers les Musulmans, les Juifs & les Chrétiens, qu'il avoit également opprimés depuis trois mois. Le même jour, Gemelli trouva le fils de Dom Joseph, Marquis Messinois, qui fai-

GEMELLI. Chap. VII. An. 1694.

soit le métier de marchand de vin au village de Karakioi, où son pere avoit exercé le même état pour vivre, avant d'être délivré de captivité.

Colomne de Marcian.

Rassuré par la déposition du Caïmacan, le Docteur passa encore à Constantinople pour y voir la colomne de Marcian, qui étoit dans la cour d'un particulier Turc, près du quartier des Janissaires. Elle est d'une piéce de marbre de diverses couleurs, d'environ quinze palmes de haut, avec le chapiteau d'ordre Corinthien, sur lequel est une pierre quarrée, avec des aigles aux quatre coins : il ne put voir l'inscription latine du pied-d'estal, parce qu'il étoit enfoncé en terre.



CHAPITRE VIII.

VOYAGE de Gemelli à Smyrne, & son départ pour Burse.

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

GEMELLI ayant résolu de se rendre par terre en Perse avec une caravane, s'embarqua à bord d'un chiamber Turc, chargé pour Smyrne, & après avoir fait trente milles, il jetta l'ancre dans une rade découverte sur la côte de Natolie. Le vent ayant tombé le lendemain, ils furent obligés de gagner l'isle de Marmora, qui avec quatre autres fournit de vin Constantinople à un prix très modique, puisqu'on en donne une mesure de trois chopines pour environ deux sols. Ils furent retenus trois jours par les vents contraires avant d'arriver à Gallipoli, où Gemelli fut encore traité dans la maison du Vice-consul Juif. Le même soir, Oussin-Bacha-Vizir entra dans la ville, avec une suite de deux cents hommes à cheval; il alloit à Constantinople remplir la place du Caïmacan déposé,

Gemelli se rembarque.

GEMELLI. Chap. VIII. An, 1694.

auquel on donna le gouvernement de Derberker, capitale de la Mésopotamie.

Il relâche à Ténédos.

Le vendredi 5 de Février, le Docteur continua son voyage, & descendit au château de Natolie où il fut très mal reçu par le Vice-consul de France, qui dit à l'Aga que c'étoit un imposteur; mais malgré sa méchanceté, le Musulman laissa retourner à bord notre voyageur sans lui faire aucun mal. Le mardi ils furent obligés de relâcher à Ténédos où Gemelli trouva deux François avec un Vénitien & sa femme habillée en homme. Il y fit très bonne chere, & fut regalé d'excellent vin muscat à très bas prix dans la maison d'un prêtre Grec, qui logeoit les voyageurs.

Son retour à Smyrne.

Le bâtiment remit à la voile le lundi, en compagnie de plusieurs chiambers Turcs, il entra dans le détroit de Baba, & le lendemain ils arriverent à Foggia, où le Docteur loua deux chevaux pour une piastre, dans l'intention de s'en servir pour se rendre par terre à Smyrne, qui en est éloigné de quarante milles. Le vent étant très bon le lendemain matin,

il se détermina à s'y rendre par mer, & ils quitterent le port de cette petite ville où les vaisseaux sont en sureté. Il y remarqua un petit château avec neuf piéces de canon dans une batterie à fleur d'eau. L'après midi, ils arriverent à Smyrne, après une ennuyeuse traversée de vingt & un jours, par l'ignorance & la paresse des mariniers Turcs, qui traitent aussi les Chrétiens avec autant d'insolence que de mépris.

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

Gemelli loua une chambre dans le Khan des Arméniens où s'assembloit la Caravane de Perse, & pendant le carnaval, il y fut magnifiquement traité par les Consuls de France, de Hollande & d'Angleterre, qui entretenoient réciproquement la liaison d'amitié entr'eux, malgré la guerre que se faisoient leurs nations respectives. De tous ces Consuls, c'est celui de France qui jouit de la plus grande considération dans le pays.

Caravane de Perse.

Le surlendemain de l'arrivée de Gemelli, on sentit à Smyrne une forte secousse de tremblement de terre, qui se renouvella le jour suivant avec la même violence. Pendant qu'il étoit en cette ville, il y arriva une

GEMELLI. Chap. VIII An. 1694.

caravane de Perſe compoſée de cent vingt chameaux chargés de ſoie : mais les marchands ne voulant pas ſe haſarder crainte des voleurs à ſe mettre en route en petit nombre, Gemelli renonça à ſon premier projet de pourſuivre ſon voyage par la Natolie. Il s'amuſoit beaucoup à la chaſſe & à d'autres plaiſirs, ſous la protection des Conſuls & des Facteurs Européens ; mais ces divertiſſements furent interrompus par un ridicule accident, qui le rendit plus réſervé ſur ſes promenades. Il fut cité à comparoître devant le Conſul François par un nommé Brancaleone, natif d'Ancône, qui ſoutint que le Docteur n'étoit pas Gemelli, mais Jean Maſſacueva de Meſſine, duquel Brancaleone avoit recu quelques marchandiſes qui étoient ſaiſies à la douanne de Smyrne, & il vouloit que notre Auteur lui donnât ſa décharge de l'engagement qu'il avoit contracté pour cette affaire. Quoique Gemelli fît tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour le détromper, en lui déclarant ſon nom & ſon pays, & en lui montrant de ſon écriture, qui étoit très différente de celle de Maſſacueva ; l'Ancônois

n'étant pas satisfait le fit citer une seconde fois devant le Consul, qui ajouta foi au rapport de Brancaleone, quoiqu'il connût bien le Messinois, tant il y avoit de ressemblance entre cet homme & Gemelli : enfin après bien des remontrances inutiles, il conduisit l'Ancônois dans sa chambre, lui ouvrit ses valises, & lui montra tant de lettres & de papiers authentiques qu'il fut convaincu de son erreur.

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

Malgré cette explication, le Docteur craignant que les soupçons de Brancaleone ne se renouvellassent, loua deux chevaux pour lui & pour son valet, qu'il paya quinze piastres; convint de la moitié du même prix pour son bagage; prit congé de ses amis, & partit pour Burse, capitale de la Bithinie, avec une caravane de cent dix chevaux ou mulets qui part tous les quinze jours de Smyrne pour cette ville. Le premier jour qui étoit le mercredi 9, ils firent trente milles, partie sur des hauteurs, partie en plat pays, & arriverent à Manasia, ville aussi grande que Smyrne, gouvernée par un Cadi, & défendue par un vieux château ruiné. Gemelli

Il se remet en route.

An. 1694.

fut obligé d'étendre son petit lit portatif sur la terre nue, & de coucher avec ses bottes, pour se mieux garantir de la rigueur du froid, qui étoit excessif, & cependant ne paroissoit faire aucun effet sur les Turcs, qui dormoient tranquillement en plein air au pied d'une montagne couverte de neige. Le lendemain, ils suivirent une chaussée, faite à grands frais au travers d'un pays marécageux; trouverent à l'extrémité une grande riviere qu'ils passerent sur un pont de bois, & logerent avec leurs montures dans un Caravansera au village de Counac, que les Turcs appellent Balamuc. Le Jeudi, ils firent trente-deux milles en dix heures sans arrêter, ensorte que Gemelli fut obligé de prendre le panneau de sa selle pour lui servir de table, & de manger en continuant à marcher. Le soir il fit son lit dans la mangeoire du Caravansera; cependant les Turcs le traiterent avec politesse, & un More de Tunis le regala de melon & de caffé. La journée du vendredi fut par des montagnes très raboteuses, couvertes d'une neige épaisse qui rendoit les chemins très difficiles & peu surs. Ils firent

environ vingt-quatre milles, & s'arrêterent vers midi à Couriungiouch, village situé entre les montagnes, où il trouva de fort bonne nourriture. Le Docteur fut très scandalisé dans ce voyage de l'insolence des Catargis ou Muletiers qui pour faire aller leurs bêtes, leur donnent l'épithéte de Giaour qui signifie infidéles, nom dont ils se servent également pour les ânes & pour les Chrétiens.

Suite de son voyage.

Le samedi ils firent trente-trois milles sur des roches couvertes de neiges, & arriverent à Mindoyra, situé dans une plaine fertile : le jour suivant, ils firent aussi trente-trois milles sur des montagnes arides qui les conduisirent à Sousigreli, misérable hameau composé de quelques chaumiéres, près d'une grande riviére, mais avec deux magnifiques Caravanseras. Le lundi 15, ils passerent une plaine de quinze milles, & arriverent au village de Hiermourgia, où ils furent logés dans des maisons de Turcs, parce qu'il n'y a pas de Caravansera. Le lendemain ils firent autant de chemin par une route pleine de boue, qui les mena à Loubat; cet endroit paroît être une ancienne

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

ville à en juger par les murailles & par les tours qui y sont demeurées: elle est située sur les bords d'une riviere, où il y avoit autrefois un très beau pont de pierre; mais il est présentement en ruine. De cinq Juifs qui faisoient partie de la caravane, le Caragier ou Receveur des tributs en arrêta un prisonnier, parce qu'il ne put montrer de billet pour justifier qu'il avoit payé le droit ou capitation, qui pour un homme riche monte à quatre sequins, au lieu que les gens du commun n'en payent que deux; mais les pauvres mêmes sont obligés d'en donner un. Nos voyageurs s'embarquerent sur la riviére, qui a environ un mille de large, & vient d'un lac qu'ils passerent à la vue de plusieurs villages. Après avoir fait vingt-quatre milles, ils joignirent les Muletiers à Nacilar; firent encore six milles, & s'arrêterent au Counac d'Hassa-Aga-Kioi, dans une écurie trop petite pour contenir toutes leurs bêtes, quoique le nombre en fût de beaucoup diminué, parce que la plus grande partie de la caravane les avoit quitté à Susegreli pour Sardac, Gallipoli & Andrinople.

Le jeudi 18, ils firent dix-huit milles, & arriverent à la ville de Burſe ou Pruſa, ſituée au pied du mont-Olympe. C'étoit la cour des anciens Rois de Bythinie avant qu'elle eût été ſoumiſe par Orchan, Empereur Ottoman qui s'en rendit maître en 1300, & en fit la capitale de ſon Empire, parce que les Turcs ne poſſédoient pas encore Conſtantinople. Derriere cette ville eſt le mont-Olympe, extrêmement élevé, & dont le ſommet eſt toujours couvert de neiges : cependant on y trouve d'excellentes grenades à mi-côte, & au pied il y a un grand nombre de jardins délicieux. C'eſt de cette montagne que vient la riviere Rhindacus, la plus grande de toutes celles qui tombent dans la Propontide.

Il arrive à Burſe.

Burſe, pays natal d'Aſclepiade & de Dion Pruſius, ſurnommé Chryſoſtôme, peut être appellée le Pouzzolo de Bythinie, à cauſe de ſes bains : cette ville paroît irréguliere, parce qu'elle eſt bâtie en partie ſur deux montagnes. Sur un rocher élevé, on voit le palais du Grand Seigneur renfermé par une double muraille, avec des tours à des diſtances convena-

Gemelli. Chap. VIII. An. 1694.

bles; mais il tombe présentement en ruine, par la négligence & la paresse des Turcs. Il commande sur un pays très agréable planté de vignes, orné de jardins & de villages, & arrosé de ruisseaux & de canaux qui en augmentent la beauté.

Des bains.

Gemelli loua un Juif pour être son conducteur, & alla se promener dans la ville, qui est plus grande, plus peuplée & mieux bâtie que Smyrne. Il visita le Bikisten ou Bourse, les riches Bazars, & le sérail où résidoient autrefois les Sultans, mais qui tombe aujourd'hui en ruine : la mosquée d'Amurath-Bey où il vit les tombeaux de cinq Sultans, & il fit ensuite une promenade aux fameux bains, qui sont environ à une lieue de la ville. Le principal nommé en Turc Capligia, contient plusieurs pièces ; dans la première les baigneurs se deshabillent sur des sophas, & il y a une bonne fontaine d'eau fraîche. De cette salle on entre par deux portes dans le bain ; à gauche est une chambre à coucher pour ceux qui veulent y passer la nuit, avec diverses commodités, une fontaine d'eau chaude & une d'eau froide,

Un peu plus loin eſt une autre chambre, couverte en coupole, comme elles le ſont toutes, avec des ouvertures pour laiſſer évaporer la chaleur. Il y a une fontaine au milieu, & trois petites d'eau tiéde ſur les côtés. On paſſe dans une troiſiéme piéce qui eſt très petite, & où l'on trouve encore trois ſources: enfin on deſcend par deux eſcaliers dans le bain, qui a ſept palmes de profondeur : il eſt de forme ronde avec une coupole, & des ouvertures pour donner de l'air. Il eſt rempli par ſept ſources d'eau chaude qui ſont autour, mais on eſt obligé de les tempérer avec de l'eau froide, autrement elles ne feroient pas ſuportables. Les bains des femmes ſont ſéparés de ceux-ci; mais les lundis les deux ſéxes font un échange. On y trouve des gens dont l'emploi eſt de laver, de froter, & de raſer les baigneurs. A la diſtance d'un jet de pierre eſt un autre bain nommé Kioukiourtli, dont les eaux ſont médicinales : il eſt accompagné d'une étuve & des autres commodités; mais il n'eſt pas auſſi magnifique que le premier, dont le pavé eſt de marbre de diverſes couleurs. Le lende-

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

main Gemelli alla voir un troisieme bain éloigné de trois milles de Burse : les eaux en sont minérales & efficaces dans plusieurs maladies : il est construit à peu près comme les deux premiers. A son retour il passa par le Bugar-bachi pour voir tourner les Dervis, & entra dans la mosquée d'Uli-Giami, au milieu de laquelle est une grande fontaine, entourée d'une balustrade. Cette mosquée est très ancienne, & l'on prétend qu'elle a été bâtie par le premier Sultan qui a résidé à Burse. Cette ville est gouvernée par un Molli ou Cadi, qui change chaque année, & Gemelli n'y remarqua rien de plus qui méritât son attention. L'air y est peu sain, parce qu'elle est située près de plusieurs marais & d'eaux dormantes, d'où il s'éleve un brouillard tous les matins. On y vit à un prix raisonnable, & l'on y trouve en abondance de la viande, du poisson, du pain & d'excellent fruit.

Equipage singulier d'un Dervis.

Le samedi 20, Gemelli se mit en chemin pour Montagna, située partie sur une hauteur & partie dans la plaine, sur les bords d'une baye de trente milles de tour formée par le

canal. Le lendemain il s'embarqua sur une caïque ou barque Turque à trois rames, en compagnie d'un Dervis Turc, couvert de peaux de brebis. Il portoit un bonnet blanc avec de longs cordons attachés autour du col; à sa veste étoient pendus différents morceaux de marbre : son bras droit étoit orné d'un bracelet aussi de marbre : il portoit à la main droite une baguette garnie d'un morceau d'ivoire pour se gratter le dos : il avoit une grosse massue, & à son côté un cornet dont il sonnoit de temps en temps.

Après avoir fait très peu de chemin, quoiqu'ils allassent à la voile & à la rame, ils descendirent sur la côte de Romélie près d'un moulin où notre Auteur prit son logement. Le matin, il laissa son bagage à la garde de son valet, & se mit sur une petite barque pour aller à Galata, où ses équipages arriverent le lendemain, & il fut encore obligé de payer les droits de douanne.

Gemelli retourne à Constantinople. Il est arrêté.

L'objet de Gemelli en retournant à Constantinople étoit de s'embarquer sur la mer noire pour Trébizonde, avec quelques missionnaires

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

François, & il loua une partie d'u-
ne cabane dans une saïque Grecqu
pour lui & pour son domestique, c
qui lui couta vingt-cinq piastres
& mécontenta un peu les Religieu
qui n'aimoient pas à être gênés. C
marché ayant été fait près des châ
teaux bâtis sur les bords opposés d
détroit en Asie & en Europe, où i
n'a qu'un mille de large, le Docteur
y envoya son bagage, & s'amusa à
retourner voir Constantinople, & ce
qu'il y a de curieux sur le rivage
opposé. Le vendredi deux d'Avril,
il alla voir à l'arsenal une flotte
de brigantins & de galliotes desti-
nées à servir contre l'Empereur sur
le Danube; mais il fut arrêté par un
Turc, & conduit devant un Capi-
taine François renégat qui après
l'avoir interrogé sur les affaires qu'il
avoit en ce pays, le conduisit à la
maison du Capitaine Bacha, & par
ordre de cet officier, il fut envoyé
à la prison nommée Bagno, où
l'on tient les esclaves renfermés. Il
fut fouillé par le geolier qui examina
s'il étoit circoncis ou non, l'accusa
d'être un espion, & même l'attacha
comme pour lui donner la baston-

le, mais il en fut quitte pour la peur. GEMELLI.
Malgré l'exactitude avec laquelle ce Chap. VIII.
Turc veilloit sur lui, Gemelli trou- An. 1694.
va moyen de cacher sa montre & vingt sequins qui ne furent pas remarqués. Cependant il fut chargé de chaînes, & conduit à la maison d'un Boulanger Arménien, où il passa la nuit sur des planches, plongé dans les plus tristes réfléxions. Deux jours après on le mit dans un autre endroit où l'on délivre le pain aux esclaves, & il fut couché sur le manteau d'un Polonois plein de vermine. Quoiqu'il lui fût défendu de parler ou d'écrire, il réussit à faire savoir son emprisonnement à un marchand François de Marseille, nommé M. Mener, qui, avec les députés de sa nation, alla trouver le Capitaine Bacha, & obtint la liberté de Gemelli, en assurant à l'Amiral qu'il n'étoit pas Vénitien; mais un Napolitain qui voyageoit par curiosité. Sur leurs représentations, on lui ôta les chaînes, & il sortit de cette affreuse prison où il étoit demeuré plusieurs jours au milieu d'environ mille infortunés esclaves. Le bruit de leurs chaînes, & les misères auxquelles

GEMELLI. Chap. VIII.

An. 1694.

ils étoient exposés lui donnoient, dit-il, une idée frappante de l'état des damnés ; mais son emprisonnement ne fut pas le seul chagrin qu'il essuya : la saïque étoit partie avec son bagage, & les Jésuites étoient également demeurés, pour s'être rendus trop tard au lieu de l'embarquement.

Avant de continuer le récit de la suite de ses voyages, Gemelli donne un abrégé de ce qui concerne la religion & les mœurs des Turcs, ainsi que de l'Empire Ottoman : nous allons en donner un extrait, & nous suivrons ensuite l'Auteur en Perse.

Religion des Turcs.

Les Turcs croyent en Dieu, Créateur du ciel & de la terre, & croyent aussi une vie à venir de récompenses ou de châtiments. Les récompenses consistent dans la jouissance des beautés les plus parfaites, & dans une abondance de mets délicieux, qui ne produisent point d'excréments. Ils réverent Mahomet comme le Prophéte favori de Dieu, & reçoivent le Décalogue comme une partie de leur Alcoran. Le vendredi est leur jour de repos, cependant chacun peut y vaquer à ses affaires, & ils sont obligés de prier

cinq fois par jour. Ils commencent leur jeûne du Ramadan avec la nouvelle lune d'Avril, durant laquelle ils disent que l'Alcoran descendit du ciel. Pendant ce carême, ils s'abstiennent tout le jour de boire & de manger; mais ils s'en dédommagent amplement durant la nuit. Le jeûne est suivi de la fête du Baïram, qu'ils célébrent par de grandes réjouissances. Ils ont beaucoup d'ostentation à élever des mosquées & d'autres bâtiments publics, dépensent une partie de leurs revenus en charités, & croyent qu'en se lavant fréquemment, leurs ames sont purifiées de leurs péchés. Leurs enfants sont circoncis à l'âge de sept ou huit ans, & ils observent cette pratique en imitant Abraham, dont Mahomet leur recommande de suivre les loix. Il leur est permis d'épouser chacun quatre femmes en même temps, & d'avoir autant de concubines qu'ils en peuvent entretenir. Tout homme peut répudier sa femme; mais après la cérémonie de la répudiation répétée par trois fois, il ne peut reprendre la même, jusqu'à ce qu'elle ait été mariée & répudiée par un autre

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

homme. Ils ſont obligés de rendre la dot de leurs femmes quand ils les renvoyent, & ſi elles ſont groſſes, il faut qu'ils en nourriſſent le fruit : mais tous leurs enfants ſont également légitimes, ſoit qu'ils viennent de leurs femmes, ou de leurs concubines. Les Turcs croyent que Jeſus-Chriſt étoit un grand Prophéte né de la Vierge Marie, conçu par l'inſpiration Divine ; qu'il ne fut pas crucifié, mais enlevé dans le Ciel, d'où il deſcendra avant la fin du monde, pour confirmer la loi & la religion de Mahomet. Ils prient pour les morts & invoquent leurs ſaints, auxquels ils rendent de grands honneurs : pluſieurs d'entr'eux croyent que l'ame & le corps demeurent joints juſqu'au jour du jugement. Ils reſpectent Jéruſalem, comme le lieu de la naiſſance d'un grand nombre de Prophétes ; mais ils révérent particuliérement la Mecque où nâquit Mahomet, & Médine où il eſt mort & a été enterré : ils y font des pélérinages avec grande dévotion. Ils ne ſe ſervent pas de cloches ; mais à l'heure de la priére, le Prêtre monte ſur le

Minaret d'où il appelle le peuple à haute voix.

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

Leur caractere.

Les Turcs ſont orgueilleux, inſolents, brutaux, trompeurs, pareſſeux, avares, ignorants, & ennemis invéterés des Chrétiens. Leurs procès ſont ſommaires, & les cauſes ſe décident toujours en faveur de celui qui paye le mieux, d'autant que leurs juges & leurs officiers ſont très adonnés à la vénalité, à la corruption & à l'extorſion : cependant leurs loix ſont très juſtes, & il ne leur manque que d'être exécutées ſans partialité. Un voleur eſt condamné à être pendu ; un meurtrier à être décapité ; un hérétique à être brûlé ; un traître à être empalé ; & celui qui mutile à la peine du Talion. Quand un homme eſt convaincu de parjure, on le conduit par la ville, en chemiſe, monté ſur un âne, la tête tournée du côté de la queue qu'il tient entre ſes mains : il a le viſage couvert de boue & les épaules chargées de boyaux & de tripes puantes : on le marque avec un fer chaud au front & ſur la joue, & il eſt incapable de jamais rendre aucun témoignage. Si leurs procès ſont courts, les exécu-

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

tions ſont auſſi diligentes, & il n'y a jamais d'appel, même de la ſentence du plus petit Cadi de village: s'il arrive que pluſieurs Chrétiens tuent un Turc, on en exécute un, & l'on accorde la grace aux autres.

Des Janiſſaires & des Spahis.

Les Janiſſaires ou fantaſſins ſont armés de mouſquets & de cimeterres: les Spahis ou cavaliers ont des arcs & des fléches, des épées & des piſtolets; mais les ſoldats Aſiatiques combattent avec des lances, des haches & des javelots: ils ont auſſi l'uſage du canon. Ils chargent avec fureur, mais ſans ordre; & quand on peut ſoutenir leur premiere & leur ſeconde attaque, il eſt très rare qu'ils ſe rallient, & qu'on puiſſe les ramener au combat.

Revenus du Grand Seigneur.

Il eſt très difficile de déterminer au juſte quels ſont les revenus annuels du Grand Seigneur: non-ſeulement ils proviennent d'un grand nombre de Royaumes en Aſie, en Europe & en Afrique, mais encore des dépouilles des Bachas, & des autres Miniſtres diſgraciés de l'Empire, ce qui varie continuellement. Tout ſujet pourvu d'un emploi de quelque importance, eſt obligé de faire un

présent considérable à l'Empereur, ainsi qu'à la premiere Sultane, au Moufti, au grand Vizir, au Caïmacan, & aux autres personnes en faveur. Pour subvenir à cette dépense, le Bacha est souvent obligé d'emprunter des Juifs à un intérêt exhorbitant; mais quand il a payé ses dettes, & qu'il commence à s'enrichir, le Sultan lui envoye une veste, ou une épée, ou un poignard, & il doit reconnoître cette faveur par un présent qui en vaut dix fois la valeur, autrement le Sultan lui envoye une hache d'armes, ou une autre épée pour marquer son indignation; & s'il ne l'appaise promptement, il s'expose à perdre bien-tôt la tête. Comme le Grand Seigneur est héritier de tous les Grands de l'Etat, il n'attend pas toujours que leur vie finisse naturellement; mais lorsqu'il sait qu'ils ont amassé de grandes richesses, en opprimant les malheureux qu'ils gouvernent, il trouve des prétextes pour les faire mourir, & il saisit tout leur bien à son profit.

GEMELLI. Chap. VIII.

An. 1694.

Les Turcs portent un habillement qui tombe jusqu'à la cheville du pied, & une robe de dessus un peu plus

Habillement des Turcs.

courte ; avec des manches étroites : ces habillements ſont ordinairement rouges, bleus ou verds. Leur tête eſt couverte de bonnets de la même étoffe avec un turban de toile blanche ou de ſoie, qui fait pluſieurs tours. Leurs caleçons ſont très longs & attachés avec leurs bas & leurs chauſſons : au lieu de ſouliers, ils portent des pabouches ou pantoufles, qu'ils ôtent quand ils entrent dans les moſquées ou dans les appartements de leurs amis, pour ne pas ſalir les tapis ni le ſopha.

L'habillement des femmes reſſemble beaucoup à celui des hommes, avec cette différence qu'au lieu du Turban, elles ſe couvrent le viſage de deux mouchoirs, dont un leur deſcend juſques deſſous le nez, & l'autre tombe depuis la bouche.

De la monnoye.

La monnoie varie ſuivant les différents états de ce vaſte Empire. A Conſtantinople, il y a des piéces d'or nommées Cherifs, qui valent quelque choſe de moins que le ſequin de Veniſe. En argent, ils ont le grochen ou ducat, le jerum-grochen ou demi ducat, outre les paras & les aſpres. En Egypte on ſe ſert de me-

dins, & dans les autres Royaumes ce ſont encore d'autres eſpeces.

GEMELLI. Chap. VIII.

An. 1694.

La campagne aux environs de Conſtantinople produit de toutes les eſpeces de fruits qui croiſſent en Italie, & ils y viennent dans la plus grande perfection, particuliérement les melons d'eau, les grenades, les raiſins, les poires, & les marons, qu'on y trouve dans tous les temps de l'année. Le climat de la Romelie & de la Thrace eſt tempéré & très ſain : le terroir en eſt très fertile, mais il n'eſt preſque point cultivé par la pareſſe des habitants, & par la nature du gouvernement. Les confins de cette vaſte monarchie ſont la Hongrie, la Pologne, la Moſcovie, la Perſe, l'Inde, l'Abyſſinie & la Lybie. En Europe elle eſt bornée par la Méditerranée, la mer Adriatique & la mer Ionienne. En Aſie, par le Pont-Euxin & par la mer Egée; vers l'Océan, par les Golphes d'Arabie & de Perſe. Les principales rivieres qui la ſéparent des autres Etats ſont le Tanaïs & le Boriſthene. Enfin ſi l'on en excepte l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Eſpagne, une partie de la Hongrie & de la Gréce, cet

Bornes de cet Empire.

Gemelli. Chap. VIII. An. 1694.

Empire comprend tout ce que les Romains avoient ſoumis, & quelques autres provinces qu'ils n'ont jamais aſſujetties, ni même connues.

Origine des Turcs.

Oſman.

On prétend que cette puiſſante nation tire ſon origine des vaſtes forêts qui ſont près des Palus Méotides. La Monarchie eut pour fondateur Oſman, ſurnommé Ottoman, Tartare courageux & entreprenant, qui irrité de quelques injuſtices que lui avoit faites ſon maître le Grand Cham, ſe retira avec ſoixante de ſes amis en Capadoce; ils y vécurent de rapines, & furent joints par d'autres gens d'une vie diſſolue & dont la fortune étoit détruite. Ils vinrent le trouver en ſi grand nombre qu'ils le mirent en état de ſe rendre maître de la Capadoce, du Pont, de la Bithinie, de la Pamphilie & de la Cilicie vers l'an 1300. Après un regne de dix-huit ans, il eut pour

Orchan.

ſucceſſeur ſon fils Orchan, qui tirant avantage des guerres inteſtines où les Empereurs de Conſtantinople ſe trouvoient engagés, ſoumit la Myſie, la Lycaonie, la Phrygie, la Carie & Nicée: ce Monarque régna trente-ſix ans.

Son fils Amurath prit Gallipoli en Thrace, Andrinople, la Servie & la Bulgarie : mais il fut ensuite vaincu & tué par Lazarus, Despote de Servie. Il avoit deux fils, Solyman & Bajazet, dont le dernier après avoir tué son frere réduisit toute la Thrace, la Thessalie, la Macédoine, la Phocide, l'Attique & la Bosnie. Il assiégea deux fois Constantinople, & fut traversé dans ses projets par Tamerlan, Grand Cham de Tartarie, qui lui livra bataille en 1402 sur les frontieres de la Galatie & de la Bithynie : mit son armée en déroute ; le fit prisonnier ; le chargea de chaînes, & le renferma dans une cage de fer, contre les barreaux de laquelle il se cassa la tête, après avoir vu sa femme violée par son vainqueur. Il laissa trois fils Calapin, Mahomet & Mustapha : le premier fut mis à mort par son frere Mahomet, qui monta sur le trône, conquit la Valachie & la Macédoine, fixa sa cour à Andrinople, & mourut en 1422, après un régne de dix-sept ans. Il eut pour successeur Amurath II, qui défit son oncle Mustapha, fit passer son armée d'Europe à Gallipoli par le secours des Génois, &

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

Amurath.

Bajazet.

Mahomet.

Amurath II.

GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694.

ſe mit en campagne contre Ladiſlas, Roi de Hongrie & de Pologne, qui fut vaincu & tué. Le victorieux Amurath, aprés un régne heureux de trente ans, mourut à Burſe, & l'Empire paſſa à Mahomet II, qui s'éleva au trône par le meurtre de ſon frere, prit la ville de Conſtantinople en 1453, conquit la Bulgarie, la Dalmatie, la Croatie, Trébizonde, & Théodoſie, qu'on nomme aujourd'hui Caffa, ville qui appartenoit alors aux Génois.

Mahomet II.

Bajazet II.

Après avoir régné trente & un ans, il mourut âgé de cinquante-huit ans, & laiſſa deux fils, Bajazet & Ziziſme: le premier fit diverſes conquêtes pendant un régne de trente-deux ans, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Selim, qui ſoumit une grande partie de l'Egypte.

Selim.

Solyman.

Solyman, qui monta enſuite ſur le trône Ottoman, réduiſit Belgrade, Rhodes, Gran & Bude: il mourut la quarante-ſeptiéme année de ſon regne, & eut pour ſucceſſeur Selim II, qui prit l'iſle de Chipre ſur les Vénitiens; mais il fut défait en mer par les Chrétiens dans la fameuſe bataille de Lepanthe. Amurath III poſſéda enſuite

Selim II.

Amurath III.

l'Empire, & fut ſuivi de Mahomet III, qui parvint à la ſuprême dignité en ſouillant ſes mains du ſang de pluſieurs de ſes freres. GEMELLI. Chap. VIII. An. 1694. Mahom. III.

Après ſa mort, l'Empire paſſa à Achmet, & enſuite à ſon frere Muſtapha, qui fut dépoſé en faveur d'Oſman; mais ce jeune Prince ayant été malheureux dans une guerre contre les Polonois, fut maſſacré à l'inſtigation du Moufti par les Janiſſaires, dont il avoit réſolu de réprimer l'inſolence. Sa mort fit remonter ſur le trône ſon frere Muſtapha; mais on le dépoſa une ſeconde fois, à cauſe de ſon peu de capacité, & il eut pour ſucceſſeur Achmet II, frere d'Oſman, qui monta au trône à l'âge de quatorze ans. Achmet I. Muſtapha. Oſman. Muſtapha. Achmet II.

Amurath IV régna enſuite, & eut pour ſucceſſeur ſon frere Ibrahim, qui fit la guerre aux Vénitiens & aux Chevaliers de Malte: il fut aſſaſſiné par ſes propres ſujets en l'année 1649. Amurath IV. Ibrahim.

Mahomet IV qui lui ſuccéda, ſubjugua la Candie, & aſſiégea Vienne avec une armée de trois cents milles combattants: mais il fut totalement défait par la valeur des Polonois, Mahom. IV.

GEMELLI. Chap. VIII. conduits par leur Roi Jean Sobieski. Dans les campagnes suivantes, les Turcs perdirent Bude & la Hongrie : imputerent leurs malheurs à la mauvaise conduite de Mahomet ; le mirent en prison, ainsi que ses deux fils Mustapha & Hamet, pour élever au trône Achmet II. qui avoit souffert une captivité de quarante ans. Son régne fut très court & peu glorieux : il eut pour successeur Mustapha II, qui étoit l'Empereur régnant quand Gemelli écrivit ses voyages.

An. 1694.

Achmet II.

Mustapha II.

Depuis le temps où notre Auteur a donné sa relation, Mustapha, après avoir remporté plusieurs victoires sur les troupes Impériales, & perdu la ville d'Asaph prise par les Moscovites, fut déposé en 1703 par une révolte des Janissaires, & son frere Achmet III monta sur le trône. Le sort d'Achmet ne fut pas plus heureux : en 1730, il fut également déposé dans une révolte & jetté dans une prison où il vécut encore six ans dans les fers. Mahmout, fils de son frere Mustapha, fut élevé ensuite au trône, & après un regne de vingt-quatre ans, il mourut le 24 Décem-

Achmet III.

Mahmout.

bre 1754. Son ſucceſſeur Oſman II n'a régné que trois ans, & cet Empire tumultueux eſt actuellement entre les mains de Muſtapha III, fils du Sultan Achmet.

GEMELLI. Chap. VIII An. 1694. Oſman II MuſtaphaIII

Fin du Tome huitieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce huitieme Volume

A

G

K

L

M

N

O

P

T

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAge 201, *ligne* 12. qui, *mettez* qu'il.

Nota. Qu'il eſt échapé quelquefois de mettre ſans *s* finale, le mot de *milles* au pluriel, pour marquer une meſure de chemin. On prie le Lecteur d'y ſuppléer.





